

Bernard Saulgeot

**Une mère vraiment
porteuse**

2013

1

Naissances

Madame Baba avait deux enfants : Babalun âgé de trois ans, né de père inconnu, et Babalautre, âgée d'un an, de père tout aussi inconnu.

Ses revenus étaient faibles, elle vivait de ménages. Une annonce aperçue un jour chez ses patrons retint toute son attention :

Couple cherche mère porteuse
Forte rémunération
Tel : 01 02 03 04 05.

Comme elle se trouvait seule dans l'appartement, elle ne résista pas à l'envie de composer le numéro ; bien lui en prit car elle tomba directement sur l'auteur de l'annonce, Madame Jupiternon, qui lui donna aussitôt rendez-vous :

« Je vous attends demain à 10 heures au 1 rue de l'Olympe dans le septième arrondissement ».

Quand elle lui ouvrit, Madame Jupiternon ne put cacher un léger mouvement de recul en se trouvant en face d'une jeune femme superbe certes, mais noire. En femme de bon sens, elle se dit qu'au fond la couleur avait peu d'importance ; elle fit donc entrer Madame Baba dans son salon.

Voilà, lui dit-elle, mon mari et moi aimerions avoir un enfant, mais vu mon âge nous avons pensé à

cette nouvelle formule de mère porteuse ; bien entendu vous toucherez une forte somme : nous donnerions cent mille euros pour une grossesse menée à terme ; en cas d'accouchement prématuré, cent euros par jour seraient déduits. Nous prenons en charge les frais médicaux nécessaires.

Cent mille euros, se fit répéter Madame Baba ; la somme était d'importance et le marché fut vite conclu.

Un mois plus tard Madame Baba fut implantée.

A la première échographie, force fut de constater que Madame Baba attendait des sextuplés. La chose n'avait pas été prévue dans le contrat et Madame Jupiternon se voyait mal, malgré les moyens financiers du couple, avec d'un seul coup six enfants à élever ; un, oui, mais six, non. Il y avait bien la possibilité d'en éliminer cinq, mais la mère porteuse s'y opposa fortement, y voyant déjà, sans le dire, une source de revenus supplémentaire : elle avait six enfants dans le tiroir caisse.

Après moult palabres, il fut décidé que l'aîné serait l'enfant des Jupiternon et que Madame Baba garderait les cinq suivants.

Madame Baba grossissait à vue d'œil ; ses déplacements devinrent difficiles, puis impossibles ; devant le risque qu'elle ne put même plus passer les portes, à la demande des Jupiternon,

et à leurs frais, comme prévu au contrat, les derniers jours se passèrent à la clinique Les Porteuses, seule clinique correcte pour mères porteuses à Paris. Elle était moderne, parfaitement équipée et surtout garantissait toute la discrétion nécessaire.

Trente jours avant le terme, la poche des eaux se rompit et un prématuré fonça vers la sortie.

Madame Baba n'y pouvait rien, qui voyait fondre son pécule : si j'enlève trente jours à cent euros par jour, cela fait trois mille euros en moins pour une poche bêtement rompue prématurément, pestait-elle.

Le lundi 21 Mars, jour du printemps, naquit une ravissante petite fille blonde de 40 cm et pesant 2,3 kg.

Il n'était pas prévu au contrat de décote pour insuffisance de taille ou de poids : madame Baba toucha donc ses quatre-vingt-dix-sept mille euros.

Les Jupiternon n'avaient pas eu le temps de choisir un prénom et acceptèrent la suggestion d'une infirmière de la clinique : comme elle était née un lundi, pourquoi ne pas l'appeler tout simplement Lundi ; ce qui fut dit fut fait : Lundi Jupiternon était née.

Le lendemain du lundi 21 Mars, soit un mardi, naquit un superbe athlète à l'allure déjà guerrière ; en attestaient un poids de cinq kg, une taille de

soixante cm et la présence inhabituelle de deux dents.

Madame Baba, qui elle non plus, n'avait pas eu le temps de choisir un prénom, se dit que l'idée de l'infirmière était bien commode : ainsi naquit Mardi Baba.

Puis naquit Mercredi Baba.

Jeudi naquit Jeudi Baba.

Le vendredi, toute la clinique s'extasia devant la beauté de cette nouvelle née.

On l'appela Vendredi Baba.

Samedi naquit Samedi Baba.

Dimanche, la poche était vide ; personne ne naquit ce jour-là.

Madame Baba se reposa.

Le Lundi suivant, madame Baba, Cara de son prénom, faisait ses comptes :

Vente de Lundi : quatre-vingt-dix-sept mille euros

Vente de Mardi : cent mille (estimation)

Vente de Mercredi : cent mille

Vente de Jeudi : cent mille

Vente de Vendredi : cent mille

Vente de Samedi : cent mille

soit un total de cinq cent quatre-vingt-dix-sept mille euros : la somme était coquette.

Elle était un peu triste à l'idée de ne pas garder trace de ces petits qu'elle avait portés plus de huit mois ; aussi décida-t-elle de s'en garder un ; elle

choisit Mardi dont la robustesse pourrait être utile à l'avenir.

Cara Baba avait profité d'une régularisation nationale pour travailleurs immigrés qui lui avait permis d'obtenir la nationalité française pour elle et ses deux enfants.

Elle se fit ouvrir un compte en banque et y porta le chèque fruit de la vente de Lundi.

Puis elle informa la clinique Les Porteuses de son intention de mettre en vente quatre enfants, avec un prix de réserve pour chacun de cent mille euros. La clinique fit sans tarder passer cette annonce :

Le mercredi 21 Mars

***Superbe vente aux enchères de
quatre nouveau-nés en parfait état.***

Exposition la veille de 10h à 12h sur place.

Le commissaire priseur de la clinique avait bien fait les choses : Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi étaient exposés entièrement nus chacun dans une cage de verre avec air conditionné purifié ; chaque cage portait en évidence le prénom de l'enfant, sa date de naissance, ses mensurations et une fourchette d'estimation :

- Mercredi de cent vingt à cent cinquante mille euros
- Jeudi de cent vingt à cent cinquante mille
- Vendredi de cent quarante à cent soixante-dix mille, à cause de sa grande beauté

- Samedi de cent à cent trente mille, fourchette un peu plus basse, l'expérience ayant montré que les enfants nés un samedi, jour de week-end, étaient plus nombreux sur le marché, donc moins recherchés ; de plus, Samedi évoquait Saturne, l'équivalent romain du dieu grec Cronos qui n'avait pas très bonne réputation : n'était-ce pas lui qui avait châtré son père d'un coup de faucille ?

Le jour J à l'heure dite la salle des ventes était pleine à craquer.

A la droite du commissaire priseur, à la gauche pour le public, était assis l'expert.

"Mesdames, messieurs, nous allons commencer la vente aux conditions habituelles, soit 12,5 % de frais dont 2,5 % pour l'état qui a bien voulu autoriser une telle vente dans le cadre de sa politique nataliste."

L'expert :

« Nous commençons par la vente du lot numéro 1 Samedi.

Le Samedi que nous vous présentons a une morphologie qui est un compromis intéressant devant permettre à terme l'apparition d'un sportif de haut niveau aussi bon sprinteur que coureur de fond. »

Il n'y a pas de temps à perdre ; commençons à cent mille euros ».

« Y a-t-il preneur à cent mille euros ? » dit le commissaire-priseur.

- On peut voir ?

- Montrez, montrez. »

Et les mains de palper, d'observer la fermeté des attaches, les mollets déjà apparents...

« J'ai preneur à cent mille à ma droite.

- Cent deux mille.

- Cent cinq mille.

- Cent sept mille.

- Ce n'est plus vous monsieur.

- J'adjuge à cent sept mille ?

- Adjudé.

- Très bon achat.

- Vous gardez ?

- Je garde » dit l'acheteur qui, son achat sous le bras, se dirigea vers le comptoir pour régler et donner ses coordonnées ; Samedi Baba allait disparaître au profit de Samedi Chronophage, du nom de l'acheteur devenu son père.

Les formalités administratives faites par la clinique, monsieur et madame Chronophage deviendraient les parents naturels de Samedi, les conditions de sa naissance et de son achat restant un secret jalousement gardé par la clinique.

Lot numéro 2.

L'expert :

« Mesdames, messieurs, nous mettons en vente Mercredi, un nouveau-né de proportion classique, mais regardez bien, on a l'impression qu'un sourire s'ébauche déjà sur son visage ; il semble prendre plaisir à sa propre vente, on peut lui prédire un grand avenir commercial. »

« Nous commençons à cent dix mille euros, y a-t-il preneur à cent dix mille euros ? » dit le commissaire-priseur.

Aucun doigt ne se lève, pas un hochement de tête ou un cillement de paupière...

« Alors, quatre-vingt-dix mille si vous voulez.

- J'ai preneur à quatre-vingt-dix mille.

- Cent mille.

- Cent cinq mille.

- Cent dix mille.

- Cent vingt mille.

- Oui, c'est vous madame.

- Personne ne couvre l'enchère de cent vingt mille?

- J'adjuge à cent vingt mille?

- Adjugé cent vingt mille.

- Vous gardez ? »

Bien sûr qu'elle gardait madame Europhile, et Mercredi Baba allait devenir Mercredi Europhile .

Lot numéro 3.

« Mesdames, messieurs, nous mettons maintenant en vente le lot numéro 3 prénommé Jeudi ; vous

avez certainement remarqué sa tignasse très fournie ; ce système pileux augure d'une barbe qui lui donnera plus tard fière allure. »

« Nous commençons à cent mille euros.

- Y a-t-il preneur à cent mille euros ?

- Cent mille, j'ai preneur.

- Cent cinq mille.

- Cent dix mille.

- Cent quinze mille.

- Je vois que vous n'avez rien contre les barbus !

- Cent vingt mille.

- Cent vingt-cinq mille.

- Personne ne couvre l'enchère de cent vingt-cinq mille ?

- J'adjuge à cent vingt-cinq mille ?

- Adjudé cent vingt-cinq mille. »

Jeudi fut adjugé à Monsieur et madame de Hautétat, qui gardèrent et payèrent.

Dernier lot de la vente, le lot numéro 4

« Mesdames, messieurs, vous avez eu raison de rester.

Nous mettons en vente maintenant un lot exceptionnel : vous avez pu voir lors de l'exposition la délicatesse des traits de ce nouveau-né, sa fine taille, ses jambes élancées : tout annonce une beauté céleste à laquelle nombre d'humains devraient succomber. »

« Nous mettons en vente Vendredi ; commençons les enchères à cent vingt mille euros.

- Y a-t-il preneur à cent vingt mille euros ?
- J'ai preneur à cent vingt mille.
- Cent trente mille.
- Cent quarante mille, debout près de la porte.
- Cent cinquante mille, au fond, avant-dernier rang, le monsieur à lunettes.
- Cent quatre-vingt mille par un outsider.
- Cent quatre-vingt-dix mille au premier rang.
- Personne ne couvre l'enchère de cent quatre-vingt-dix mille ?
- J'adjuge à cent quatre-vingt-dix mille ?
- Adjugé cent quatre-vingt-dix mille. »

Madame Ruoma, car c'était son nom, donna ainsi naissance à Vendredi Ruoma pour la somme de cent quatre-vingt-dix mille euros, chiffre record pour la clinique.

Ainsi ce jour là naquirent, dans l'ordre croissant de valeur :

- Samedi Chronophage, de sexe masculin, pour cent sept mille euros,
- Mercredi Europhile, de sexe masculin, pour cent vingt mille euros,
- Jeudi de Hautétat , encore de sexe masculin, pour cent vingt-cinq mille euros,
- Vendredi Ruoma, de sexe enfin féminin, pour cent quatre-vingt-dix mille euros.

Les dites valeurs devaient bien sûr rester secrètes.
Si l'on se souvient que Lundi Jupiternon avait été achetée à Madame Baba pour quatre-vingt-dix-sept mille euros, il est clair que les hommes ne naissent pas tous égaux en valeur.

Petite enfance.

Cara Baba se trouvait donc avec trois enfants à élever, un garçon et une fille noirs et un autre garçon blanc, mais avec des moyens financiers très accrus.

Elle avait pourtant avec sagesse décidé de continuer à faire ses ménages et accepté la proposition de madame Jupiternon de venir une fois par semaine repasser les chemises et les soutanes de son mari, grand chef des prêtres et prêtresses officiant dans les temples.

Avec raison, ses enfants furent mis dans l'enseignement public gratuit ; elle se réservait l'espoir de pouvoir les mettre en sixième au collège payant Formélites. Babalun se révéla trop paresseux, Babalautre montrait des dispositions de bon augure. Quand à Mardi, il savait déjà lire en entrant au cours préparatoire.

Oui, monsieur et madame Jupiternon s'étaient crus obligés de se montrer généreux envers cette mère porteuse en lui garantissant un revenu complémentaire, et lui étaient reconnaissants pour leur fille Lundi qu'ils comptaient bien placer plus tard comme prêtresse au temple de Vénus ; ils ne manquaient pas déjà de l'y envoyer le mercredi après-midi rendre de menus services. Lundi fit ses études primaires dans le privé et fut souvent la tête de la classe.

Ce fut aussi le cas de Mercredi, l'enfant adopté par monsieur et madame Europhiles. Les Europhiles avaient travaillé dur pour gagner leur vie dans le commerce des objets de culte où la concurrence était rude, et ce n'est qu'à l'approche de la quarantaine qu'ils avaient pu envisager d'avoir un enfant ; vu leur âge, le taux de réussite d'une fécondité naturelle ou médicalement assistée était faible, l'adoption était la bonne solution. La réputation de la clinique des Mères porteuses n'était plus à faire ; ils avaient quand même trouvé que cent vingt mille euros c'était un peu cher.

Mais Mercredi s'était vite montré digne de ses parents par son sens du commerce ; il avait par exemple, grâce à son adresse aux billes, appris comment transformer de simples calots en agates, puis à faire un petit commerce par l'échange ou la vente. Il était comblé de cadeaux, mais certains disparaissaient mystérieusement. On pourrait multiplier les exemples de sa débrouillardise.

Ses parents espéraient bien qu'il prendrait la suite de leur affaire devenue prospère.

Le comportement plutôt douteux de Mercredi était loin d'égaliser celui de Jeudi de Hautétat. Fils d'un haut fonctionnaire, il se devait d'être irréprochable. Et c'était semble-t-il sans difficulté qu'il acceptait d'être le bon élève de la classe, toujours prêt à rendre service, volontiers fayot. Il aimait bien le français et était particulièrement bon en

orthographe, discipline dont la maîtrise était en perte de vitesse.

A propos de vitesse, le champion restait Samedi Chronophage. Ses parents horlogers lui avaient inculqué l'art de la ponctualité, mais pas celle de "avant l'heure, ce n'est pas l'heure, après l'heure, ce n'est plus l'heure", car, de crainte de prendre une raclée suite à un retard, il était toujours en avance.

On le voyait sans cesse sautiller, courir à droite à gauche, ce qui entretenait sa forme physique et l'aidait à rester le premier de la classe en gymnastique.

Quant à Vendredi Ruoma, adjugée à cent quatre-vingt-dix mille euros, elle était bien la preuve que quand on aime, on ne compte pas. Elle ne savait pas que ses parents avaient modifié leur nom de famille en en inversant l'ordre des lettres. Et ils avaient bien fait : vous imaginez les plaisanteries à l'école : « t'es l'enfant dl'amour ? » ou « quand on n'a que l'Amour... » ou les sourires en coin des autres élèves quand la maîtresse disait « Amour, allez au tableau » et plus tard son fiancé : comment distinguer « Oh mon amour Amour », de « Oh mon Amour amour ? »

Ceci étant, elle se développait si joliment qu'elle allait tenir ses promesses et semblait faite justement pour l'amour.

Monsieur et madame Ruoma adoraient leur petite Vendredi ; comme ils étaient tous les deux

sculpteurs, ils avaient réalisés quatre petits amours en marbre pour chaque coin de sa chambre. C'était touchant.

3

A l'école Formélites.

Vendredi, dès l'âge de dix ans, fut mise par ses parents à l'école Formélites. Comme son nom l'indique, cette école formait (ou déformait, comme l'on voudra) les futurs cadres de la société en les préparant à la réussite aux concours d'entrée aux grandes écoles.

A dix ans, l'enfant encore malléable et perméable à toute sorte de gavage, était destiné à devenir un parfait néo-humaniste ; le néo-humaniste ressemblant à l'ancien humaniste, mais ardent adepte de la religion d'état qui avait depuis peu remplacé le catholicisme décadent par, vous vous en seriez douté, le néo-mythologisme.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce le néo-mythologisme ?

Nous le découvrirons au cours de cette histoire.

Or donc Vendredi Ruoma fit sa rentrée à Formélites le premier lundi de septembre 2020.

En regardant depuis la tour Eiffel vers le Palais de Chaillot, on voyait se dresser entre les deux ailes du palais le nouveau temple dédié à Jupiter ; à mi-hauteur à droite le temple de Vénus, à mi-hauteur, à gauche le temple de Mars.

Vendredi était fière de pénétrer dans les locaux de l'école aménagés dans l'aile droite du Palais de Chaillot, rebaptisé Palais de Jupiter.

Les nouveaux élèves, filles et garçons, se rangeaient sagement dans leur salle de classe sous le regard sévère de leur maîtresse principale Carmina qui avait revêtu pour la circonstance une charmante jupette blanche, courte, à la romaine.

« Mes enfants, nous allons faire l'appel : quand vous entendrez votre, nom, vous direz : « Louez soit Jupiter ! ».

« Lundi Jupiternon ?

- Louez soit Jupiter !

- Mardi Baba ?

- Louez soit Jupiter !

- Mercredi Europhile ?

- Louez soit Jupiter !

- Jeudi de Hautétat ?

- Louez soit Jupiter !

- Vendredi Ruoma ?

- Louez soit Jupiter !

- Samedi Chronophage ?

- Louez soit Jupiter !

- Babalautre Baba ?

- Louez soit Jupiter ! »

Suivit une liste de treize enfants dont l'énumération serait fastidieuse.

Vingt élèves, l'effectif était au complet.

« Comme vous le voyez, mes enfants, poursuivit Carmina, vous êtes peu nombreux, car les effectifs trop importants, que l'on trouve dans les autres

établissements scolaires, ne permettent pas, à notre avis, de garantir une réussite scolaire totale.

Je suis sûre que vous êtes conscients de la chance que vous avez d' être ici, mais aussi des devoirs qui sont maintenant les vôtres ; à vous de jouer maintenant ; votre destin, votre fatum, comme disaient les anciens est entre vos mains.

Ah, un point du règlement important : quand pour la première fois de la journée on se rencontre, le plus jeune doit dire « Louez soit Jupiter » et l'autre doit répondre « Amen ».

Vous vouliez poser une question, Babalautre ?

- Maman voudrait savoir s'il y a un uniforme ?

- Certainement, répondit Carmina, et d'ailleurs voici les tailleurs qui vont dès maintenant prendre vos mensurations et vous donner votre uniforme. Bien sûr cet uniforme est fourni gratuitement par l'école. »

Un tailleur pour les garçons, un tailleur pour les filles ; la première matinée d'école fut occupée par les essayages et les petites retouches nécessaires.

L'après-midi fut consacrée à la visite de l'école.

Le premier cours de mythologie.

L'entrée dans la salle de classe du professeur de mythologie provoqua quelques fous rires : imaginez un vieillard aux cheveux longs portant une longue barbe blanche, son grand froc monacal blanc serré à la taille par une simple cordelette et ses sandales lui donnant un peu l'allure d'un père Noël blanc. Mais dès qu'il eut pris la parole, un grand silence s'établit.

« Mes enfants, je suis le Père Prosper Philmythe, votre professeur de mythologie élémentaire.

Quelqu'un sait-il ce qu'est la mythologie ?

- Moi, monsieur, s'écria Babalautre, l'autre jour, maman a écrasé une mite et a dit, furieuse « ciel, il y a une mite au logis ! ».

Cela promet se dit Prosper dans sa barbe.

Mais non, mon enfant. La mythologie, c'est l'étude des mythes, M Y T H E S et non M I T E S dit-il en épelant chaque lettre.

Pour ne plus confondre, vous me copierez tous vingt fois le mot mythe. »

Et pour plus de sûreté, le père Prosper écrivit le mot mythe au tableau.

Murmures dans la salle et regards furieux en direction de Babalautre.

« Mais qu'est-ce qu'un mythe ? reprit Prosper. Un mythe, c'est le récit d'un évènement qui s'est passé

il y a des milliers d'années. Dans cette histoire, il y a des dieux, des héros, et des hommes.

Quelqu'un peut-il me dire le nom d'un dieu ?

- Jupiter, dit Jeudi.

- Très bien, dit Prosper. Jupiter est le plus grand des dieux ; qui t'en a parlé ?

- Ben, c'est papa et maman, tous les jeudis je vais déposer avec eux de la nourriture au temple de Jupiter ; et quand j'ai fait une bêtise, ils disent souvent « par Jupiter ! » Ils disent aussi que si je continue, Jupiter va me foudroyer.

- Ben moi, dit Vendredi, c'est ce matin, madame Carmina, elle a dit qu'il fallait dire « Louez soit Jupiter ! » quand on rencontrait quelqu'un ; mais monsieur, qu'est-ce que ça veut dire en vrai ?

- C'est très bien de demander quand on n'a pas compris ; eh bien « Louez soit Jupiter ! » cela veut dire que Jupiter doit être reconnu comme le plus grand des dieux, le plus fort, le plus généreux.

Bon, entrons dans le vif du sujet.

Dans le système solaire six planètes tournent autour du soleil : la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Venus, Saturne ; chaque jour de la semaine porte un nom qui rappelle une de ces planètes et à chaque planète correspond une divinité dont c'est le jour de fête :

lundi pour la Lune, jour de la fête de Diane

mardi pour Mars, jour de la fête de Mars

mercredi pour Mercure, jour de la fête de
Mercure

jeudi pour Jupiter, et l'on fête Jupiter

vendredi pour Vénus, et l'on fête Vénus

samedi pour Saturne, et l'on fête, vous

vous l'aurez deviné, Saturne.

- Mais le dimanche, monsieur ? questionna
Vendredi.

- Le dimanche, le mot vient du latin chrétien
« dies dominicus », ce qui voulait dire « le jour du
Seigneur » ; on a gardé le nom, mais maintenant
c'est un jour pour soi, et un jour sur sept, vous le
verrez, ce n'est pas de trop.

Comme je viens de vous le dire, le premier jour de
la semaine c'est lundi, le jour où l'on pense à la
déesse Diane. Diane était une grande chasseresse ;
on la représente presque toujours un arc à la main.
Donc nous commençons la semaine en pensant à la
chasse ; cela peut nous permettre de ne pas oublier
que nos ancêtres étaient chasseurs. Bien sûr,
c'étaient surtout les hommes qui chassaient, mais
la mythologie n'est pas l'exact reflet de la réalité.
Cela peut nous inciter à nous méfier parfois des
femmes qui peuvent blesser mortellement, même
involontairement. Ainsi on raconte que Diane avait
tué Orion, qui avait tenté de la séduire. Orion était
un géant qui chassait avec Diane et en était tombé
amoureux. Apollon, frère de Diane et qui voulait la
protéger, fit sortir de terre un scorpion et Orion
pour lui échapper se précipita dans la mer. Quand

il fut assez loin pour qu'on ne puisse plus le reconnaître, Apollon appela Diane et lui fit croire que la silhouette au loin était celle d'un méchant venu séduire une de ses prêtresses. Diane lança sa flèche. Puis elle nagea jusqu'à sa victime (elle ne ratait jamais son coup) ; oh cruelle surprise, c'était Orion ! C'est pourquoi depuis, si vous regardez le soir le ciel étoilé, vous verrez la silhouette d'Orion (avec son chien), poursuivi par le Scorpion. C'est bien sûr Diane qui l'y a mise. »

Les élèves avaient écouté l'histoire dans un silence impressionnant. Oui, il y avait de quoi être impressionné par ce vieillard à la barbe blanche qui vous parlait de dieux, de déesses, de constellations aux noms si nouveaux et si harmonieux : Diane, Apollon, Orion ou redoutables comme le scorpion. En quelques phrases ils avaient pénétré l'univers des dieux où l'amour pouvait tourner à la tragédie et qui avait laissé des traces jusque dans les étoiles.

« Comment tu le trouves toi PPP (abréviation vite trouvée pour Père Prosper Philmythe) ? » demanda Mardi à Vendredi qui partageait avec lui le même pupitre.

- Super ! Et puis il devait être sacrément beau gosse quand il était plus jeune ajouta Vendredi, tout en laissant son regard errer sur les biscottos de son adorable voisin. »

Et comme dans un rêve, elle se vit soudain serrée dans ses bras. Elle fut vite ramenée à la réalité :

« Vendredi et Mardi, je ne vous dérange pas ? » intervenait PPP qui ne supportait pas les bavardages pendant ses cours. « Puisque vous êtes si bavards, attendez-vous à être interrogés la prochaine fois. »

La sonnerie retentit, annonçant la fin de la classe.

.

5

La visite des lieux dédiés au culte de Jupiter.

Le lendemain eut lieu la visite du temple de Jupiter ; c'était logique de commencer par lui. Situé sur les hauteurs du Trocadéro, bien centré, il dominait par ses dimensions les monuments en contre-bas comme le pavillon de chasse de Diane, les temples de Vénus ou de Mars.

D'abord l'autel, grande table en marbre blanc située devant le temple face à la Seine, sur laquelle on pouvait sacrifier divers animaux non domestiques (les animaux domestiques comme les chats ou les chiens étant interdits en ville) ou déposer des offrandes destinées au dieu.

Puis les élèves gravirent en silence les sept marches permettant d'accéder au temple.

Maintenant, dit Carmina, nous sommes dans cette galerie dont vous pouvez admirer les majestueuses colonnes corinthiennes ; je vous donne deux minutes pour les compter. Et sans courir.

Les résultats furent bien dispersés, entre 28 et 32, et seule Babalautre trouva le nombre exact de 30. Eh oui, dit Carmina, il y a 6 colonnes sur les petits côtés, 11 sur les grands, mais cela ne fait que 30 car il ne faut pas compter deux fois les colonnes d'angle.

Le groupe pénétra ensuite dans la première pièce que l'on nommait le pronaos ; il y avait déjà

quelques touristes parmi lesquels Vendredi cru reconnaître un enfant noir au regard fuyant qui lui avait donné auparavant l'impression de l'observer tout en se dissimulant derrière une colonne dès qu'elle regardait dans sa direction. Mais elle l'oublia bien vite pour s'approcher de la grande porte qui ouvrait sur le naos, la partie réservée aux prêtres, et découvrir avec admiration accrochée au mur du fond un immense tableau rectangulaire.

« Ce tableau que vous voyez devant vous, dit Carmina, représente le dieu Jupiter punissant les vices.

- C'est quoi un vice, dit Lundi ?

- C'est quelque chose de mal, comme la calomnie, ou la luxure, ou la rébellion, ou la corruption.

Quelqu'un sait-il ce qu'est la calomnie ?

- Moi je sais, dit Mardi, c'est dire du mal de quelqu'un.

- Ça, c'est la médisance, la calomnie c'est dire du mal de quelqu'un et que ce n'est pas vrai.

- Et c'est quoi la luxure, questionna Vendredi ?

- C'est facile, dit Mercredi, c'est vivre dans le luxe, avec plein d'argent.

- Hum, c'est presque ça dit Carmina qui ne souhaitait pas s'appesantir et changeant de sujet elle attira l'attention de la classe sur les hommes vêtus de grande tuniques blanches qui se tenaient à genoux, ou couchés à même le sol les bras en croix, ou simplement debout les mains jointes : vous voyez, ce sont les prêtres qui prient Jupiter.

- C'est quoi prier ?
- C'est par exemple demander à Jupiter de nous protéger de tous les vices.
- Parce que lui, Jupiter, il n'avait pas de vice demanda Jeudi d'une voix mal assurée ?
- Jupiter est le plus grand des dieux et mérite tout notre respect, répondit Carmina. »

Ce n'était pas vraiment la réponse à la question posée, mais n'étaient-ils pas trop jeunes pour connaître l'exacte vérité ?

« Voilà, dit-elle, la visite est terminée, et je vous rappelle, si vous ne le savez pas déjà, et sa voix se fit menaçante, que seuls les prêtres ont le droit d'entrer dans le naos. »

En sortant du temple, les enfants s'attroupèrent devant l'autel ; de nombreuses offrandes y avaient été déposées : des billets de banque, du pain, du vin, un gigot tout doré, du fromage, une pêche...

« Vous voyez, dit Carmina, Jupiter ne manquera de rien pour son dîner. »

Il n'y eut pas d'autre question.

Les enfants s'en retournèrent à l'école puis chez eux.

Une mince silhouette à la démarche furtive disparut dans les jardins alentour.

6

La séance de gymnastique.

Le lendemain, ce fut séance de gymnastique. Comme il faisait beau, on alla au Champ de Mars, de l'autre côté de la Seine. Chacun dut choisir une discipline.

Sans hésiter,

Lundi Jupiternon choisit le tir à l'arc

Mardi Baba la lutte gréco-romaine

Mercredi Europhile les barres
asymétriques

Jeudi de Hautétat le saut en hauteur

Vendredi Ruoma l'escrime

Samedi Chronophage la course à pied.

Le reste de la classe se répartit sur chacune de ces disciplines.

Très vite Lundi fit montre d'une adresse inouïe : elle assimila la position sans difficulté et sur les cinq premières flèches tirées une atteint le centre de la cible, les quatre autres se répartissant tout autour en un carré parfait : c'était du jamais vu pour une débutante et ceci ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres élèves dont la plupart des flèches étaient allées se planter dans les bosquets aux alentours.

A la lutte gréco-romaine, Mardi surclassa aisément ses adversaires.

Mercredi Europhile jonglait déjà aisément avec les hauts et les bas que permettent les barres asymétriques.

Jeudi sautait de plus en plus haut.

Vendredi touchait le cœur de ses adversaires avec élégance et sûreté.

Samedi enchaînait soixante, cent, deux cent mètres pour son plus grand plaisir.

La visite du temple de Vénus.

Le surlendemain eut lieu la visite du temple de Vénus.

Passées les colonnes aux pieds desquelles attendaient nonchalamment quelques péripatéticiennes, notre classe accompagnée par son professeur principal Carmina pénétra dans le pronaos. On y voyait au centre d'une pièce circulaire une statue en marbre blanc représentant une femme sans bras et tout autour des tableaux avec Vénus comme sujet principal. Si Vendredi se montra vite émerveillée par ces différentes représentations de Vénus, elle ne put s'empêcher de s'étonner auprès de Carmina que l'on montre à tous une statue dont les bras avaient manifestement été cassés. Et pourtant dit Carmina, cette statue malgré les bras qui lui manquent, est très célèbre : on l'appelle la *Vénus de Milo*. Ne trouvez-vous pas qu'elle a un air serein ? Regardez la beauté de son chignon, le drapé qui entoure ses hanches, la délicatesse de ses lèvres. Faites en le tour pour la voir sous différents profils.

En passant derrière la statue Mardi poussa Vendredi du coude en disant : « t'as vu, on voit la raie de ses fesses ! » Mercredi n'osait trop rien dire, mais il lui trouvait plutôt le menton en galoche. Jeudi, lui appréciait l'air un peu altier mais s'étonnait du profil du visage : « c'est bizarre,

l'arête du nez est presque dans le prolongement du front ». « Bonne remarque » dit Carmina, mais c'est le profil donné par les sculpteurs aux femmes d'Athènes vers 100 ans avant JC, époque à laquelle on pense que la statue a été réalisée.

Pendant que ses élèves continuaient à tourner autour de la Vénus de Milo, arborant un air plus ou moins intéressé, Carmina s'arrêta longuement devant l'entrée du naos pour admirer suspendu en son centre le célèbre tableau en prêt de la *Naissance de Vénus* de Botticelli ; en contemplant une fois de plus cette représentation de la beauté, elle se demandait si c'était la représentation d'une femme que le peintre avait réellement rencontrée ou le fruit de son imagination.

Mais elle fut ramenée à la réalité par l'attroupement de ses élèves devant la Vénus d'Urbino : cette femme nue, une main sur le sexe et qui vous regardait droit dans les yeux dégageait un érotisme certain que ses élèves seraient mieux à même d'apprécier dans quelques années. Elle entraîna donc sa petite troupe vers la sortie avec une dernière recommandation : « n'oubliez pas qu'il est interdit de pénétrer dans le naos. »

« Elle va nous le dire combien de fois ? » murmura Mardi à l'oreille de Vendredi ; mais cela n'étonna pas Samedi, pour qui la vie étant un perpétuel recommencement, les choses pouvaient être dites et redites.

Les marchands du temple étaient alors en pleine activité : les uns vous distribuaient des prospectus vantant les mérites de l'acide hyaluronique : avec lui, pour une somme modique, finies les rides, les lèvres peuvent être re-sculptées, les pommettes rendues plus saillantes...Vendredi se passa distraitement un doigt sur les lèvres et se dit qu'un jour ce serait amusant d'essayer.

Il y avait aussi des rabatteurs pour des agences de voyage, combinant un séjour au Maroc avec de la talassothérapie ou des opérations chirurgicales (remodelage du nez, prothèses pour augmenter le volume des seins (très à la mode)...

Il y avait enfin les vendeurs de produits de beauté divers dont la vente était libre et qui distribuaient à tout va des échantillons gratuits pour le grand bonheur des élèves et en particulier de Mercredi qui vit aussitôt la possibilité d'en tirer profit en les revendant ultérieurement. Ils ne repartirent donc pas les mains vides de cette visite du temple de Vénus qui aurait pu être assez ingrate pour des enfants de cet âge.

Un dernier coup d'œil aux femmes qui faisaient le trottoir et dont la morphologie était curieusement souvent éloignée des canons de la beauté que tentaient d'imposer les mannequins des publicités (allez savoir le goût des hommes !) et les élèves reprirent le chemin de l'école. A seize heures la cloche sonna la fin des cours.

L'anniversaire de Lundi.

Pour les dix ans de Lundi, monsieur et madame Jupiternon l'avaient autorisée à inviter chez elle quelques amis. Ce fut une grande fête. L'appartement des Jupiternon, dont les fenêtres donnaient sur le Champ de Mars, était situé au deuxième étage ; un grand balcon permettait de profiter du soleil, d'assister aux nombreux défilés militaires ou religieux. Pour l'occasion madame Jupiternon l'avait décoré en y accrochant des rubans colorés à l'extrémité desquels étaient attachés des représentations de la lune dans ses différentes phases ; un vent léger faisait ainsi converger puis s'éloigner une lune dorée dans son premier ou son dernier quartier, pendant qu'une pleine lune oscillait lentement telle un pendule à l'envers se jouant de la pesanteur. Au milieu de cette nuit artificielle, Lundi guettait l'arrivée de ses invités.

Le premier, et ce ne fut pas pour elle une surprise, fut Samedi Chronophage (il courait toujours après le temps) qui, gravissant quatre à quatre les deux étages se retrouva essoufflé à ses côtés sur le balcon pour lui offrir, un peu gêné, son cadeau, après lui avoir déposé un baiser rapide sur les deux joues.

« Oh, comme c'est gentil, » dit Lundi, en allant le mettre sur la table où ne manqueraient pas de l'y rejoindre les présents des autres arrivants.

Puis ils retournèrent sur le balcon pour voir arriver ensemble et se tenant manifestement par la main (on les voyait souvent ensemble ces deux-là) Vendredi Ruoma et Mardi Baba. Leurs cadeaux furent déposés sur la table, ainsi que ceux de Mercredi Europhile et Jeudi de Hautétat arrivés dans la foulée. Tous les jours de la semaine étaient là, sauf Babalautre Baba, on ne l'avait pas invitée.

Lundi procéda alors à l'ouverture des cadeaux.

Le premier paquet était un livre : *On a marché sur la lune*.

« J'espère que tu ne l'as pas, dit Samedi ; tu verras, c'est super, on peut se déplacer sur la lune sans effort en faisant des bons fantastiques ; t'imagines les concours de saut en hauteur ! »

« Oh, ça, c'est toi qui me l'as donné, dit Lundi à Jeudi, j'adore ! »

Et elle montra à tous un magnifique aigle noir enserrant un support en albâtre en forme de croissant ; la blancheur de la lune, le noir de la nuit, « j'adore ! (elle adorait dire « j'adore ! », comme sa maman, d'ailleurs) ; je sais où je le mettrai, sur l'étagère au-dessus de mon lit et comme ça je n'aurais plus peur en m'endormant. » Mardi lui avait offert un superbe carquois garni de flèches.

Quant à Mercredi, c'était tout simplement un Napoléon à porter en pendentif, ce qu'elle fit aussitôt ; ses moindres mouvements les balayaient tous de rayons dorés.

Et enfin, oui enfin mais pas le moindre, le cadeau de Vendredi : une superbe robe longue ras du cou en satin gris blanc.

« Attendez, je vais la mettre, » et elle s'enfuit dans sa chambre.

Elle revint bien vite, s'empara de l'aigle, endossa le carquois, grimpa sur une chaise et prit la pose immobile tête haute et fière, enchâssée dans sa nouvelle tenue, protégée par l'aigle qui semblait menacer la foule d'éventuels prétendants ; on aurait pu y voir le présage de sa future chasteté.

Les enfants applaudirent.

Passé l'épisode des cadeaux, ce fut le goûter et tous de s'empiffrer des croissants (pas de lune) préparés par madame Jupiternon trempés dans du chocolat chaud et enfin l'inévitable gâteau d'anniversaire au chocolat avec ses dix bougies que Lundi réussit à éteindre d'un seul souffle pendant que les invités entonnaient « Joyeux anniversaire, Lundi... » dans une cacophonie épouvantable.

Et ce fut la première sonnerie d'une mère de famille venant chercher son enfant, les premiers remerciements, les premiers baisers de départ, lèvres mal nettoyées déposant leurs restes de chocolat sur les tendres joues.

Monsieur Jupiternon et Junon, sa femme, étaient satisfaits, tout s'était bien passé, ils trouvaient les amis de leur fille charmants.

« C'est drôle, dit Monsieur Jupiternon, en les voyant tout à l'heure tous réunis autour de la table, je leur ai trouvé un air de ressemblance, on les aurait presque dit frères et sœurs.

- Moi aussi, dit Junon, je me suis fait la même réflexion. »

Il y eut eu un long moment de silence.

« Ce qui est curieux, dit Junon, c'est qu'ils portent tous comme prénom un jour de la semaine. Est-ce le jour de leur naissance, comme pour notre fille Lundi ? » Si Mardi était né un mardi, Mercredi un mercredi,...et si c'était la même semaine ? Et rejaillit à leur mémoire les circonstances de la naissance de Lundi, ignorées de l'intéressée, première née de sextuplés. Mais oui, les cinq autres c'était eux, à n'en pas douter. Ils décidèrent de tout faire pour que leur fille l'ignore.

Sur le balcon, justement, Lundi regardait s'éloigner sur le Champ de Mars les derniers invités ; la pâle blancheur de la vraie pleine lune éclairait la frêle silhouette d'une fillette de dix ans dont la rêverie s'éternisa jusqu'à la disparition de l'astre derrière l'immeuble d'en face.

Alors Lundi posa comme prévu l'aigle sur une étagère, le Napoléon sur sa table de nuit, rangea le carquois dans son armoire et troqua sa robe de satin pour une chemise de nuit, cotonnade légère

parsemée de croissants, de lune ceux là, que sa
mère y avait cousus.
Sous le regard de l'aigle, elle s'endormit.

Le défilé de la fête de Diane.

C'était lundi, et c'était jour de fête. Mais pas n'importe quel lundi, ni n'importe quelle fête : le premier lundi d'octobre, qui marquait l'ouverture de la chasse, les enfants des écoles célébraient la fête de Diane.

Depuis la rentrée scolaire, de la sixième à la terminale, une heure par semaine était réservée aux préparatifs : chaque classe confectionnait un char surmonté d'un trône où se tiendrait le meilleur élève de l'année précédente (pour les sixièmes on choisissait la fillette la plus gracieuse).

Le jour dit, les chars commencèrent à se rassembler dès huit heures sur le Champ de Mars, et à 9 heures précises le défilé se dirigea vers la Seine dans l'ordre croissant des classes.

En tête venait donc un superbe char tiré par deux rangées d'élèves en tenue de chasse, portant arc et carquois ; sur le trône, notre charmante Lundi, une flèche à la main en guise de sceptre, se tournait lentement à gauche et à droite, sous les vivats de la foule. Autour d'elle sur le char les autres jours de la semaine, élèves de l'école Formélites, chacun avec ses attributs : Mardi un vautour à la main gauche, sa droite tenant un chien en laisse, Mercredi avec un caducée et une bourse, Jeudi un sceptre impérial et un aigle empaillé, Vendredi une rose rouge et Samedi une faux et au poignet une

énorme montre en carton. Accompagnaient le char, à pieds, les autres élèves de sixième de Formélites et un représentant par classe des autres écoles du quartier.

Sur le pont d'Iéna, les badauds étaient tiraillés entre deux spectacles : celui du défilé des chars où un formidable courant d'air soulevait fort allégrement les jupes des demoiselles, et celui de la procession sur la Seine des navires ayant navigué sous le nom de Diane, réarmés pour l'occasion ou reconstruits à l'échelle un demi : galères, frégates, corvettes, sous-marins, nombreux étaient les vaisseaux qui avaient choisi Diane comme protectrice, il était bien normal de les voir défiler en cette occasion.

Sur le pont d'Iéna aussi, Babalun Baba regardait passer le premier char. Comme par hasard, sa sœur Babalautre faisait partie des esclaves qui s'épuisaient à tirer ce char qui semblait porter en triomphe l'élite de la race blanche. Ses poings se serrèrent dans ses poches ; il se promit qu'un jour sa sœur serait vengée.

Au passage du dernier char, ce fut le délire : tout le monde avait reconnu Miss France, élève de Terminale à Formélites ; cette élève cumulait des mensurations qui la rapprochaient des femmes de Rubens (et oui, on avait fait un retour en chair), et une tête que l'on savait bien faite qui laissait présager une réussite au concours de l'école

Omnitechniques qui avait ouvert depuis peu son concours à la gent féminine.

Passé le pont, le cortège se dirigeait lentement vers le pavillon de Diane où les participants abandonnaient leur char, recevaient une légère collation puis s'asseyaient sagement le long du grand bassin pour le concours de tir à l'arc.

Pour faire patienter, les cithares de l'école de musique de Formélites accompagnaient les psalmodies à la mémoire de Diane.

10

Le concours de tir à l'arc.

Chaque classe avait droit à un lâcher de vingt pigeons qui depuis le bord du grand bassin s'envolaient dans toutes les directions.

Les élèves de sixième s'étaient alignés en position de tir, Lundi, la favorite, légèrement en avant pour ne pas être gênée par les autres tireurs. Elle était équipée, pour l'occasion, du dernier modèle de la marque Arcofibre sponsor de l'épreuve : branches noires en fibre de carbone, poignées rouges, stabilisateur, viseur de cible Pross, elle avait tout pour réussir, et c'est ce qu'elle fit en embrochant dès son premier tir trois pigeons sur une même flèche. Cela ne s'était encore jamais vu de mémoire d'homme ou de femme. On décida de baptiser cet exploit « Le coup de Lundi » (en anglais Lundi's shot). On se posait déjà la question : pourrait-elle faire mieux l'année prochaine ?

Cet exploit fit oublier les prestations médiocres de son entourage : deux pigeons seulement atteints, et encore un avec beaucoup de chance, car la flèche avait traversé une aile donnant lieu à une pitoyable descente en loopings.

Les pauvres bêtes, débrochées non sans mal, furent déposées en offrande à Diane à l'entrée de son pavillon.

Le Pavillon de Diane.

Comme il se doit, on avait construit pour honorer Diane un pavillon de chasse. C'était un bâtiment carré d'un étage en marbre de Carrare d'un blanc éclatant. De grandes baies vitrées ouvraient au rez-de-chaussée et à l'étage sur les quatre points cardinaux. L'étage était réservé aux hôtes de marque, le rez-de-chaussée ouvert au public pour les grandes occasions. On pouvait y admirer des tapisseries des Gobelins représentant des scènes de chasse, dons de mécènes français ou étrangers. Entre autres la célèbre scène qui une dizaine d'années auparavant avait défrayé la chronique lors de sa première exposition : on y voyait en plein centre une représentation de Diane entièrement nue, arc bandé prêt à tirer sur une cible à forme vaguement humaine fuyant dans les bosquets. Ce qui choquait le plus, ce n'était pas tant le sexe de Diane offert pour la première fois au regard (on connaissait déjà l'Origine du monde de Courbet), que ce demi-sourire que d'aucuns trouvaient ironique, d'autres malsain, d'autres carrément carnassier. Certains y voyaient une scène choquante d'anthropophagie. Les mauvaises langues disaient même qu'il existait une suite où l'on voyait Diane au bord d'un lac se repaissant de chair humaine.

On ne connaissait pas l'inspirateur de cette tapisserie, et c'était peut-être tant mieux pour lui. Il y avait quand même une limite à la liberté des mœurs.

Mais cela n'avait pas été suffisant pour que ce don anonyme fût retiré ; on peut même penser qu'il resterait pendant longtemps une des raisons de l'engouement des visiteurs pour le pavillon de Diane. Il faut d'ailleurs ajouter, pour être tout à fait honnête, que la qualité du travail et l'excellente conservation des couleurs pouvaient à eux seuls justifier sa présence.

Ce jour là, les membres du défilé entrés par la porte sud passèrent à la queue-leu-leu devant la tapisserie, marquant un temps d'arrêt pour la découvrir ou la redécouvrir et ressortirent par la porte nord avant de se disperser. C'était la fin de cette journée mémorable.

12

La distribution des prix.

L'école Formélites, soucieuse de conserver les traditions, était la seule à faire encore chaque année une distribution de prix pour récompenser les meilleurs élèves dans les différentes disciplines. Depuis le début des études de cette promotion, c'était toujours les mêmes qui raflaient les premières places, dans cet ordre immuable :

Premier prix de bonne conduite :	Babalautre
Baba	
Premier prix de gymnastique :	Samedi
Chronophage	
Deuxième prix de gymnastique :	Mardi Baba
Premier prix de français :	Vendredi
Ruoma	
Deuxième prix de français :	Jeudi de
Hautétat	
Premier accessit de français :	Lundi
Jupiternon	
Deuxième accessit de français :	Mercredi
Europhile	
Troisième accessit de français :	Mardi Baba
Premier prix de mathématiques :	Vendredi
Ruoma	
Deuxième prix de mathématiques :	Mercredi
Europhile	

Premier accessit de mathématiques : Lundi
Jupiternon

Deuxième accessit de mathématiques : Mardi Baba

Troisième accessit de mathématiques : Jeudi de
Hautétat

Prix d'excellence : Vendredi
Ruoma

Vendredi Ruoma était indétrônable ; une lutte serrée opposait Lundi, Mardi, Mercredi et Jeudi dans les disciplines les plus prisées, à savoir le français et les mathématiques.

Cette année-là, en classe de quatrième, allait se dérouler un drame épouvantable.

Parents et élèves vêtus de leurs plus beaux atours étaient sagement assis dans la salle de spectacle où se déroulait la cérémonie. Dans un silence impressionnant les professeurs prirent place sur la scène face à la foule, derrière les tables où l'on voyait harmonieusement disposés ces prix tant attendus par ceux qui les méritaient.

Comme d'habitude, on appela le premier prix de bonne conduite ; chacun savait ce qu'il fallait en penser, c'était par charité qu'on avait institué ce prix, la bonne conduite étant, loué soit Jupiter, respectée par tous ; et comme chaque année il fut attribué à Babalautre Baba. Elle monta sur l'estrade sous des applaudissements trop forts pour être vraiment sincères. On lui remit une bande

dessinée *La vie des saints catholiques*, saints qui n'étaient plus vénérés depuis belle lurette, mais faisaient malgré tout partie de l' Histoire.

Puis ce fut au tour de Samedi de monter sur l'estrade avant même d'être appelé, pour recevoir la dernière édition des *Jeux Olympiques à Athènes* par le bien connu helléniste Andreas Olympia.

Monta ensuite Mardi Baba la démarche déjà bien assurée ; il bombait même un peu des pectoraux ce qui déclencha quelques rires dans la salle. Il reçut un petit livre de référence, *La morphologie du corps humain*, par le docteur Moncorps. Il s'en retourna tout fier le montrer à sa maman, madame Cara Baba.

Un frisson parcourut la salle, on allait annoncer le premier prix de français.

Et c'est alors que se produisit l'imprévisible, que s'interrompit la chaîne des habitudes, que se brisa celle des certitudes.

« Le premier prix de français est attribué à Jeudi de Hautétat », déclara le professeur de français.

« Moi, c'est moi ? demanda Jeudi à sa mère

- Mais oui, c'est toi, vas-y vite. »

A moitié rassuré, Jeudi se dirigea vers l'estrade, accompagné par les sanglots de plus en plus bruyants et déchirants que ne pouvait plus longtemps retenir Vendredi Ruoma, reine déchue. On croyait encore à une erreur, et c'est seulement quand on le vit revenir les bras chargés des œuvres complètes d'Alexandre Dumas que la foule osa

distiller quelques applaudissements pourtant bien mérités.

La suite se déroula comme à l'habitude, tout le monde attendait de savoir qui cette fois là aurait le prix le plus convoité, le prix d'excellence qui récompensait le meilleur élève pour l'ensemble des disciplines.

Mais à année exceptionnelle, résultat exceptionnel ; le prix fut partagé entre Jeudi et Vendredi, ce qui parut à tous une sage décision. Cela mit quand même un peu de baume sur la plaie de Vendredi. Mais la plaie mettrait longtemps à cicatriser complètement.

13

Le cirque.

Tous les vendredis après-midi, le cirque Voltige plantait sa tente sur le champ de Mars. Le samedi suivant cette distribution des prix peu ordinaire, les parents Ruoma s'y rendirent avec leur fille Vendredi et son ami Mardi Baba qu'ils lui avaient proposé d'inviter. Ils avaient retenu de bonnes places au premier rang, face à l'entrée des artistes. C'était un cirque à l'ancienne, aux moyens modestes.

Se succédaient des numéros de petits chiens blancs et noirs dressés à mille acrobaties, des écuyers et écuyères voltigeaient sur de beaux alezans, des cascadeurs bâtissaient et démontraient en un tour de main une pyramide humaine, un dresseur mettait sa tête dans la gueule d'un lion, le tout entrecoupé des facéties de deux clowns irrésistibles, capables des meilleurs tours de prestidigitation, pour la plus grande joie des spectateurs. Quand il s'approcha de monsieur Ruoma, le clown blanc au nez rouge lui demanda poliment d'ôter sa veste et la montrant ostensiblement à la foule se mit à en extraire d'une poche intérieure une kyrielle de soutiens-gorge de toutes les couleurs reliés les uns aux autres ; éclats de rire et applaudissements garantis. Vendredi était un peu gênée pour son père, Mardi se tordait de rire, et les parents Ruoma, beaux joueurs, souriaient.

Puis vint le clou du spectacle, le trapèze exécuté sans filet.

Avec l'agilité de singes, un homme et une femme grimperent aux cordes lisses descendues du ciel, chacun prit place sur une plate-forme. Ils se lancèrent dans le vide sur leur trapèze, exécutant quelques aller-retour la tête en bas, uniquement retenus par les pieds ; frissons dans la foule. Un roulement de tambour fut suivi d'un silence total. Et la voltigeuse exécuta alors le numéro de voltige dit de *trapèze au porteur*, réalisant à la perfection un double saut périlleux suivi d'une réception par son partenaire en parfaite synchronisation. Un grand soupir de soulagement fut suivi d'applaudissements nourris. C'était le clou du spectacle, mais aussi sa fin, et les spectateurs commencèrent à se diriger vers la sortie.

« Ça vous a plu ? demanda Monsieur Ruoma.

- Oh oui, merci » répondirent en chœur Mardi et Vendredi.

« Mais pourquoi il n'y avait personne à cette place ? » demanda alors Vendredi à son père en désignant la seule place restée libre au premier rang.

- Parce que c'est la place d'Isidore.

- C'est qui, Isidore ?

- Ah, Isidore, c'est toute une histoire. Isidore, tu vois, c'était un vieux monsieur qui aimait beaucoup le cirque, un passionné, quoi. Il ne manquait pas une séance, et s'asseyait toujours à la

même place. A la longue, il faisait presque partie du spectacle, et les clowns ne manquaient pas l'occasion de lui faire un petit tour, comme celui qu'ils viennent de me faire avec les soutiens gorges. Il prenait toujours tout avec bonne humeur. Quand arrivait le morceau final, le duo de trapèze volant, il fallait voir comme il écarquillait des yeux admiratifs pour ne pas en perdre une miette. Jusqu'à ce jour, hélas, où, suite à un léger manque de synchronisation, le porteur rata la réception de la trapéziste qui continua son vol vers les tribunes. C'est alors que, par un réflexe fort étonnant pour un homme de son âge, Isidore s'était dressé les bras en croix et l'avait reçue dans une formidable embrassade qui devait lui être fatale car il en avait eu le souffle coupé pour l'éternité.

- C'est affreux !

- C'est terrible, oui. Et depuis cet accident, la trapéziste paie cette place avec son maigre salaire pour qu'elle reste toujours vide. Elle n'a plus droit à l'erreur, car il n'y aura personne à cet endroit pour amortir sa chute. »

Explication de texte.

Un mercredi après-midi, les jours de la semaine se promenaient dans les jardins du Trocadéro. En remontant vers le temple de Jupiter, ils remarquèrent pour la première fois cette inscription en lettres majuscules dorées :

IL DEPEND DE CELUI QUI PASSE
 QUE JE SOIS TOMBE OU TRESOR
 QUE JE PARLE OU QUE JE ME TAISE
 CECI NE TIENT QU'A TOI
 AMI N'ENTRE PAS SANS DESIR

Pour Vendredi, c'était clair, celui qui passe c'est par exemple un jeune homme qu'elle vient de rencontrer ; s'il sait lui parler, lui dire des mots tendres, s'il la désire, elle deviendra pour lui son trésor, ce qu'il y a de plus cher au monde. Sinon, elle sera muette comme la tombe.

« Mais non, dit Jeudi, t'es obsédée, toi. Il ne s'agit pas d'un homme et d'une femme. Il s'agit de quelqu'un qui passe au pied de notre école : s'il a le désir profond d'apprendre, qu'il entre et il y trouvera des trésors inestimables. »

« Pour moi, dit Samedi, ces hésitations pour savoir si on a assez de désir pour entrer sont plutôt une perte de temps, il faut y entrer, point final. »

« Quant à moi, dit Mercredi, je pense qu'il faut aller voir puisqu'il y a un trésor à la clé. »

Pour Lundi, qui se promène toujours avec son arc, « on n'a pas tous les mêmes armes dans la vie, mais quand on veut, on peut ».

« Moi, je pense comme toi, conclut Mardi. La vie est une lutte, il faut se battre pour réussir ses études avec le désir d'être parmi les premiers : je trouve que ces quelques phrases ont bien leur place sur les murs de notre école.

Ainsi parlait l'élite.

Cours de dessin.

Aujourd'hui, c'était cours de dessin. Le professeur Oeilquivoit avait décidé d'emmener sa classe de seconde dans le temple de Vénus. Après un coup d'œil rapide à *Vénus à sa toilette* de l'école de Fontainebleau et plus appuyé à la paire de fesses charnues de l'une des trois grâces de Regnault, les élèves s'étaient installés librement devant *la Vénus endormie* de Giorgione, *la Vénus d'Urbino* du Titien ou *l'Olympia* de Manet. Quelle que fut la pudeur de l'élève, il fallait bien affronter trois femmes entièrement nues allongées de face. En parlant de pudeur, d'ailleurs, seule *la Vénus endormie* qui, comme son nom l'indique avait les yeux fermés, semblait en posséder : l'œil pouvait sans effort englober l'ensemble de la scène, femme endormie dans un paysage vallonné, un village sur la droite, des montagnes vertes dans le lointain se détachant sur un ciel couleur de sa chair ; c'est à peine si l'on remarquait la main gauche négligemment posée sur le sexe au centre du tableau. C'est sur cette peinture que Jeudi et Samedi avaient jeté leur dévolu. Lundi, Mardi, Vendredi avaient préféré *la Vénus d'Urbino* et Babalautre et Mercredi avaient retenu *l'Olympia*. Comme de coutume, les autres élèves s'étaient répartis les places restantes, indiquées par un petit

sous-cul rouge prévu pour éviter un mal aux fesses susceptible d'handicaper nos apprentis artistes.

Mardi se sentait d'attaque. Il avait ouvert sur ses genoux son cahier à dessin et, un fusain à la main, regardait Vénus droit dans les yeux. « Tu vas voir, ma belle, je vais te croquer, tu ne m'échapperas pas, point de fuite possible pensait-il. Tiens, point de fuite, où est le point de fuite de la perspective ? Là, à la hauteur de ses yeux et à l'aplomb de son sexe, caché par sa main gauche comme, ce que lui confirma un rapide coup d'œil, sur la *Vénus endormie*. » Mardi regardait la main, puis les yeux, puis la main...Que Vénus voulait-elle lui signifier ? Comment dessiner un tableau si on n'en a pas compris le sens, ou le sens se révélerait-il de lui-même, du moins le sens donné par l'artiste, une fois le dessin achevé ? Avec un fusain, il installa la longue diagonale de la gauche vers la droite : l'oreiller blanc satin, la chevelure, l'épaule gauche, le sein, le bras gauche et, laissant la main pendante, la courbe de la cuisse, le genou à peine marqué et la jambe jusqu'au pied dont la couleur chair se détachait sensuellement sur la blancheur nacrée du drap. D'un trait vertical il délimita l'espace noir qui, au-dessus de la femme allongée, remplissait la partie gauche du tableau. Puis de quelques traits légers il esquissa le carrelage du palais Vénitien où était sensé se dérouler la scène. Comme il ne disposait que d'une heure, il traita sommairement au pastel la partie droite du tableau pour se

consacrer au personnage central encore énigmatique. Le travail fut terminé dans le temps imparti. Il en était fort satisfait, son œuvre avait un sens : dans le regard de la femme on pouvait lire l'invite : « viens donc, tu vois bien que seule, je m'ennuie ».

Mardi se tourna alors vers Vendredi, sa voisine. Vendredi avait traité rapidement le personnage, pour se consacrer à la scène de l'arrière plan, faisant en quelque sorte un tableau dans le tableau d'une scène apparemment toute simple : deux servantes, l'une accroupie dos au public dans une robe blanche aux manches courtes dont le satiné rappelait celui du drap sur le lit, fouillant un coffre de mariage contenant les vêtements de la femme nue, l'autre debout dans sa grande robe rouge, remontant sa manche droite.

Seule Lundi avait eu le temps de traiter l'ensemble du tableau, mais Mardi trouva à la Vénus un regard ironique, voire méprisant, voire même menaçant. Là le message était plutôt, comme dans la chanson, « N'y touchez pas, gardez vos rêves ».

Curieusement, Oeilquivoit leur accorda à chacun la même note, déjà bonne, de quinze sur vingt.

Samedi, une fois n'est pas coutume, fut surpris par le temps. Il s'était un peu assoupi devant la belle endormie, laissant ce fameux bras gauche inachevé ; il obtint juste la moyenne.

Quant à Jeudi, son dessin, soigné, était un peu terne ; il obtint douze.

L'Olympia de Manet présentait une esclave noire tenant un bouquet debout derrière une femme allongée et nue qui vous regardait droit dans les yeux d'un petit air effronté ; on est en droit de penser que l'on se trouve tout simplement en face d'une pute, pensait Mercredi. Et il n'était pas gêné, car déjà il ne donnait de valeur qu'à ce qui se vend ou s'achète. Il réussit une reproduction très fidèle. Il obtint la note exceptionnelle de dix-huit. Quant à Babalautre, elle regrettait qu'une fois de plus une noire fut représentée dans le rôle d'une esclave, aussi elle avait tout simplement inversé les rôles : une superbe noire entièrement nue servie par une nounou blanche, ce qui ne manquait pas de saveur mais ne fut pas du tout apprécié d'Oeilquivoit qui n'avait pas beaucoup le sens de l'humour. Il lui attribua un misérable cinq sur vingt.

Toutes les copies terminées et notées, les élèves prirent le chemin de la sortie. Mardi, passant derrière la Vénus de Milo lui avait, pour se faire remarquer des autres, tapoté les fesses ; il se vit retirer trois points. Oeilquivoit voit tout.

Séminaire d'inspection des Ponts de Paris.

Comme chaque année, un séminaire d'inspection des ponts de Paris réunissait les ingénieurs des ponts et chaussées responsables de l'entretien de ces ouvrages.

Cette année-là, le choix se portait plus précisément sur les ponts référents aux époques napoléoniennes ; le séminaire se déroulait sur deux jours, le mercredi et le jeudi, et l'hôtel retenu, le Ritz, avait attiré un effectif maximum, d'autant plus que les conjoints avaient été conviés.

On pourrait trouver cette dépense des deniers de l'état injustifiée, vu que tous les ingénieurs étaient déjà logés gratuitement dans des logements de fonction à Paris ou en proche banlieue, mais loger tous ensemble sur place permettait une plus grande facilité des échanges ; c'était aussi une façon de remercier les ingénieurs pour la qualité de leur travail en invitant leur conjoint dans un site prestigieux

Monsieur de Hautétat, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en charge de l'inspection avait décidé de venir accompagné de son fils Jeudi : il était temps de lui ouvrir l'esprit au métier d'ingénieur.

Or donc, monsieur et madame de Hautétat et leur fils prirent place le mardi soir dans la suite qui leur avait été réservée.

La première conférence se tint le lendemain de 10 heures à 12h dans le salon Louis XV de l'hôtel.

Mr de Hautétat ouvrit la séance ;

« Nous remercions de leur présence à ces journées d'inspection des ponts de Paris :

Mr l'Ingénieur général Gratin, du Conseil Général des Ponts et Chaussées, qui nous a fait l'honneur de sa présence. L'intéressé se lève péniblement, se tourne vers l'assistance et reçoit des applaudissements nourris.

Mr Maçon, Ingénieur en Chef responsable des ponts en maçonnerie ; applaudissements.

Mr Métallix, Ingénieur en Chef responsable des ponts métalliques ; applaudissements.

Mr Précontrix, Ingénieur en Chef responsable des ponts en béton précontraint ; applaudissements

Mme Passe, Ingénieur en Chef responsable des passerelles ; applaudissements. »

Tous faisaient partie du Corps des Ingénieurs des Ponts et Chaussées, constitué d'élèves de l'Ecole Omnitechniques et leur bon rang de sortie leur avait permis de choisir l'Ecole des Ponts et Chaussées comme école d'application, ce qui leur conférait une supériorité à vie sur les élèves entrés par concours et par la même occasion affublait ces derniers d'un complexe d'infériorité qui les suivrait jusque dans la tombe.

Et la litanie continuait ;

« Madame Pilauche, Ingénieur des Ponts et Chaussées responsable des piles de pont rive gauche

Mr Piloite, Ingénieur des Ponts et chaussées responsable des piles de pont rive droite

Mr Table, Ingénieur des Ponts et Chaussées responsable des tabliers

Mr Chausse, Ingénieur des Ponts et Chaussées responsable des chaussées

Mr Sculpte, Ingénieur des Ponts et Chaussées responsable des sculptures

Mr Zou, Ingénieur des Ponts et Chaussées responsable de la statue du Zouave du Pont de

l'Alma (on pourrait s'étonner de l'importance ainsi donnée à cette statue, célèbre certes, mais ce poste était en fait une voix de garage bien utile pour ingénieur en fin de carrière)

et vous tous ici présents, Ingénieurs civils des Ponts et Chaussées qui contribuez par votre compétence à l'entretien de ces ouvrages qui nous sont chers. »

Jeudi avait écouté avec étonnement cette longue énumération qui lui paraissait d'autant plus inutile qu'on la trouvait sur la documentation remise à tous les participants par une charmante hôtesse du Ritz en entrée de séance. Il s'étonnait aussi en son for intérieur d'une telle division du travail, mais c'était certainement parce qu'il n'en réalisait pas la complexité.

« Et maintenant, reprit Monsieur de Hautétat, dans le cadre de ces journées de travail consacrées à l'entretien des ponts, je passe la parole à Madame Pilauche qui va nous parler des problèmes rencontrés sur la pile rive gauche du pont d'Iéna. »

« Mesdames, messieurs, depuis sa construction en 1814 et son élargissement en 1937, la pile rive gauche du pont d'Iéna n'a cessé de faire l'objet des soins les plus attentifs et avisés de mes prédécesseurs à ce poste. »

Voilà qui démarrait bien : commencer par l'éloge du travail des anciens faisait partie des règles de bonne conduite.

« Je dois donc avouer que mon travail a surtout été de boucher, enfin de faire boucher, *Caesar pontem fecit*, quelques fissures, et d'assurer un nettoyage régulier rendu nécessaire par la présence de quelques clochards ou de traces laissées par les vessies qu'il faut bien soulager. Je pense donc pouvoir dire que la pile est bien sécurisée. Avant qu'elle ne s'écroule, beaucoup d'eau aura coulé sous les ponts. »

Murmures de satisfaction dans la salle et dans la tribune. Chacun pouvait comprendre que madame Pilauche par sa modestie et son esprit de synthèse était promise à une brillante carrière. Et monsieur de Hautétat de remercier chaleureusement madame l'ingénieur pour sa contribution avant de passer la parole à monsieur l'ingénieur Piloite en charge de l'entretien de la pile rive droite.

Là, ce fut une autre histoire. Il est vrai que la pile rive droite avait tendance à s'enfoncer, était traitée régulièrement par des injections à base de ciments ou de résine qui malheureusement ne réussissaient pas à la stabiliser. Lorsqu'il avait été nommé à ce poste, il avait cru bon de continuer avec les mêmes techniques que ses prédécesseurs, mais devant le

peu de résultat il avait confié une étude au Laboratoire Central des Ponts et Chaussées dont il n'avait pas encore les conclusions.

« Merci », dit Monsieur de Hautétat, qui, le pont d'Iéna étant un pont en maçonnerie, passa la parole à monsieur l'ingénieur en chef Maçon en charge, comme son nom l'indique, des ponts en maçonnerie.

Celui-ci fit alors une brillante synthèse de ces deux contributions, remerciant madame l'ingénieur Pilauche pour le sérieux de son travail, et louant monsieur l'ingénieur Piloite d'avoir su reconnaître qu'il ne pouvait résoudre seul le problème : faire appel aux compétences du laboratoire central était une sage décision.

Il était déjà midi et la séance fut levée pour reprendre à 15 heures.

Assis à la table d'honneur, Jeudi posa quelques questions pertinentes à sa voisine madame l'ingénieur Pilauche sur les produits de nettoyage utilisés et répondit aimablement aux questions qu'elle lui posait sur ses études dans la brillante école Formélites dont elle était une ancienne élève. Monsieur de Hautétat surveillait son fils du coin de l'œil et paraissait rassuré ; son épouse couvait l'enfant d'un regard admiratif.

En entrant dans la salle de conférence l'après-midi, Jeudi fut fort aise de revoir l'hôtesse du matin, mais fort étonné du peu de monde ; il vérifia sur sa montre qu'il ne s'était pas trompé d'heure, mais non, la conférence reprenait en présence d'un parterre réduit d'un bon tiers. Et si on enlevait encore un tiers de participants qui somnolaient doucement, ayant abusé des bons vins servis à satiété, il ne restait plus que quelques courageux pour écouter les exploits accomplis dans l'entretien du pont d'Austerlitz ou de la passerelle Debilly qui, comme chacun sait, porte le nom du général de Billy mort à Iéna en 1806, paix à son âme.

Le soir eut lieu un défilé de Haute couture suivi d'un grand bal dans le salon Vendôme ; Jeudi était monté sagement se coucher.

Ultime conférence le matin pour terminer par un déjeuner croisière sur la Seine au cours duquel fut remis aux dames le dernier parfum de chez Effluves et aux hommes une montre de la célèbre marque Pontet. Bien sûr le bateau fit une escale studieuse aux différents endroits évoqués dans les exposés.

A quatre heures de l'après-midi tout le monde était de retour à l'hôtel et chacun pouvait s'en retourner chez soi avant les embouteillages, se félicitant de la bonne organisation de ce séminaire.

C'était drôlement bien, dit Jeudi à son père qui lui demandait ses impressions. Ce qui m'a un peu

choqué, c'est de voir des invités sécher les conférences ou d'autres qui carrément s'endormaient. Monsieur de Hautétat n'eut pas de peine à lui expliquer que certains s'étaient absentés pour raison de service, et quant à ceux qui avaient manifesté un moment de faiblesse, on pouvait aisément le comprendre vu le poids de leurs responsabilités toute l'année. Il ne pu s'empêcher d'ajouter « on verra comment tu feras toi plus tard ». C'était un peu vexant, mais une chose était sûre pour Jeudi : pourquoi faire toutes ces études pour se retrouver à faire appliquer des produits de nettoyage sur des piles de pont. Il garda pour lui cette réflexion car il savait que son père espérait bien avoir un ingénieur de plus dans sa famille.

La leçon de morale.

Des yeux malicieux dans une face ronde et réjouie, un ventre déjà alourdi pour son âge, le professeur de morale n'avait pas le profil du professeur de morale traditionnel ; début de cours peu traditionnel, il se mit à écrire au tableau noir cette phrase de Chamfort : « Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi ni à personne, voilà, je crois, toute la morale. »

Lundi, bien que n'étant pas sûre d'avoir bien compris, se mit à rougir ; son désir de chasteté qui devait la priver des plaisirs de certains sens était-il contraire à la morale ? Mais comment fallait-il comprendre le mot jouir ? Par contre, le « sans faire de mal ni à toi, ni à personne », là elle était à priori d'accord.

Jouissetout, le professeur de morale, demanda à Samedi, préposé au dictionnaire (il s'y montrait le plus rapide), de rechercher le mot jouir.

« Jouir, lut Samedi, mot qui vient du latin « *gaudere* » veut dire « goûter un grand plaisir dans la possession de... »

- Cherchez « possession ».
- Possession : action de posséder.
- Cherchez « posséder ».
- Posséder : avoir à soi.
- Plaisir ?
- Plaisir : sensation, sentiment agréable.

- Sensation ?
- Sensation : impression reçue par un organe sensoriel.
- Organe ?
- Organe : partie d'un corps vivant destinée à remplir une fonction nécessaire à la vie.
- Fonction ?
- Fonction : activité exercée par un élément vivant, organe ou cellule, et qu'étudie la physiologie.
- Vie ?
- Vie : espace de temps qui s'écoule depuis la naissance jusqu'à la mort.
- Merci, Samedi. »

« Ah la vie, la vie, cet espace de temps qui nous est alloué et dont on ignore la durée !

Profitez, profitez avant qu'il ne soit trop tard.

Possédez, possédez, avant que la mort ne vous prenne tout.

Oui, la mort vous prendra tout ; elles sont dépassées les croyances en un au-delà ; crédules étaient ces égyptiens qui se faisaient enterrer avec leurs bijoux, leur mobilier et même des statuettes, ces fameux chaouabtis serviteurs de l'au-delà sensés travailler à leur place, moissonner, battre, lier, que sais-je encore ? Ou quelle curieuse idée de croire en une réincarnation qui vous permettrait d'accroître encore vos mérites avant d'atteindre le Nirvana ! C'est fou ce que l'homme a été capable d'inventer pour fuir cette dure réalité : avec la

mort, tout nous échappe, tout s'achève, on est dépossédé de tout.

Alors, tant qu'il en est encore temps, travaillez, réussissez dans vos études, devenez riches, encore plus riches, toujours plus riches, achetez des résidences principales, secondaires, tertiaires, quaternaires pourquoi pas, meublez les des derniers gadgets de la vie moderne, allongez-vous sur d'immense canapés en agneau face à un écran géant, home-cinéma en relief avec diffusion des parfums les plus capiteux qui charmeront un odorat toujours plus développé, la main gauche caressant négligemment votre Setter Irlandais ou la croupe de votre femme, un grand verre à moitié vide de whisky douze ans d'âge en main droite .Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain, cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

« Cela me rappelle quelque chose, dit Mars en se penchant vers Vendredi. »

Quel souffle ! » se dit Samedi.

Ça me plait pensait Mercredi.

« Il n'y a plus qu'à bosser conclut Jeudi. »

« Oui mais, oui mais martela soudain Jouissetout, il ne suffit pas de jouir, il faut faire jouir, et ça, ce n'est pas une mince affaire.

Ne jouissez pas tous seuls, faites fi des plaisirs solitaires.

En amour faites jouir votre partenaire.

Ne vous laissez pas taxer d'individualisme.

Que votre demeure soit ouverte à l'étranger.

Que votre bourse s'allège face au mendiant. »

« Ça y est, il nous fait le coup du sermon soupira Mercredi. »

« Oui mais, oui mais re-martela Jouisdetout, faites tout cela sans faire de mal ni à vous, ni à personne. Mais comment être moral dans la vie de tous les jours ? Quelqu'un a-t-il un exemple précis ?

- Moi, dit Mardi, qui brigait une carrière militaire. Pour lutter contre les prédatations d'un pays voisin, il faut posséder une armée à la pointe de la technologie, et n'accepter de vendre que des armes moins performantes qui suffiront largement pour les besoins de pays moins développés.

- Moi, dit Vendredi, je fais toujours attention à ma toilette, je porte toujours des vêtements à la mode ; ça me fait du bien et je suis sûre que les autres en profitent, il n'y a qu'à voir comme les hommes dans la rue me regardent avec plaisir.

- Quant à moi, dit Samedi, quand je cours et gagne un 100 mètres, je fais bien attention de ne pas gêner, même involontairement, un concurrent. Et j'accepte volontiers de poser pour la presse, j'aime bien me voir en photo et ça sert d'exemple.

- Moi, dit Jeudi, l'autre jour, je me suis dispensé d'aller deux jours en classe car papa voulait m'inviter à un séminaire sur l'entretien des ponts de Paris. Bien sûr, il m'a fait un mot d'excuse en disant que j'étais enrhumé, et je ne trouvais pas cela très moral, mais finalement, je n'ai fait de mal

à personne et j'ai beaucoup joui : on était logé dans une suite du Ritz, c'était grand luxe, plus une croisière sur la Seine...

- Bon, bon, on a compris interrompit le père Jouisdetout, et toi Lundi, qu'as-tu à dire ?

- Et bien, pour la chasse, je cherche toujours à avoir le dernier modèle d'arc, le plus précis, pour être toujours plus sûre de tuer sans faire souffrir.

- Merci, dit le père Jouisdetout, de nous rappeler que la morale s'applique aussi dans notre comportement avec les animaux. Et toi, Mercredi ?

- Moi, plus tard, j'achèterai des actions en bourse pour participer au financement des entreprises et en tirer de bons dividendes.

Je ferai aussi des voyages dans les pays les plus pauvres, l'argent que j'y dépenserai les aidera à se développer. »

Le père Jouisdetout pouvait se frotter les mains de satisfaction : cette nouvelle promotion promettait.

Avant de terminer cette séance de morale, il les quitta en leur laissant ce conseil : chaque matin, en vous levant, posez-vous cette question : « De quoi vais-je jouir aujourd'hui ? ».

Jeudi rêve.

Il marchait lentement sur un chemin sableux serpentant rêveusement entre les dunes de mer. Une légère brise marine faisait frissonner son torse dénudé, ses jambes protégées par un pyjama dont le bleu ciel se détachait sur le doré du sable.

C'est arrivé au sommet d'une dune qu'il la vit pour la première fois. D'abord un petit point très loin sur la plage qui grossit assez vite pour lui permettre de reconnaître une silhouette féminine, puis de remarquer sa longue queue de cheval blonde. Se croyant seule à cette heure matinale, elle avançait toute nue dans sa direction, sans le voir, esquissant des pas de gymnastique entrecoupés de ces petits sauts de danse que l'on appelle entrechats.

Et soudain, sans raison apparente, elle s'assit, lui tournant le dos, pour se perdre dans la contemplation des mouvements lents de la mer qui déroulait à ses pieds ses vaguelettes et déposait une blanche écume.

Fallait-il se contenter de la contemplation à distance de la nudité d'un corps de femme pour la première fois à ses yeux révélée ?

Fallait-il manifester sa présence et troubler cette sérénité ?

Trop hésiter lui fut fatal, car elle s'était déjà levée pour repartir dans la direction opposée.

Jeudi voulut lui courir après mais les mouvements désordonnés de ses jambes sous les draps, en le tirant de son sommeil, firent disparaître cette apparition matinale.

Comme il l'avait espéré, la nuit suivante il refit le même rêve, ou presque le même.

Il cheminait tout nu sur un chemin sableux serpentant rêveusement entre les dunes de mer.

Arrivé au sommet de la dune, il aperçut bientôt très loin sur la plage ce petit point qui en se rapprochant se révéla être le corps d'une jeune fille vêtue d'un tee-shirt et d'un pantalon de jogging d'un blanc immaculé. Elle enchaînait avec légèreté de grands pas en avant et des tours sur elle-même que l'on appelle déboulés et qui faisaient tournoyer sa longue queue de cheval blonde.

Elle allait s'arrêter pour contempler l'immensité quand il la reconnut : c'était Vendredi, à n'en pas douter.

D'un geste irréfléchi il cacha sa virilité, mais elle n'eut pas un regard dans sa direction et s'assit face à la mer qui lui offrait ce matin-là une surface d'huile.

Il prit la fuite en courant, et les mouvements désordonnés de ses membres sous les draps lui firent réaliser, en le tirant de son sommeil, qu'il n'était pas si indifférent qu'il le croyait aux charmes de sa copine de classe Vendredi.

Jeudi se jurait fort de ne pas retourner sur la dune, mais peut-on maîtriser ses rêves ?

Ce soir-là il s'endormit plus tôt que d'habitude et quand il arriva sur la dune de ses rêves il n'y avait pas de point noir à l'horizon. Il se vit alors descendre sur la plage et s'asseoir face à la mer à l'endroit exact qu'elle avait par deux fois occupé. Il se forçait à ne pas tourner la tête, il n'attendait apparemment personne. Et comme personne ne venait, il retira son pyjama et entra dans l'eau fraîche du matin. En longues et calmes brasses il s'éloignait du rivage ; quelle merveille que cette solitude dans l'immensité aqueuse ! Quand les premières lueurs du jour apparurent, il fit demi-tour. Et c'est alors qu'il la vit. Elle était assise à sa place habituelle et regardait dans sa direction. Que faire ? Comment sortir de l'eau sans rougir sous le regard de Vendredi ? Jeudi avait ralenti sa brasse et faisait presque du sur place.

« Attends-moi, j'arrive. »

Et sans autre forme de procès, Vendredi se dévêtit et s'enfonça dans l'eau à sa rencontre. Sur la plage, un petit tas rose et un petit tas bleu, leurs pyjamas. Faisant des ronds dans l'eau, puis s'éclaboussant comme des enfants, Jeudi et Vendredi dans leur nudité paradisiaque. Et que croyez-vous qu'il advint ? Rien. Car le jour allait se lever et le rêve se terminer. Ils eurent juste le temps de sortir en riant, de se rhabiller prestement, et le réveil sonna. A l'école Formélites, Jeudi regardait maintenant Vendredi d'un autre œil. Pendant les cours, il laissait volontiers son regard s'attarder sur la

blondeur de sa chevelure et son corps de rêve qu'il avait eu le loisir de contempler ; mais savait-elle qu'il l'avait vue entièrement nue ? Qui d'autre dans la classe avait eu ce privilège ? Mardi, peut-être ? Et si lui Jeudi rêvait d'elle, était-ce réciproque ? Il faudrait bien qu'un jour il lui pose la question.

Le lendemain, il s'était endormi encore plus tôt, pour ne pas arriver en retard à son rendez-vous. Par souci d'élégance, il avait changé de pyjama et revêtu un bleu foncé qui lui donnait plus de maturité.

Il fut bien le premier sur la plage, abandonna le dit pyjama sur le sable à l'emplacement habituel, et s'enfonça dans les flots. Il nagea longtemps, longtemps, et se retourna lorsqu'il entendit les battements d'un nageur au crawl maîtrisé.

« Tiens, c'est toi, Mardi, tu m'as fait peur, je me croyais tout seul à cette heure matinale.

- Oui, ça m'arrive souvent de faire un petit plongeon quand je me réveille un peu tôt. Et toi, tu viens souvent ici ?

- Oh rarement, rarement répondit-il d'un air évasif. »

Ils nagèrent de conserve un bon quart d'heure. Mardi semblait infatigable, mais Jeudi peinait de plus en plus à le suivre.

« Vous êtes toujours amis, toi et Vendredi, questionna Jeudi ?

- Quelle question, bien sûr ; tu sais, Vendredi je la connais depuis bien longtemps, et une fille comme ça, si belle et si attirante, il faut bien que quelqu'un la protège. Malheur à celui qui lui tournerait autour sans mon accord !

- Si on rentrait, je commence à avoir froid ? dit soudain Jeudi d'une voix mal assurée.

- Ok, on rentre. »

Jeudi, tout en enfilant son pyjama, ne put s'empêcher d'admirer la musculature de son copain Mardi et de lancer un regard de biais sur ses parties intimes ; la nature l'avait gâtée.

Ils partirent chacun de leur côté.

La cause des tremblements qui le réveillèrent ce jour-là n'est pas claire ; tremblait-il de froid ou de peur rétrospective ?

On ne peut maîtriser ses rêves, nous l'avons déjà vu.

Probablement rendu méfiant par son aventure lors de son dernier rêve, Jeudi ce matin-là restait en observation accroupi à mi-côte d'une dune, juste à la bonne hauteur pour observer sans être vu tout ce qui pouvait bien se passer sur la plage. Un point noir se manifesta à l'extrémité de la plage, grossissant à vue d'œil. Elle portait un arc en bandoulière, au dos un carquois, il n'y avait pas de doute possible, ce ne pouvait être qu'elle, oui, Lundi en personne à cette heure des rêves, Lundi sur cette plage qu'il voulait n'appartenir qu'à

Vendredi. Elle s'était arrêtée, simple coïncidence, à l'endroit exact où Vendredi aimait contempler l'infini de la mer, mais au lieu de s'asseoir, elle avait armé son arc et commencé une séance de tir fort efficace sur les mouettes rieuses dans leurs premiers vols matinaux. C'était choquant. Les pauvres volatiles n'avaient aucune chance, c'était bien connu, elle ne ratait jamais son coup. Ses munitions épuisées, elle allait s'en retourner quand elle s'entendit héler

« Lundi, Lundi, attends-moi. »

C'était notre ami Mardi, encore lui, qui dévalait les dunes à sa rencontre. Jeudi n'en revenait pas ; est-ce que toute l'école Formélites allait défiler sur cette plage ? Et qui plus est, Lundi ne semblait pas étonnée de sa présence, et il les vit s'éloigner tous les deux, bras dessus, bras dessous comme s'il était normal de se retrouver sur une plage d'habitude déserte à une heure si matinale. Personne ne soupçonnait alors Mardi de flirter avec Lundi ; était-ce un rêve prémonitoire ?
Jeudi en sortit tout troublé.

Mercredi invite Vendredi au lac du bois de Boulogne.

Ce mercredi-là, Mercredi se posait la question de morale « De quoi vais-je jouir aujourd'hui ? ». Il avait toute la journée devant lui, peu de travail pour le lendemain. Il aurait bien fait signe à une copine de classe, mais laquelle ? Lundi devait être partie à son stand de tir, et d'ailleurs il la trouvait plutôt coincée et il n'avait pas envie de faire d'effort pour la dérider. Vendredi sortait souvent avec Mardi et si celui-ci en prenait ombrage, cela risquait de dégénérer en pugilat dont il ne sortirait certainement pas vainqueur. Néanmoins, Vendredi était très belle, toujours bien sapée et qui plus est avait de la conversation, ce qui ne gâtait rien. Pourquoi ne pourrait-il pas en jouir, lui aussi ? Il prit donc son courage à deux mains, son téléphone à la troisième et l'appela

« Allo, bonjour, c'est Mercredi.

- Salut, c'est Vendredi, je t'avais reconnu.

- Qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? dit-il comme s'il l'appelait tous les jours.

- Rien de spécial. Je devais aller au cinéma avec Mardi mais il vient de se décommander car il tousse comme un malade.

- Moi, le ciné ça ne me dit pas trop vu le temps. Qu'est-ce que tu penserais d'une balade en barque

au bois de Boulogne ? On pourrait y aller en vélo...

- Bonne idée, on se donne rendez-vous où ?

- Je te prends au pied de chez toi à deux heures, ok ?

- Ok A tout à l'heure. »

Vendredi habitait un bel immeuble Haussmanien donnant sur les jardins du Ranelagh.

Elle attendait devant la porte, tenant son vélo à la main. Il faisait chaud et elle était seulement vêtue d'un tee-shirt et d'une jupette d'un blanc immaculé. Mercredi était un peu intimidé et gardait le silence ; ils roulaient de front, ce qui est interdit, mais c'est parfois bien jouissif de transgresser les interdits. Il calquait parfaitement son allure sur la sienne. Dans le bois les oiseaux se mirent à chanter, une légère brise faisait trembler les feuilles des érables et leur rafraîchissait la nuque. Heureusement au départ des barques la queue n'était pas longue. Ils en louèrent une pour une heure. Mercredi tendit galamment la main à Vendredi pour l'aider à s'installer face à lui. Ce contact lui fut doux. Elle tenait les genoux serrés, et elle les garderait serrés. Mercredi, tout en ramant en amateur, engagea la conversation sur le cinéma.

« Tu as vu le dernier Woody ?

- Oui, mais j'avais préféré celui d'avant, là je trouve qu'il en fait un peu trop. Et puis cette femme qui le quitte, puis qui revient à la charge

deux ans après, et qui le re-quitte, et qui re-
vient...c'est peu crédible

- Ah bon, moi j'ai bien aimé... »

Et ainsi de converser agréablement. Parfois il fallait éviter des jeunes qui s'arrosaient d'une barque à l'autre, parfois ils laissaient traîner un regard distrait sur une barque arrêtée sous un arbre dont les basses branches laissaient deviner les ébats d'un couple d'amoureux. Au retour ils ramèrent côte à côte, leurs bras se frôlaient, leur pudeur les retenait.

Une heure, c'est vite passé. Ils récupérèrent leurs vélos. Il faisait encore bon. Ils rejoignirent le Ranelagh par des chemins détournés.

« Bon, ben salut, dit Vendredi, c'était chouette !

- On remettra ça une autre fois, si tu veux.

- OK et à demain ; n'oublie pas qu'on a interro de Mythologie. »

Mardi et Lundi au Tir à l'arc.

En réalité, Mardi n'était pas malade. Il y avait longtemps que le comportement de Lundi l'intriguait. D'abord, elle semblait complètement ignorer son existence. En classe, jamais un regard, même discret, sur sa personne. Aurait-elle peur de lui par hasard, peur de sa force manifeste, de la beauté de son visage que lui renvoyait le miroir du matin et les autres surfaces réfléchissantes qu'il croisait dans la journée ? Elle était très belle elle aussi, mais d'une beauté un peu froide à son goût. Mardi avait donc un jour décidé de partir à sa conquête. Il l'avait entendu dire qu'elle allait s'entraîner dans son club de tir à l'arc ce mercredi-là. C'est sans aucune gêne qu'il avait prétexté une toux invalidante pour annuler sa sortie au cinéma avec Vendredi. Après tout, ils se voyaient tous les mercredis, une fois n'est pas coutume.

Le Tir à l'arc était un club très select du bois de Boulogne et pour y entrer il fallait montrer patte blanche. Mardi, en béotien, se présenta à l'entrée, prétextant qu'il voulait assister au championnat en cours de tir à l'arc ; mais l'accès en était réservé aux membres ou aux personnes dûment munies d'une invitation. Heureusement il avait son portable sur lui, et Lundi, bien que surprise, put se rendre à la grille d'entrée et, moyennant âpre

discussion avec le gardien le faire pénétrer dans ce temple de la bourgeoisie à titre exceptionnel.

« Tu aurais dû me prévenir, lui dit-elle. Je ne vais pas pouvoir m'occuper de toi, car je suis en plein championnat.

- Ça ne fait rien, dit Mardi, montre-moi simplement où je peux assister en spectateur ; il y a si longtemps que je voulais mieux comprendre cette discipline. »

Elle le conduisit vers une grande tribune bordant le grand côté d'une pelouse rectangulaire d'environ cent mètres de long sur cinquante de large. Au fond de la pelouse une rangée de dix cibles portant des cercles concentriques de différentes couleurs : jaune au centre, rouge, bleu, noir et blanc.

« Elles ont a un nom spécial, demanda Mardi à sa voisine ?

- Oui, ce sont des cibles recouvertes d'un blason.

- Et elles sont à quelle distance ?

- Aujourd'hui, c'est soixante-dix mètres, car la compétition sert de qualification pour les jeux olympiques.

- Ah bon, je ne savais pas que le tir à l'arc était une discipline olympique. »

Puis il se tourna sur la droite pour observer les dix tireurs qui venaient de prendre place sur le pas de tir. C'étaient dix femmes. Lundi occupait la première place en partant de la gauche, la plus proche de la tribune. Mardi se demanda si elle avait fait exprès de choisir cette place pour être

parfaitement exposée à sa vue. Lundi étant gauchère son corps était tourné vers la tribune, donc vers lui ; seule la tête était tournée vers son blason ; son nez dans le prolongement du front lui donnait le profil d'une beauté grecque antique.

Dans un silence impressionnant, seulement perturbé par le sifflement des flèches, il la vit atteindre six fois de suite la cible dans le jaune central. C'était la première volée, elle avait duré les deux minutes réglementaires. Mardi en avait le souffle coupé. Les archers tirèrent encore cinq volées de six flèches et laissèrent la place aux concurrents suivants. Lundi vingt alors rejoindre Mardi dans la tribune.

« Tu sais, Lundi, je ne pensais pas que c'était ça le tir à l'arc, mais à voir la concentration des archers, l'élégance du geste, on se rend compte que c'est un vrai sport, qui demande une grande maîtrise de soi et une technique parfaite.

- Oui, mais c'est justement ce que j'aime, lui répondit Lundi. Et quand je sors d'une compétition, je suis complètement épuisée, je rentre chez moi, prends une douche, mets un disque de musique classique, m'allonge sur le canapé et ne bouge plus. Parfois, je m'endors.

- Qu'est-ce que tu aimes, comme musique ? Mozart, Chopin ?

- J'aime bien les préludes de Chopin, ça me repose. Mais il faut que je te laisse, car c'est mon tour maintenant pour la deuxième partie de l'épreuve. »

Et Lundi retourna à la même place sur le pas de tir. Elle fit un petit signe de la main à Mardi, qui le lui rendit. Ce fut une erreur, ce geste nuisit à sa concentration, et pour la première fois en compétition, sa première flèche alla se ficher bêtement dans la cible voisine, provoquant un murmure d'étonnement chez les autres archers. Elle eut beau se re-saisir par la suite, elle avait perdu toute chance d'avoir le meilleur score. L'épreuve terminée, Mardi la rejoignit.

« A part la première flèche, tu t'en es bien tirée.

- Oui, mais c'est trop bête, je ne sais pas ce qui m'a pris, ça ne m'était jamais arrivé. Je ne suis que seconde à cause de ça. Tu m'excuseras, mais il faut que je rentre ; c'était gentil de venir me voir. »

Une fois chez elle Lundi mit son prélude favori, s'allongea sur le canapé, sortit un paquet de mouchoirs de poche et pleura amèrement.

Samedi invite Vendredi au lac du bois de Boulogne.

Samedi continuait à s'entraîner régulièrement au stade pour améliorer ses performances. Mais l'envie lui prit un jour de tenter sa chance dans les disciplines nautiques. Pourquoi pas l'aviron ? Il lui sembla prudent d'y aller progressivement ; un petit tour de barque pourrait faire l'affaire. Il se souvint que Mercredi s'était vanté d'en avoir fait avec Vendredi, il tenta auprès d'elle l'aventure, tout en prenant la précaution de lui dire que pour lui c'était la première fois. Cela tombait bien, Vendredi était libre, et rendez-vous fut pris devant chez elle ; ils avaient décidés de s'y rendre en rollers. Vendredi avait revêtu sa petite tenue légère, tee-shirt et jupe courte blancs, et les voilà tous deux roulant vers le lac. Samedi avait pris la tête, et bien vite distancé Vendredi.

« Et attends-moi, tu vas trop vite !

- Oh excuse-moi, attends, je reviens. »

Jusqu'à l'arrivée aux barques, Samedi se laissait emporter par la vitesse, rappeler à l'ordre par Vendredi, revenait à elle pour la semer de plus belle.

Quel mufle ! Elle sauta dans la barque sans lui prendre sa main et s'assit sur le petit banc les genoux serrés, l'air boudeur. Compte pas sur moi pour t'aider, pensait-elle en son for intérieur. Dès

le départ ce fut laborieux, grande étant la difficulté de se désenchevêtrer des barques amarrées. Il lui fallut pousser avec une rame qui, dans un dernier effort, lui échappa pour glisser trois mètres au large. Deux ronds dans l'eau plus tard, sous le regard ironique de Vendredi, Samedi était enfin prêt pour la navigation. Ayant assez vite réalisé, grâce à un coup d'œil à une barque voisine, qu'il devait tourner le dos au sens de la marche, il prit petit à petit de l'assurance et se mit à ramer de plus en plus vite. A chaque coup de rame, Vendredi se faisait copieusement arroser, mais elle riait de sa maladresse et, vue la chaleur ambiante, appréciait plutôt ce rafraîchissement. L'affaire se gâta quand ils croisèrent de trop près une barque de jeunes qui n'apprécièrent pas de se faire éclabousser, les prirent en chasse et les ayant rattrapés aisément leur firent subir une douche copieuse du plat de leurs rames frappant l'eau énergiquement suivant une technique bien maîtrisée.

« Arrêtez » criait Vendredi, il l'a pas fait exprès, c'est la première fois qu'il fait de la barque. Mais ses cris eurent comme résultat de les voir s'approcher sournoisement bord à bord et de se mettre à faire tanguer leur barque qui manqua de peu de chavirer. Ce fut un grand soulagement de les voir enfin s'éloigner, non sans qu'ils se soient largement rincé l'œil devant les formes superbes révélées sous le tee-shirt trempé. Il était temps de rentrer, à allure plus modeste cette fois. Vendredi

ne disait rien. Samedi la raccompagna chez elle, prenant bien soin cette fois de rester à sa hauteur, mais ils se quittèrent sans prendre date.

Le deuxième cours de mythologie.

Le père Prosper Philmythe, dit, rappelons-le, PPP, avait pris de l'âge, mais ça ne se voyait pas. Faire un cours de mythologie à une classe de seconde n'était pas un exercice de tout repos. Mais il avait une méthode bien rôdée qu'il qualifiait de mythoparticipative. Elle consistait à faire jouer dans le théâtre de l'école les scènes les plus importantes par les élèves eux-mêmes.

Pour cette rentrée scolaire, il avait choisi les amours adultères de Mars et Vénus. Vulcain, le mari de Vénus qui soupçonnait Mars et Vénus d'amours clandestines, s'était absenté de son domicile pour leur laisser le champ libre ; à son retour, il surprend dans le lit conjugal les deux amants qu'il capture dans un filet et conduit sur l'Olympe, la demeure des dieux.

Le premier tableau fut fort applaudi. On y voyait Mardi et Vendredi mimant les ébats amoureux dans un grand lit empire. Passés les premiers moments de gêne compréhensibles, les acteurs sous la couette s'enhardissaient, pour la plus grande joie du reste de la classe, mais le deuxième tableau mit fin à leurs ébats : Samedi, mimant un Vulcain grimaçant et claudiquant était entré dans la chambre et dans un grand geste de pêcheur professionnel avait emprisonné le lit et ses occupants dans un grand filet métallique. C'était

merveille alors de voir leur mimique affolée, leurs efforts désespérés pour se dépêtrer du filet puis la honte sur leur visage quand le troisième tableau fit apparaître autour des prisonniers Jupiter son sceptre à la main, joué par Jeudi, la redoutable Junon son épouse, jouée par Lundi, et quelques autres divinités de l'Olympe. Mais contre toute attente ces dieux devant un tel spectacle montraient du doigt le pauvre cocu, pouffaient, se tordaient de rire.

Cette épisode révélait pour le moins une grande indulgence des dieux pour les mortels. Il incitait à une certaine liberté des mœurs tout à fait d'actualité. Il fut fort apprécié de tous. Seuls Lundi et Jeudi, qui n'avaient pu refuser de participer à cette comédie étaient scandalisés.

Le troisième cours de mythologie : visite du temple de Mars.

Pour son troisième cours de mythologie, PPP emmena ses élèves visiter le temple de Mars, comme il se doit plus modeste par ses dimensions que le temple de Jupiter. De conception classique avec huit colonnes frontales, on trouvait suspendues dans le pro naos trois peintures évoquant les amours de Mars et Vénus, et douze boucliers. Au fond, dans le naos, trois monumentales sculptures représentant Venus, Mars au centre, et Divus Julius (Jules César divinisé).

Les élèves connaissaient maintenant le penchant de Mars pour les amours adultères, mais ce qui était remarquable, ne manqua pas de souligner PPP, c'est justement qu'on leur ait accordé une telle importance dans un temple à priori dédié au dieu de la guerre. Il fallait donc s'attarder sur ces tableaux.

En premier, *Vénus, l'amour et Vulcain* du Tintoret, de 1551. On y voyait d'abord un homme, que tous les élèves reconnurent comme étant Vulcain, inspectant le lit où repose une Vénus dénudée. Puis on découvrait, plutôt grotesque, une tête casquée dépassant du dessous d'une table, on l'aura devinée celle de notre dieu Mars ; et enfin, comble de malchance, un chien aboyant dans sa

direction. Le coupable ne devait pas manquer d'être bientôt découvert.

« Commentaire ? questionna PPP.

- Ça prouve que même en cherchant à se cacher, la vérité finit toujours par se savoir dit Jeudi.

- Moi je trouve qu'il a bien eu raison Vulcain d'aller vérifier par lui-même, dit Lundi. »

Puis, deuxième tableau, *Mars et Vénus surpris par Vulcain* de Lagrenée, de 1768.

Un Vulcain torse nu écartant un rideau contemple Mars encore tout habillé serrant contre lui une Vénus dépoitraillée la jambe gauche dénudée curieusement passée sur la jambe droite de son partenaire.

« Commentaires ?

- C'est curieux, dit Mardi, on a l'impression que Vulcain prend un certain plaisir à les observer.

- Ou qu'il attend que la preuve de l'adultère soit plus flagrante dit Samedi.

- Non, dit Mercredi, Vulcain s'apprête à les recouvrir du rideau ; le rideau évoque le filet de la mythologie.

- Bien, bien. »

Enfin *Mars et Vénus* de Botticelli, datant d'environ 1483. Vénus aux longues mèches blondes veille sur Mars endormi allongé et nu, le sexe dissimulé sous un voile.

« Il est clair, dit Vendredi, que Mars a l'air calmé, comblé et comme abandonné, alors que Vénus semble sûre d'elle. Au fond, c'est peut-être une allégorie, pour montrer que par son humanité la femme triomphe de l'agressivité.

Oui, on pourrait dire « faites l'amour, pas la guerre » continua-t-elle.

- Bravo, dit PPP. Voilà une maxime qui terminera bien ce cours. »

Jeudi et la religion.

Jeudi avait toujours été un élève modèle à l'école Formélites, toujours au premier rang, ponctuel, ne répondant aux questions que si on lui donnait la parole. On ne devait rien avoir à lui reprocher. Il portait d'ailleurs un jugement sévère sur les quelques camarades, toujours les mêmes, qui par leur comportement troublaient l'ordre de la classe et nuisaient à la transmission du savoir qui est le rôle principal de toute éducation. Ces chahuteurs étaient en fait un obstacle sur sa route. Mais quelle route ? Il avait jusqu'à présent intégré sans état d'âme l'éducation morale et mythologique. Dire « louez soit Jupiter » dix fois par jour le maintenait d'une certaine façon proche des dieux ; il en rajoutait même de sa propre initiative : un « louez soit Jupiter » le matin au réveil, un le soir avant de s'endormir dans les bras de Morphée ; il lui suffisait alors de fermer les yeux pour voir cette divinité battre des ailes rapidement mais silencieusement ; s'efforçant de compter les battements il tombait bien vite dans le profond sommeil du juste.

Jeudi avait gardé de Jupiter l'image d'un dieu généreux (il lui devait la vie), et vertueux. Il pensait souvent au tableau de Véronèse accroché dans le naos du temple de Jupiter qui représentait le dieu punissant les vices. Quand il allait porter

ses offrandes au temple, il passait devant lui de longs moments de contemplation et repartait tout ragaillard.

Mais ce Jupiter là et celui qui se moquait de Vulcain qu'on avait cocufié, était-ce le même dieu ?

Comme chacun le sait, le temple de Jupiter avait ses prêtres, le temple de Vénus ses prêtresses. Un soir qu'il se promenait dans les jardins du Trocadéro, Jeudi crut percevoir un filet de lumière passant entre les portes du temple de Jupiter. Il voulut en avoir le cœur net, gravit les marches du temple et poussa une des porte curieusement non verrouillée. Ce qu'il vit et entendit alors le cloua sur place de stupeur : au doux son des violons d'un orchestre tzigane, une trentaine d'acteurs, parmi lesquels manifestement des personnes habituellement chargées des lieux de culte, auxquelles se mêlaient quelques péripatéticiennes officiant normalement aux abords du temple de Vénus, se livraient à une débauche des sens qui évoqua immédiatement les bacchantes de l'antiquité. C'était un tel entremêlement de chairs dénudées qu'il s'avérait impossible de distinguer à qui appartenait tel bras tel jambe, tel sexe ; des mouvements de va et vient, des oui incitatifs, des cris primitifs bref une énorme partouze se déroulait sous ses yeux. Par devant, par derrière, tête bêche, par-dessus, par-dessous, un vrai régal de coïts interrompus seulement par le besoin de reprendre

des forces. On voyait alors s'extraire non sans peine de la mêlée un partouzeur qui s'envoyait cul sec une coupe de champagne et reprenait bien vite part à la fête en replongeant tête la première dans ce magma visqueux. Bien que choqué, Jeudi resta un bon moment à se rincer l'œil. Il se demanda même s'il ne devait pas tomber la veste, et même plus que la veste, pour aller voir de plus près ce qui se déroulait sous ses yeux, mais sa pudeur le retint. Il jeta un coup d'œil à la peinture de Jupiter punissant les vices. Lui revint comme un flash l'explication trop rapide du mot luxure donnée par sa maîtresse Carmina lors de sa première visite en sixième du temple de Jupiter. C'était Vendredi qui avait posé innocemment la question :

« Et c'est quoi la luxure ? »

Et la réponse de Mercredi :

« C'est facile, c'est quand on vit dans le luxe.

- Hum, c'est presque ça » avait répondu Carmina, et elle avait rapidement changé de sujet en attirant leur attention sur les prêtres du temple de Jupiter, ces mêmes prêtres qui se livraient sous ses yeux à cette conduite éhontée. Ce fut une révélation pour lui. L'être humain avait une face visible respectable et une face cachée inavouable. Il comprenait mieux le sens du dicton « faites ce que je dis, mais ne faites pas ce que je fais ». Mais alors, tous ces beaux principes qu'on passait son temps à lui inculquer, en famille ou à l'école, fallait-il les mettre au panier ? Il lui fallait choisir

une fois pour toutes entre le vice et la vertu ; il choisit la vertu, tout en sachant intuitivement qu'il ne suivait pas la tendance de l'époque. Et bien, il irait contre cette tendance. Ce serait son combat.

C'est alors qu'il sentit une main lui tapoter l'épaule.

« On peut voir ? » C'était Babalun.

« Je passais par-là, bredouilla Jeudi, j'ai vu de la lumière, ça m'a étonné à cette heure tardive, j'ai cru à un cambriolage, mais ce que j'ai découvert, c'est un vrai scandale. Regarde si tu veux, mais moi j'en ai assez vu. » Et il sortit du temple.

Babalun était plus affranchi, il profita longtemps du spectacle ; l'histoire ne dit pas s'il y prit une part plus active.

La vie amoureuse de Vendredi.

Quand les dieux vous ont donné un corps de rêve, il ne faut pas s'étonner d'être l'objet d'une cour ardente. Ce n'était pas pour déplaire à Vendredi. Il y eut d'abord Mardi, son ami d'enfance et qui, l'âge venant, se montrait de plus en plus audacieux. Ils découvrirent ensemble les premiers émois, les longues promenades sentimentales dans les allées du bois où l'on se tient par la main, les petits bisous sur la joue qui vous disent bonjour et au revoir, puis les baisers sur la bouche, puis, et puis, n'en pouvant plus, un jour où les parents de Vendredi étaient en voyage, elle s'offrit à lui dans son lit de jeune fille où elle avait tant rêvé du prince charmant. Quand on y a goûté, on ne peut plus s'en passer et de ce jour naquit le besoin irrésistible de recommencer, et les voilà corps et âme de plus en plus liés, et de se jurer fidélité comme on peut le faire à cet âge. Mais à leur époque, fidélité n'était pas synonyme d'exclusivité. Aussi Vendredi appréciait-elle de sortir de temps en temps avec d'autres jeunes de son âge pour de petits flirts sans importance. Elle aimait bien ses petites sorties en barque avec Mercredi qui étaient devenues une habitude. C'était toujours lui qui payait la barque, ce qui ne gâtait rien. Quand le temps le permettait, il lui offrait aussi un goûter sur l'île. Le temps s'écoulait

agréablement. De temps en temps elle se livrait un peu plus, desserrant les genoux pour lui laisser voir sa petite culotte. Une fois elle vint s'asseoir à côté de lui et lui permit de l'embrasser. Cela changeait de Mardi, il se montrait plus tendre, et ces baisers plus tendres devinrent une habitude, et il la raccompagnait chez elle mais ça n'allait jamais plus loin qu'un dernier baiser tendre.

Il y eut aussi cette première sortie avec Samedi, mais elle en avait gardé très mauvais souvenir et refusé fermement une nouvelle tentative.

Il y eut bien quelques sorties avec Jeudi, quelques boissons prises à la terrasse des cafés. Elle aimait regarder le spectacle de la rue tout en devisant sur le dernier film à la mode. Les passants ne manquaient pas de tourner la tête en l'apercevant et elle soutenait leur regard, perdant parfois le fil de la conversation, ce qui ne manquait pas d'agacer Jeudi. « Bon, on en était où ? disait-il d'une voix impatiente. » Et la conversation reprenait son cours.

Jeudi recherchait toujours une réponse aux questions métaphysiques du genre « d'où vient-on ? », « où va-t-on ? » ; ces passants, « d'où viennent-ils ? » « où vont-ils ? ». Que cherchent-ils dans la vie ? Peut-être rien, si ce n'est le plaisir d'une promenade au soleil avait une fois répondu Vendredi, ou l'espoir de croiser quelqu'un de connu, ou de faire une nouvelle rencontre. Mais cela semblait à Jeudi bien terre à terre. En tous cas,

ce qui est sûr, c'est que ses préoccupations si élevées semblaient le protéger des tentations plus terrestres que la proximité d'une jeune fille aussi belle était en droit d'inspirer.

Puis il y eut Babalun.

Un des rares samedis où personne ne lui avait fait signe, Vendredi décida d'aller au cinéma. Se jouait justement *Le Titanic* au cinéma du quartier, avec son acteur fétiche Leonardo Di Caprio. La salle n'était qu'à moitié pleine. Prise par le film, elle ne fit pas d'abord attention à la personne qui vint s'asseoir à côté d'elle. Tout juste devina-t-elle un homme d'assez grande taille au parfum inhabituel. Elle sentit d'abord son pied l'effleurer ; c'était peut-être un hasard, se dit-elle en éloignant le sien, mais il revint doucement au contact. Bah, ce n'est pas si désagréable que cela, et ce n'est que mon pied ! Et elle se concentra sur l'action en cours. Quand arriva le naufrage et la vue de ces torrents d'eau dévalant les couloirs du navire auxquels tentaient de s'arracher les héros du film, une main large et ferme se posa sur sa cuisse comme pour la rassurer. Le geste était osé, mais Vendredi se tournant vivement vers son voisin découvrit un regard à la fois tranquille et implorant, comme s'il lui demandait d'excuser l'audace de son geste. Bah, ce n'est pas bien méchant tout cela, il a dû avoir peur comme moi, et sans plus réfléchir, sa main se posa légèrement sur la sienne ; elle y resta jusqu'à la fin du film. On ralluma les lumières.

Vendredi se tourna vers son voisin : surprise, c'était un noir ! Et elle retira brusquement sa main.
« Mais on se connaît, dit-elle, vous n'êtes pas le frère de Babalautre qui est dans ma classe de seconde à l'école Formélites ?

- Oui, c'est ma petite sœur, et j'ai aussi un frère, qui s'appelle Mardi. »

Bien sûr elle connaissait Mardi, le frère de Babalautre, mais il n'était pas question pour Vendredi d'avoir une aventure avec son autre frère.
« Bon, on a passé un bon moment ensemble lui dit-elle, mais il faut en rester là ; allez, serrons nous la main et souhaitons nous bonne chance. »

Ils se serrèrent la main et chacun partit de son côté. Mais Babalun en fut fort dépité. Il ne devait pas s'avouer vaincu pour autant.

Puis il y eut Mercredi.

Mercredi fit preuve très vite d'un sens aigu du commerce. Ses parents ne lui donnant aucun argent de poche, il eut vite besoin d'en gagner par lui-même.

Un soir qu'il passait devant le temple de Mars, il remarqua un des gardes en uniforme qui regardait à droite et à gauche dans une attitude nonchalante peu orthodoxe. S'approchant de lui, il entama la conversation

« Bonsoir. Il n'y a pas grand monde ce soir.

- C'est comme ça tous les soirs, jeune homme.

- Ah bon, vous êtes là tous les soirs, ça doit être très contraignant.

- Contraignant, c'est le moins qu'on puisse dire ; pas moyen d'avoir une soirée pour soi.

- Vous ne pouvez pas vous faire remplacer ?

- Non, c'est interdit.

- C'est dommage, car moi j'aurais pu de temps en temps ; on a un peu près la même taille, vous me passeriez votre uniforme et ni vu ni connu je prends votre place pour une heure ou deux. »

La fortune favorise les audacieux, c'est bien connu. Justement ce soir -là notre garde avait grande envie d'aller au cinéma où repassait exceptionnellement « La mort de Titus ». Le garde dévisagea longuement Mercredi.

« Je suppose que tu ne ferais pas ça gratuitement ?

- Non bien sûr, car je prends un risque ; si on me découvre, c'est la prison assurée. C'était aussi fort risqué pour le garde ; mais sa conduite avait toujours été exemplaire et la retraite approchant il pensa qu'au pire il risquait une mise à la retraite anticipée.

- Combien veux-tu ?

- Quinze Euros l'heure.

- Quinze Euros, c'est deux fois trop jeune homme ; huit et on n'en parle plus.

- Pas huit, mais à dix, je marche.

- Dis donc, t'as le sens du commerce ; c'est bien parce que c'est toi ; d'accord pour dix. »

Et dans la foulée, Mercredi ayant discrètement revêtu dans le naos, à l'abri des regards, la tenue militaire, monta sa première garde. Elle se passa

sans encombre, comme toutes celles qui suivirent ; au rythme de deux fois deux heures par semaine Mercredi s'était assuré d'un revenu mensuel de quatre-vingt Euros somme coquette pour un scolaire nourri, logé et blanchi par ses parents.

Mercredi pouvait ainsi fréquenter les terrasses des cafés en offrant un verre à ses camarades, aller au cinéma et de temps en temps au théâtre.

Il passait régulièrement devant les péripatéticiennes du temple de Vénus, mais leurs tarifs étaient prohibitifs. Depuis qu'il avait expérimenté les premiers baisers avec Vendredi, il souhaitait bien ne pas en rester là, mais comment la rendre consentante ?

Au retour d'une de ses promenades en barque avec Mercredi, Vendredi lui proposa de faire un détour pour aller voir les vitrines de la rue de Passy. Cette rue fort élégante s'était petit à petit spécialisée dans la vente des vêtements et chaussures pour le plus grand plaisir des jeunes filles, jeunes femmes, femmes d'âge mûr, voire très mûr, mais toutes femmes soucieuses de rester à la mode.

Au hasard d'une des vitrines Vendredi tomba en arrêt devant une robe légère toute simple d'un bleu de ciel printanier après la pluie.

« Regarde celle-là, comment tu la trouves ?

- Oh, tu sais je ne suis pas un grand connaisseur ; elle te plairait ?

- C'est sûr qu'elle me plairait, mais deux cent euros, c'est trop cher pour moi.

- Et si c'est moi qui te l'offrais ?
- Tu n'y penses pas, Mercredi.
- Si, si, tiens, et il lui mit discrètement dans la main deux billets tout neufs. Va l'acheter, moi ça m'intimide d'entrer dans ce genre de magasin pour femmes. »

La tentation était trop forte. L'essayage fut un succès, la robe lui allait à ravir. Mercredi qui arpentait nerveusement la rue n'eut pas trop à attendre pour voir ressortir de la boutique son amie un sac à la main ; toute rougissante, elle se jeta sur lui en l'embrassant d'un tendre baiser sur les lèvres « Merci, je te remercie beaucoup, elle est vraiment superbe.

- C'est pas la peine de me remercier, on s'entend si bien, ça me fait vraiment plaisir de pouvoir te faire un petit cadeau. »

Ils continuèrent encore à faire un peu de lèche vitrine ; la robe dans le petit sac se balançait au rythme des pas. Puis ce fut l'heure de rentrer. Arrivés sur le pas de la porte Vendredi proposa gentiment :

« Tu veux rentrer deux minutes, mes parents ne sont pas là, ça me ferait plaisir que tu vois comme la robe me va bien ? »

Cela ne se refuse pas. Ils entrèrent dans le salon.

« Tourne-toi, lui intima Vendredi. » Mercredi s'exécuta. En un tour de mains Vendredi s'était déshabillée et avait revêtu la robe légère.

« Tu peux te retourner maintenant. »

Il la vit enfin à deux mètres de lui, tournant lentement sur elle-même toupie bleu ciel à la blonde chevelure, vierge à lui offerte en remerciement de sa générosité. Il s'approcha d'elle en quelques pas timides et la prit en tremblant dans ses bras. Ils tournèrent longtemps, longtemps, jusqu'à ce qu'une envie irrésistible le prit de voir ce qu'il y avait sous la robe qu'il entreprit maladroitement de lui retirer, mais elle était consentante car sous la robe elle était déjà nue, et commença alors pour eux une aventure unique, l'incroyable fusion de leurs deux corps assoiffés de désirs. Aventure unique parce que c'était la leur, mais qui s'avèrerait multiple dans ses péripéties. Mercredi avait compris la vertu des cadeaux, il ne s'en priva pas. Ils refirent ensemble des courses, Vendredi recevait son cadeau, et après chaque cadeau elle se donnait à lui.

Ce fut donc d'abord les moments de bonheur qu'ils se donnaient l'un à l'autre dans la découverte de leur sexualité. Et bien que Mercredi fut novice, ils n'avaient pas besoin de tuteur. D'ailleurs, Mardi était déjà passé par là.

Mais au bout d'un certain temps, Vendredi trouva assez contraignant de devoir aller chaque fois avec Mercredi choisir son cadeau. Et bien que leur relation fût purement sexuelle, elle craignait que Mercredi ne prenne une trop grande place dans sa vie ; elle était encore bien jeune pour faire des projets d'avenir. D'un commun accord, ils

décidèrent qu'il était aussi simple qu'elle accepte de se donner à lui en échange d'une somme convenue. Le tarif fut fixé à cinquante Euros. Quelques mois plus tard Vendredi commença à se lasser et le tarif passa à cent Euros. La passe à cent Euros posait à Mercredi un problème financier qu'il lui fallait résoudre. Il ne fut pas longtemps à court d'idée.

La première fut de demander une rémunération plus élevée pour ses tours de garde. Menaçant de dénoncer l'affaire en cas de refus, il fit doubler le tarif horaire. Mais cela risquait vite de n'être pas suffisant. Il eut alors l'idée de tenter sa chance aux paris sportifs.

Tous les samedis Samedi s'entraînait à la course. Il se rendait au stade du bois de Boulogne, voisin du Tir à l'arc. Le système métrique avait été abandonné dans les courses à pied ; on en était revenu à mesurer les distances en stades (un stade faisant 192,27 mètres). Les nouveaux gymnases étant, comme dans la Grèce antique, des demi-ovales de 210 mètres de long, les épreuves se déroulaient sur des distances multiples de stade, ce qui était visuellement plus parlant. Une fois par mois les paris pouvaient être pris sur les distances réglementaires de sept, douze et vingt-quatre stades.

Samedi aimait bien Mercredi, et c'était réciproque. Mis au courant des besoins financiers de son ami, ils décidèrent de monter ensemble une

petite combine : Samedi participerait comme d'habitude aux trois courses, mais lèverait le pied dans les deux premières, donnant l'impression ce jour-là d'une profonde méforme ; Mercredi n'aurait qu'à parier sur lui pour la dernière où il se faisait fort de s'imposer. C'était tout simple, pas très honnête, mais entre élèves de Formélites, il faut savoir s'aider. Ce qui fut dit fut fait. Le samedi suivant était jour de paris. Au départ de la course de sept stades, comme à son habitude, Samedi était dans le milieu du peloton. A la fin du troisième stade, toujours comme à son habitude, Samedi restait dans le milieu du peloton. Au début du septième et dernier stade, contrairement à son habitude, il était toujours dans le peloton et malgré les encouragements de la foule vociférant « Samedi, Samedi » de plus en plus fort, c'est dans ce maudit peloton qu'il franchit piteusement la ligne d'arrivée. Et dans la course des douze stades, vous vous en doutez bien, le même scénario se reproduisit, au grand dam des derniers parieurs qui avaient cru encore en lui. Dans la course des vingt-quatre stades Mercredi misa toutes ses économies sur Samedi, soit trois cents Euros. Comme à son habitude, au départ de la course, Samedi était dans le peloton, et comme à son habitude, au douzième stade il était encore dans le peloton ; plus personne ne criait son nom. Et pourtant, à la surprise générale, on le vit soudain passer à l'extérieur et remonter petit à petit vers les hommes de tête pour

terminer en tête d'une toute petite mais incontestable foulée. On imagine aisément la déception et les grognements de la foule. Mercredi se garda bien de hurler sa joie. Il alla toucher discrètement trente fois sa mise. C'était un gain énorme. Dans la boîte aux lettres de Samedi, le lundi suivant, une enveloppe contenait dix beaux billets de cent Euros, sans mot d'explication ; il n'en avait pas besoin.

Les passes continuèrent jusqu'à épuisement du gain. Vendredi et Mercredi n'en restèrent pas moins bons amis.

.

Les études supérieures.

On aurait pu croire que les mœurs sexuelles libérées de ces élèves de Formélites auraient un impact négatif sur leurs résultats scolaires. Il n'en fut rien.

Ce fut en réalité une promotion exceptionnelle.

Samedi réussit le concours d'entrée à l'Ecole Nationale des Sports Anciens et Modernes (E.N.S.A.M). Cette école était réputée pour former des professeurs de gymnastique capables d'enseigner les disciplines sportives du passé tout en restant compétents pour les plus récentes.

Samedi trottinait toujours dans ses moindres déplacements ; cela le maintenait en forme pour les épreuves de courses à pieds. La libération des mœurs avait permis à ces épreuves de se pratiquer à l'antique, entièrement nus. Samedi s'était vite libéré de la gêne éprouvée la première fois qu'il eut à courir dans la tenue d'Adam ; ils étaient tous logés à la même enseigne. Et puis il était plutôt bien loti, alors, alors...

Il eut plus de mal à se former aux épreuves de lutte. On avait réhabilité le pancrace, où tous les coups étaient permis, sauf les coups de coude. Seuls équipements autorisés, une coquille et des protège-dents. Là aussi les lutteurs étaient nus et enduits d'huile. Il devait garder un souvenir cuisant de son premier combat : alors qu'il se demandait

comment il allait bien pouvoir porter une prise à son adversaire tout huileux, un uppercut aussi inattendu qu'efficace fit jaillir de son arcade sourcilière gauche un geyser de sang qui provoqua l'arrêt de la rencontre décidé par l'arbitre. Cela rend votre homme modeste. Il mit quinze jours à s'en remettre et décida de garder ce sport en option pour l'examen de sortie.

Samedi ne se contentait pas de faire du sport toute la semaine dans son école. Il s'astreignait tous les samedis matin à faire un petit jogging autour des lacs du bois de Boulogne. C'est d'ailleurs au cours d'un de ses joggings matinaux qu'il rencontra Jeudi, son ancien camarade des Formélites

« Tiens, salut Jeudi, qu'est-ce que tu deviens ?

- Salut. Et bien je suis en licence de philo à la fac ; et toi ?

- Moi, dit Samedi non sans fierté, j'ai intégré l'E.N.S.A.M.

- L'E.N.S.A.M ?

- Ah, tu ne connais pas ? C'est l'Ecole nationale des sports anciens et modernes.

- Tu veux être prof de gym, c'est ça ? dit Jeudi d'un air légèrement méprisant.

- Oui, et toi prof de philo ?

- Pas forcément prof ; tu sais les entreprises embauchent de plus en plus de philosophes dans les Ressources humaines. C'est drôle, jusqu'à présent je me disais seulement que je préparais une licence de philo, et là, en t'en parlant, je réalise

pour la première fois que c'est vrai, on pourra dire, si tout va bien, que je suis un philosophe.

- Au fond, t'as toujours été un peu intellectuel, alors que moi, je ne me pose pas trop de questions, je vis au jour le jour, je me maintiens en forme grâce à une bonne hygiène de vie et la pratique quotidienne du sport, ça me suffit. »

Jeudi écoutait Samedi sans l'interrompre. Il se demandait si au fond son copain Jeudi n'avait pas trouvé une certaine forme de sagesse ; sans le savoir, n'était-il pas dans la tradition des stoïcistes, se questionna Jeudi en se remémorant ses cours d'histoire de la philosophie : seul existe et compte le présent dont il faut profiter au mieux ; c'était l'inévitable « *carpe diem* », tarte à la crème de ses contemporains, citation inévitable des dîners en ville, mais refus de se poser des questions sur l'avenir, refus de remettre quoi que ce soit en cause dans l'ordre actuel.

« T'as une petite amie ? interrogea subitement Jeudi, mettant temporairement fin à ses profondes réflexions.

- Pas pour le moment, ça viendra quand ça viendra. »

Oui, c'est bien ça, pensa Jeudi, surtout ne pas faire de projet d'avenir. D'une certaine façon, il enviait un peu Samedi pour son fatalisme, mais d'un autre côté, il n'y pouvait rien, lui, son problème, c'est qu'il se posait sans cesse des questions, il fallait bien qu'il trouve des réponses.

« C'est vrai que nous, les philosophes, on se pose peut-être trop de questions, on n'a pas la réponse à tout, mais quand on en trouve une valable, c'est une grande satisfaction.

- Je n'en doute pas. A propos, t'as des nouvelles de Vendredi ? Est-ce qu'elle a intégré une grande école ?

- Comment, tu ne l'as pas su ? Elle est entrée à l'Ecole Omnitechniques, qui l'eut cru ? Et même dans un bon rang ; je suppose que, vu son physique, elle a eu de super notes à l'oral...

- Tu la revois de temps en temps ?

- Penses-tu, non. Déjà à l'école, elle me snobait plutôt, mais maintenant qu'elle a intégré l'Ecole Omnitechniques, elle doit me trouver minable moi et mes interrogations existentielles. J'ai peur qu'elle prenne la grosse tête, comme ils le font tous dans cette école ; remarque, cela se comprend un peu vu qu'on passe le temps à leur dire qu'ils sont les meilleurs, ils finissent par le croire.

- Et Lundi ?

- Lundi, elle est à l'E.S.A.F.

- C'est quoi ça, déjà ?

- L'Ecole supérieur des Archers de France. Ça ne m'étonne pas qu'elle ait intégré cette école ; tu te souviens peut-être de sa première fête de Diane et du Lundi'shot ?

- Sûr ! Moi je la trouvais sympath cette fille, mais un peu, comment dire, un peu froide, oui, je ne trouve pas d'autre mot.

- Sérieuse en tous cas ; je préfère ça à des allumeuses, style Vendredi pour ne pas la nommer.
- Ah bon, Vendredi, elle t'avait dragué ?
- Dragué pas vraiment, mais souviens-toi sa façon de s'habiller c'était souvent de la provoc ; avec moi, je dois dire que ça ne marchait pas.
- Moi j'trouve que ça fait pas de mal une fille comme ça, à la fois très belle et très intelligente, c'est le bonheur assuré pour qui saura la séduire.
- Ça se discute, une femme trop belle, c'est peut-être pas facile à garder. Tu te souviens de Mardi, c'était son grand amour, et bien maintenant, on ne les voit plus souvent ensemble.
- A propos, Mardi, il en est où ?
- Il est à Saint-Casoar, forcément, un fils de militaire. Fier comme il est je le vois très bien en uniforme épatant la galerie. Je peux aussi te donner des nouvelles de Mercredi : comme prévu, il est à l' E.S.R.A., l'Ecole Supérieure de la Réussite en Affaires.
- Celui-là, je ne pouvais pas l'encaisser, c'est le cas de le dire ; il n'y a que le fric qui l'intéresse. Bon, tant pis, c'est comme ça, assez médit.
- Ça m'a fait plaisir de te revoir. Il faut que je reprenne mon jogging, car je commence à me refroidir ; Allez, salut !
- *Vale*, répondit en latin Jeudi, assez content de faire preuve d'érudition. Porte-toi bien, traduisit-il, et à la prochaine. »

Et il regarda pensivement Samedi s'éloigner d'une foulée assurée.

L'élection de Babalautre en Miss Jupiter.

Un jour, Cara Baba eut l'idée de présenter sa fille Babalautre à l'élection de Miss Jupiter. Cette élection, qui avait lieu tous les ans, avait beaucoup de candidates car l'heureuse élue recevait une bourse conséquente et se voyait octroyer le droit de participer au culte de Jupiter en aidant les prêtresses qui s'y consacraient. C'était donc un honneur insigne. Mais jamais, de mémoire d'homme, et même de femme, une noire n'avait été élue, ni même candidate. Madame Baba devait donc procéder avec diplomatie auprès de sa fille.

Ce fut d'abord cette remarque, jetée à l'approche de l'élection, lors d'une émission maintenant quotidienne de la télévision qui proposait une rétrospective des dernières candidates :

« Tiens, c'est bizarre, c'est toujours des blanches qui sont élues ! »

Pas de réaction.

Puis le lendemain :

« Si j'ai bien compris, les critères de sélection se font sur la morale, la beauté physique et l'intelligence. »

Et le surlendemain :

« Et toi, ma fille, qu'est-ce qui t'empêcherait d'être candidate ?

- Enfin, maman, arrête avec ça, tu n'y penses pas !

- C'est à toi de voir, ma chérie.

- Et bien, je peux te le dire, c'est tout vu. »
Mais le lendemain, contrairement à toute attente, Babalautre se portait candidate. Lundi et Vendredi, toutes deux blanches semblaient devoir aisément l'emporter. Vendredi semblait répondre un peu trop facilement aux sollicitations de l'autre sexe, mais elle était si belle ! A Lundi on pouvait reprocher une certaine cruauté envers les animaux et un manque curieux d'attrance pour le sexe opposé, mais elle était si digne.

C'était donc un défi bien difficile à relever.

A cette occasion, Babalautre se rendit compte pour la première fois qu'elle était jalouse de ses deux anciennes camarades de classe.

Le premier critère portait sur la moralité. Une enquête fut menée dans chaque famille. Madame Baba paraissait une personne respectable, élevant courageusement ses trois enfants grâce au revenu des ménages ; interrogée, sa patronne madame Jupiternon qui l'employait depuis de nombreuses années avait donné des références parfaites : ponctualité, honnêteté, travail soigné, bien propre sur elle, rien à redire. Et on ne pouvait lui reprocher de ne pas avoir su retenir le père de ses enfants, le phénomène se produisant alors dans un ménage sur deux. Elle ne s'était pas remariée pour se consacrer à l'éducation de ses enfants ; elle avait d'ailleurs bien réussi en faisant accepter sa fille Babalautre et son fils Mardi à l'école Formélites

où ils avaient été les seuls de leur milieu. Dans le quartier, on ne lui connaissait pas d'amant.

Pour la moralité, Lundi non plus n'avait rien à craindre. Déjà son nom de famille, Jupiternon, faisait référence au plus grand des dieux. Il est vrai que celui-ci était aussi connu comme un grand coureur de jupons ; mais cela ne choquait plus nos concitoyens qui prenaient plutôt cela pour preuve d'une bonne santé physique. Et qui plus est, on ne connaissait pas chez Lundi d'attirance particulière pour le sexe ; certains même la soupçonnaient plutôt de désirer une certaine abstinence ; c'était tout à fait compatible pour une personne appelée au culte de Jupiter.

Quant à Vendredi, était-elle vraiment responsable de l'attirance qu'elle créait chez tous les jeunes hommes qu'elle côtoyait ; on ne pouvait tout de même pas lui reprocher d'être toujours parfaitement habillée, mettant en valeur l'hiver sa plastique superbe par des pantalons en cuir moulant, ou l'été par des décolletés où ne pas plonger le regard eut été le comble de l'hypocrisie. De plus, on savait qu'elle ne favorisait pas plus de trois relations simultanées, preuve manifeste de modération, vu sa beauté.

Sur le plan de l'intelligence, le cursus scolaire à l'école Formélites et la réussite des candidates aux grandes écoles étaient la meilleure des références ; mais comment choisir entre Babalautre, major de l'Ecole des langues étrangères, Lundi, major de

l'Ecole supérieure des archers de France et Vendredi, major de l'Ecole Omnitechniques ?

Sur le plan de la beauté, enfin, on aurait donné l'avantage à Vendredi ; mais élire une noire ne contribuerait-il pas à faire évoluer les canons de la beauté ? C'était tentant. Après délibération, à une courte majorité, Babalautre l'emporta.

Grande fut la surprise au journal télévisé de 20 heures en apprenant la nouvelle. Le présentateur du journal, qui pourtant n'était pas un novice, semblait mal à l'aise devant Babalautre qui pour l'occasion avait revêtu une robe blanche satinée ; une rose rouge accrochée au-dessus du sein gauche largement dévoilé attirait le regard ; il se devait pourtant de regarder Babalautre droit dans les yeux, au moins au début de son interview. Devait-il faire comme si la couleur de la peau de cette Miss Jupiter n'était pas un évènement en soi, ce qui lui éviterait par la suite tout risque d'être poursuivi pour discrimination à caractère raciste, ou au contraire souligner la singularité de l'évènement ? Il avait finalement opté pour cette deuxième solution.

L'interview commença :

« Miss Jupiter, car c'est ainsi que l'on doit vous appeler, vous n'ignorez pas que c'est la première fois qu'une personne de couleur, et a fortiori de couleur noire ...il se rendit compte alors de la maladresse de son propos... enfin disons plutôt qu'une personne qui n'est pas blanche monte sur le

trône de Miss Jupiter. Une question me brûle les lèvres : d'où vous vient cette couleur ?

- Et la vôtre, lui rétorqua Babalautre avec un calme imperturbable, sa bouche, aux lèvres peintes du même rouge que celui de sa rose, se fendant d'un large sourire. »

C'était l'interviewer interviewé !

S'en suivit un court silence, mais le journaliste, homme de métier reprit vite la direction des opérations.

« Par votre question, vous avez habilement répondu à la mienne. Un de nos fidèles auditeurs m'a demandé de vous poser cette question : parmi les trois critères qui comptent pour l'élection, quel est celui qui vous a été le plus propice ? »

Babalautre sentit le piège. Les journaux s'étaient déjà largement étendus sur son histoire. Quelle intelligence pouvait-on attendre de la fille d'une femme qui gagnait sa vie en faisant des ménages ? Quelle éducation morale avait-elle pu recevoir dans un foyer sans père ? On voulait donc lui faire avouer que c'est grâce à sa beauté physique qu'elle l'avait emporté.

Elle fut d'abord tentée de répondre de nouveau par une autre question, comme « d'après vous ? », mais elle risquait de le mettre mal à l'aise, aussi répondit-elle :

« les trois critères m'ont été également propices, car pour servir Jupiter, ils doivent constituer une

trinité parfaite où aucun n'agit sans les autres et aucun ne prend le pas sur les autres. »

Il n'y avait plus rien à ajouter et après avoir félicité chaleureusement Babalautre le présentateur du journal télévisé enchaîna sur le reste de l'actualité, d'ailleurs comme souvent sans grand intérêt : les pompiers de Paris avait repêché sous le pont d'Iéna le corps d'une jeune femme dont l'identification était en cours mais devrait s'avérer délicate vu l'état de décomposition avancée ; rue de Passy on avait arrêté un homme de quarante ans qui battait sa femme tous les soirs, ses cris ayant fini par exaspérer les voisins ; un chat était tombé du dernier étage d'un immeuble et contrairement à l'habitude n'était pas retombé sur ses pattes ; il avait fallu l'intervention des pompiers pour débarrasser la chaussée de son corps éclaté ; on était sans nouvelle du petit Mario disparu il y avait maintenant un mois jour pour jour et on rappelait que les parents étaient prêts à donner 10 000 Euros à toute personne pouvant aider à le retrouver ; la police avait arrêté un voleur surpris en train de dérober un sandwich déposé en offrande sur l'autel de Jupiter ; une prostituée qui n'avait pas sa carte avait été arrêtée par la police des mœurs alors qu'elle s'appêtait à embarquer un jeune homme dans les bosquets entourant le temple de Vénus ; on venait d'apprendre le décès à 120 ans de la doyenne du quartier, madame de Longuevie ; d'ailleurs on pouvait penser qu'elle avait bien

profité de la vie car c'était une vraie salope, jamais une pièce pour la cloche, elle avait tout dépensé pour s'offrir ses gigolos ; tous les ans elle en changeait, et ça avait duré, duré, malgré l'outrage des ans, qu'est-ce qu'on ferait pas pour vivre ! La vie était injuste : il connaissait un pauvre gosse qui avait attrapé le virus du Sida à quatorze ans suite à une capote percée et allait mourir faute de traitement approprié. Il aurait pu continuer ainsi encore longtemps, emporté par son élan, mais un rappel de l'heure entendu dans son oreillette mit brutalement fin à sa litanie.

Chez les Ruoma, c'était la consternation.

Tout le monde pensait que Vendredi allait l'emporter haut la main. Cette élection, elle s'y préparait depuis sa tendre enfance. Elle avait appris à faire de son miroir son plus fidèle compagnon. Dès le matin, elle lui consacrait une bonne demi-heure suivant un rituel immuable : après avoir pris une douche tiède (pour ne pas abîmer sa peau) elle enfilait un peignoir blanc et s'asseyait devant ce miroir telle une artiste dans sa loge. Elle s'appliquait à mettre en pratique les cours du soir qu'elle avait suivis pendant trois ans à l'Ecole Nationale du Maquillage Artistique. Tant d'attention portée à son apparence n'avait donc pas suffi.

« Patiente, lui dit sa mère, crois-moi, ton heure viendra. »

Vendredi épouse Vulcain.

Quand ils connurent l'élue de leur fille unique Vendredi, les époux Ruoma furent grandement déçus. Ils ne comprenaient pas comment cette enfant qui leur avait coûté si cher, 190 000 Euros rappelés-le, la plus forte adjudication à ce jour, oui comment cette enfant formée à l'école Formélites, couronnée de succès dans ses études, devenue l'adulte dont tant de soupirants convoitaient l'étonnante beauté, oui comment avait-elle pu s'enticher d'un simple forgeron, à la laideur repoussante et boiteux de surcroît. Certes, sur le plan du travail, sa réputation n'était plus à faire, mais enfin les ressources du ménage seraient probablement bien modestes. Au moins, sur le plan sexuel, on pouvait penser que leur fille serait comblée, mais je vous le demande, auquel de leur parent les enfants allaient-ils ressembler ? Ah quel dommage que les parents n'aient plus leur mot à dire pour une décision si importante !

Les noces furent célébrées dans la plus stricte intimité, la famille du futur se réduisant à sa seule personne. Furent invités les amis intimes, anciens de Formélites, Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi et Samedi. On comprendra aisément que Babalautre, qui avait évincé Vendredi de la compétition pour être élue Miss Jupiter n'ait pas été conviée.

Le mariage eut lieu comme prévu dans le temple de Vénus. Vendredi avait décidé que la cérémonie se déroulerait devant son tableau préféré, la *Vénus d'Urbino* du Titien. Le célébrant avait disposé devant une table-autel recouverte d'un linge blanc deux fauteuils Louis XV pour les futurs mariés et derrière, en arc de cercle, quelques chaises du même style. Suivant la tradition, Vulcain se tenait à l'heure dite debout devant son fauteuil, face à la Vénus allongée. Au son de la marche nuptiale de Nubanski et au bras de son père très ému, Vendredi Ruoma pénétra dans le temple ; un murmure d'admiration provenant des amis et des quelques badauds alors présents se fit entendre.

Le célébrant pria l'assistance de s'asseoir et entama sans tarder la cérémonie du mariage, au demeurant fort simple.

« Vulcain, acceptez-vous de prendre pour épouse Vendredi ici présente ?

- Oui.

- Vendredi, acceptez-vous de prendre pour époux Vulcain ici présent ?

- Oui.

- Je vous déclare unis par les liens du mariage. »

Alors Vulcain passa au doigt de son épouse l'alliance dorée qu'il avait confectionnée avec tant d'amour dans son atelier ; elle lui allait fort bien. Vendredi eut un peu de mal à passer celle de Vulcain à son doigt, mais personne ne s'en aperçut.

Pour les photographies, Vendredi avait décidé de faire venir un photographe professionnel qui sut habilement retoucher le visage bien ingrat de notre forgeron.

Une collation modeste fut offerte dans la forge de Vulcain.

Il n'y eut pas de voyage de noces : Vulcain avait trop de commandes en retard à la forge.

Mardi tente de séduire Lundi Jupiternon à la Saint-Casoar.

Mardi commençait à se lasser du rôle de chevalier servant de Vendredi. Non qu'il n'était pas peu fier de l'accompagner, avec l'accord de Vulcain qui ne se montrait jamais en public, dans toutes ses sorties au théâtre, au cinéma, à la piscine, au gymnase, aux grandes fêtes nationales. Mais tenez, par exemple au bal, elle changeait souvent de partenaire et accordait soudain, allez savoir pourquoi, à l'un d'entre eux plusieurs slows successifs ; sa façon de danser joue contre joue n'aurait pas permis d'interposer l'épaisseur d'un papier à cigarette entre leurs deux corps enlacés, et cette façon de suivre mollement les langueurs de ce solo de trompette, enfin quoi ce couple semblait l'avoir complètement oublié, lui, que l'orgueil pouvait facilement rendre belliqueux ; il lui fallait alors serrer les poings, attendre que la danse cesse. Elle daignait enfin lui en accorder une tout en le maintenant perfidement à distance.

En faisant la cour à une autre personne Mardi espérait bien éveiller un peu de jalousie chez Vendredi et modifier ainsi son comportement.

Le samedi suivant, c'était le bal de l'école Saint-Casoar. Se souvenant des bons moments passés en sa compagnie dans une séance de tir à l'arc, il décida d'inviter Lundi. Celle-ci fut étonnée d'une

telle invitation, connaissant les relations étroites et anciennes entre Mardi et Vendredi ; y aurait-il, comme l'on dit, de l'eau dans le gaz ?

On ne refuse pas une invitation au bal de Saint-Casoar, à fortiori quand l'invitation émane d'un de vos anciens condisciples de l'école Formélites dont la réussite scolaire était si totale : sortir second de Saint-Casoar n'est pas à la portée du premier venu.

Quelle tenue allait-elle arborer ?

Elle pensa d'abord revêtir un costume moyenâgeux style cotte de mailles et se rendit chez Vulcain dont le savoir faire était légendaire. Sur ses conseils, elle passa un haubergeon, petite chemise courte qui laissait apparaître ses avant-bras et, s'arrêtant au-dessus des cuisses, dégageait les jambes qu'elle avait fort bien faites ; puis il lui fallut passer une cervelière pour la tête, et enfin, pour se protéger le cou, la gorge et les épaules, un gorgerin fermé devant par un lacet. L'ensemble, d'un point de vue esthétique lui paraissait excellent ; elle aimait bien son aspect métallique un peu froid qui la protégerait d'éventuelles tentatives de séduction. Bien téméraire serait celui qui oserait tirer sur le lacet de son gorgerin pour entrevoir sa poitrine qui, néanmoins, se devinait aisément sous les mailles. Mais le costume, on s'en serait douté, lui parut à la réflexion trop pesant et peu propice à la danse. Pour une fois, elle partit sans faire d'achat, lâchant le « Je vais réfléchir » qui ne trompe personne.

Elle n'était pas venue pour rien, car elle décida finalement de se faire confectionner sur mesure un ensemble composé des mêmes pièces, mais cette fois en laine légère couleur argent.

Mardi avait revêtu pour l'occasion son uniforme de gala : shako orné du fameux casoar, gants blancs, tunique noire, et le pantalon garance à bande bleue dont la confection n'avait pas été sans problème vu sa taille anormalement élevée et sa carrure impressionnante. Le résultat était une réussite totale, presque trop parfaite puisque, de toute façon, les filles tombent dans les bras du premier uniforme venu, c'est bien connu.

Quand il sonna à vingt heures à l'appartement des Jupiternon au Champ de Mars, une charmante soubrette en tablier blanc lui ouvrit et le fit attendre dans le salon. Un quart d'heure plus tard (il faut savoir se faire désirer) Madame Jupiternon et sa fille Lundi, qui avait revêtu pour la circonstance sa nouvelle tenue, pénétrèrent dans le salon. Lundi tenait son plus bel arc en bandoulière, son inséparable carquois, et s'était chaussée de bottes médiévales chamoisées à semelles de cuir qui devaient lui permettre de valser aisément. Arc en bandoulière pour elle, sabre au côté pour Mardi, ils formaient un couple parfait pour le bal d'une école militaire.

Ils n'avaient pas loin à aller : le bal se déroulait sous une immense tente dressée justement sur le champ de Mars.

C'était traditionnellement une occasion rêvée pour les jeunes filles de bonne famille de rencontrer leur futur, et pour les anciens de Saint-Casoar de se choisir une épouse ou plus simplement de passer une soirée fort agréable, voir coquine. En effet il était de bon ton pour ces jeunes gens de tenter de séduire une fille, la tentative pouvant aller jusqu'au passage à l'acte dans le lupanar installé sous la tente. L'accès de celui-ci était simple : il suffisait de prendre au distributeur un ticket numéroté et d'attendre que son numéro s'affiche en lettres géantes sur un écran. On pénétrait alors dans un sas où une préposée vérifiait votre numéro (comme partout, il y avait toujours des resquilleurs) puis vous introduisait dans une pièce où trônait un lit recouvert d'un simple drap ; dans un coin un lavabo pour la toilette. L'occupation des lieux était limitée dans le temps, vingt minutes étaient jugées suffisantes ; il fallait donner leur chance au plus grand nombre. Un signal sonore, d'ailleurs audible de la salle de bal, signifiait la fin des réjouissances. Et le couple de réintégrer le bal sous le regard approbateur de la foule ; être vu sortant du lupanar était pour chacun la preuve de sa normalité.

Dès son entrée sous la tente, Mardi pria Lundi de l'attendre deux minutes, sans lui donner d'explication, et se précipita vers le distributeur de tickets ; on en était au numéro vingt-cinq, il avait tiré le numéro trente ; vu le nombre de chambres

du lupanar, cela lui laissait environ deux heures ; c'était parfait pour profiter du bal et amener Lundi à de bons sentiments.

C'était le premier bal de Lundi. Elle avait été un peu inquiète de voir son danseur s'éloigner à peine arrivé mais vite rassurée lorsqu'il revint un sourire jusqu'aux oreilles avec son habituel air conquérant. Le bal débutait ; il y avait encore peu de monde sur la piste.

« Si on cherchait une table, proposa Lundi ?

- Bonne idée lui répondit Mardi qui se dirigea sans en avoir l'air vers une table libre non loin de la sortie du lupanar.

- Tu aimes le champagne ?

- Bien sûr. »

Mardi revint peu de temps après avec une bouteille et deux coupes ; c'était un peu cher, mais quand on veut séduire, il faut savoir mettre les moyens. Les coupes remplies :

« A quoi on trinque questionna Lundi ?

- A nous deux, proposa Mardi.

- Si tu veux, à nous deux et à notre amitié! »

Le champagne était bien frais, doré, rond en bouche avec une odeur de poire, probablement fait de Pinot meunier ; de fines bulles remontaient à la surface. A la deuxième coupe une légère ivresse s'était emparée de Lundi, peu habituée à un tel breuvage. L'orchestre entonnait une valse.

« Si on dansait, dit Mardi.

-Volontiers. »

Mardi était un valseur émérite. Tenant sa partenaire à distance respectable pour ne pas l'effaroucher, il l'entraînait dans un tourbillon de plus en plus étourdissant, virant à droite, repartant à gauche, ralentissant jusqu'à presque l'immobilité pour repartir de plus belle jusqu'au mouvement final ou imperceptiblement il tenta de la serrer contre lui ; c'était mal connaître Lundi qui avec une force peu commune réussit à le maintenir à distance non sans un petit air narquois.

Ils regagnèrent leur place comme si de rien n'était. Une troisième coupe en main, il fallut bien relancer la conversation. Mardi fit semblant de s'intéresser aux études qu'avait suivies Lundi : comment avait-elle réussi à sortir major de l'école des Archers de France ? Avait-elle connaissance d'un tireur qui ait réussi son « Lundi's shot » ? Ces questions ne pouvaient que la flatter. Il lui demanda même, ce qui était moins adroit, si elle avait gardé le carquois qu'il lui avait offert il y a bien longtemps pour son anniversaire. Lundi répondait à tout avec une modestie réelle. Ses succès, elle les devait surtout à ses parents qui l'avaient toujours soutenue dans ses choix, alors qu'ils auraient plutôt aimé pour elle une école plus féminine, à la qualité de ses professeurs, qui l'avaient toujours traitée d'égale à égale avec les garçons de son âge. Bien sûr, elle avait toujours son carquois, et ce cadeau avait certainement contribué à sa vocation.

A son tour, elle le questionna sur ses hobbies, sur ses combats déjà légendaires, et Mardi répondit longuement. Puis la conversation ralentit et même se tarit ; ils ne savaient plus quoi se dire. Ils reprirent une coupe. Leurs regards se portèrent vers la piste de danse.

Un cercle s'était formé autour d'un couple de danseurs exécutant un rock acrobatique sur un rythme effréné. Lui était noir, longiligne. Son visage était masqué par un loup de soie blanche, de la même soie que son complet deux pièces qui devait dissimuler un corps bien musclé vu l'aisance avec laquelle il envoyait sa partenaire en l'air et l'apparente facilité avec laquelle il la réceptionnait. Elle était blonde, dissimulait ses traits sous un loup en soie bleu nuit ; sa robe du même bleu, courte, serrée à la taille et très évasée à la base prenait en tournant l'apparence d'une cloche, dévoilant aux regards alléchés le parfait fuseau de deux jambes nues naturellement bronzées. Tracée sur la robe la représentation des planètes tournant autour du soleil ; l'une d'elles portait cousu de fil d'or le nom de Vénus.

« On dirait Vendredi, dit Lundi.

- Et mon frère Babalun, lâcha Mardi en serrant les poings de rage. Il me le paiera.

- Justement, je n'osais pas te le demander, mais vous êtes fâchés toi et Vendredi ? »

Alors Mardi se dit, qu'à défaut de séduire Lundi, il pouvait au moins la prendre pour confidente. Et il

se mit à s'épancher, à se plaindre de l'ingratitude de Vendredi à son égard, lui qui avait partagé le même banc à l'école, lui prêtant sa gomme ou son encrier, à elle si étourdie. Adolescente, il l'avait protégée des flirts indésirables. C'est encore lui qui avait voulu la dissuader d'épouser ce Vulcain, dont la laideur ne pouvait se marier à son exceptionnelle beauté, mais elle ne l'avait pas écouté, et depuis son mariage, il ne pouvait plus la retrouver en cachette qu'une fois par mois, et même à ce moment-là elle semblait prendre de moins en moins de plaisir à leurs ébats adultères, les écourtant sous le prétexte d'un plat à préparer pour le dîner ou d'une course à faire en ville, soudain de la première urgence. La dernière fois, elle avait même carrément reporté sine die leur rencontre, prétextant la migraine, là elle avait été trop loin, et alors lui était venue l'envie de la rendre jalouse pour la reconquérir, et oui, je te l'avoue, Lundi, c'est pour cela que je t'ai invitée à ce bal, mais j'ai bien compris que tu n'étais pas femme facile ; et voilà qu'elle s'exhibe sous les yeux de tous avec un autre que moi, comble de l'infamie, avec mon propre frère. Encore un peu et on les verra sortir triomphants du lupanar !

Il avait vidé son sac et maintenant se taisait, misérable. Lundi eut pitié. Elle avait déjà deviné qu'il y avait de l'embrouille entre Mardi et Vendredi. Pendant qu'ils dégustaient le champagne, elle avait eu le temps d'observer

l'activité autour du lupanar où des couples entraient et sortaient à intervalle régulier.

Posant amicalement sa main droite sur l'épaule de Mardi, elle lui demanda :

« Le ticket que tu es allé chercher en entrant, c'est quel numéro ?

- Trente, répondit Mardi.

- Alors, c'est notre tour. Si tu veux, à la condition expresse qu'il ne se passe rien entre nous, on pourrait y aller, en sortir vingt minutes plus tard bras dessus, bras dessous comme deux êtres pleinement rassasiés ; ton honneur sera sauf, et je t'avoue que donner une leçon à cette petite Vendredi qui ne manquera pas de nous voir sortir n'est pas pour me déplaire. Et passant son bras sous celui de Mardi, elle l'entraîna vers le lieu du jouir.

Pendant les quinze premières minutes, ils restèrent sagement assis chacun à une extrémité du lit qui leur avait été destiné. Puis Lundi demanda à Mardi de se tourner vers le mur, car elle allait lui faire une surprise. Et quand elle l'autorisa à se retourner, elle se tenait face à lui entièrement nue, bandant son arc vers une cible invisible ; l'éclairage oblique projetait sa parfaite silhouette sur le mur opposé. Mardi en avait le souffle coupé. Puis elle pivota lentement vers lui, offrant à sa vue le fruit défendu, parfaitement défendu du reste par la flèche qui ne demandait qu'à partir.

« Si tu le veux, Mardi, comme cela a l'air de te plaire, je te permets de venir me voir dans ma salle de tir une fois par semaine ; mais ce sera seulement pour m'admirer de loin. Ce sera notre secret. »

Mardi acquiesça volontiers, et ainsi naquit entre eux un rituel : tous les lundis à 11h précises, Mardi pénétrait dans la salle de tir. Un chronomètre énorme accroché au mur entamait le compte à rebours. Toujours dans la tenue d'Eve, et dans la même posture d'un archer dévoilant aux regards de Mardi une touffe noire volumineuse, elle tirait en deux minutes une volée de six flèches, puis elle pointait une flèche dans sa direction et il devait partir sans rien dire, la tête pleine d'images troublantes : un jour ses seins fermes et hauts perchés, un autre une jambe, ou la courbe de l'épaule, la couleur de la peau, la minceur d'une cheville... Et puis le spectacle se diversifia. Un jour Lundi apparut dans la tenue qu'elle avait arborée lors du bal de la Saint-Casoar. Maintenant Mardi connaissait tous les détails de son anatomie, les vêtements ne la dissimulaient pas à ses yeux. Bien plus, il devenait lui-même la robe qui la moulait si étroitement, le gorgeret qui tendrement la protégeait des regards indiscrets. Et toujours Mardi tenait sa promesse de s'interdire de la toucher.

Mais revenons à nos deux amis dans le lupanar. Lundi s'était rhabillée rapidement, le signal avait retenti, et ils étaient sortis comme convenu, bras

dessus, bras dessous, Mardi tout fier de sa pseudo conquête la dirigeant vers la piste de danse où tous les danseurs, bien que dansant un slow, ne manquèrent pas l'occasion de regarder dans leur direction, sauf Vendredi et Babalun bien trop occupés par un interminable baiser.

Babalun séducteur.

Babalun Baba adorait se promener dans les rues le nez en l'air, sans but précis. Ses pas l'amenaient souvent à passer devant une clinique dont l'appellation « Les Mères porteuses », gravée sur une belle plaque en cuivre, l'intriguait. Il avait observé les allées et venues fréquentes de jeunes femmes à l'allure discrète, blondes, portant toutes le même béret bleu ciel, de même taille, probablement des infirmières. Mais comment un grand escogriffe comme lui, noir de surcroît, pourrait-il entrer en contact sans les effaroucher ? Le hasard le servit quand l'une d'elle, sortant de la clinique par un jour de grand vent, vit son béret emporté trente mètres plus loin avant d'être rattrapé au vol par une main adroite, la sienne vous l'aurez deviné.

« Je crois que c'est à vous, lui dit-il avec un grand sourire, en lui tendant le petit béret bleu.

- Oui, je vous remercie, je l'ai perdu en sortant de la clinique.

- Ah oui, la clinique Les Mères porteuses. C'est bizarre, comme nom, pour une clinique, vous ne trouvez pas ? »

Mais elle lui fit un petit sourire gêné et poursuivit son chemin le béret à la main, c'était plus prudent, le laissant en plan sur le trottoir méditer sur sa question restée sans réponse. Avait-il été

indiscret ? Qu'est-ce qui pouvait bien se passer de si secret dans cette clinique Les Mères porteuses ? « Porteuses », il n'en voyait pas de sens précis.

Le lendemain vers seize heures Babalun faisait les cents pas devant la clinique. Il n'y avait pas de vent. Il vit une jeune femme coiffée sagement d'un petit béret bleu ciel. Il la reconnut aisément, elle aussi d'ailleurs.

« Tiens, c'est vous qui, hier, avez rattrapé mon béret ?

- Oui, c'est bien moi. Je passe souvent par là. J'aime bien ce quartier, il est très vivant, il y a beaucoup de boutiques et des cafés terrasses où il fait bon prendre un verre. Qu'est-ce que vous diriez d'un coca ?

- Pourquoi pas, il fait si chaud, et en plus j'adore le coca. »

Les voilà assis à la terrasse d'un café, elle avec son coca, lui sa bière pression habituelle.

« On ne s'est pas présenté, dit-elle, je m'appelle Angélique.

- Moi, Babalun.

- Oh, comme c'est original, minauda-t-elle, et Babalun comment ?

- Ben, Babalun Baba, dit Baba, très fier.

- J'aime bien, dit-elle, c'est gai, c'est bondissant « Babalun Baba ». Moi, c'est Angélique Céleste.

- Au fond, dit Babalun en riant, mon nom vient d'en bas, et le tien d'en haut.

- C'est peut-être qu'on est fait pour s'entendre. Mes copines, elles disent toujours qu'il faut marier les extrêmes.

- Tes copines, elles sont infirmières, comme toi ? Peut-être qu'elles savent pourquoi votre clinique s'appelle comme ça ?

- Ecoute, Babalun, si tu veux qu'on continue à se voir ne me pose plus de question sur la clinique ; de toute façon, je ne te répondrai pas car je suis tenue au secret. »

Si elle est tenue au secret, c'est donc qu'il y a un secret se dit Babalun.

« Ok, ok, on n'en parle plus.

- Tu sais, c'est normal que tu me poses cette question, moi-même je me l'étais posée la première fois, mais j'ai juré à l'embauche de ne jamais parler de mon travail à l'extérieur. »

Et levant ses yeux bleus vers le ciel :

« Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais trahi mon serment. »

Babalun la regardait plein d'admiration ; on aurait dit un ange et cet ange était descendu du ciel juste pour lui, simplement parce qu'il lui avait rendu le service de courir après son adorable béret bleu ciel emporté par un vent méchant, mais peut-être pas si méchant que cela, ce n'était pas un hasard s'il s'était levé juste au moment où elle sortait de la clinique et qu'il passait dans les parages. Pour lui, cela avait été peu de chose que de tendre la main pour saisir cet objet envoyé du ciel, et ce simple

geste avait permis qu'ils soient là tous les deux, assis à la terrasse d'un café, et déjà il savait qu'elle adorait le coca, qu'elle avait un prénom adorable, et elle lui souriait maintenant, découvrant la blancheur désarmante de sa dentition et ce petit espace entre les dents qui les faisaient appeler les dents du bonheur. Un grand bonheur leur était promis, et il n'allait pas le gâcher en continuant ses questions idiotes sur la clinique.

Babalun l'entourant de son bras, déposa un baiser délicat sur sa joue gauche.

Bien sûr, ce baiser l'avait prise par surprise, mais il était si délicat, si doux qu'elle aurait eu mauvaise grâce à s'en offusquer. Mais comment cacher cette petite rougeur soudaine qui avait envahie son visage et qui n'échappa pas à Babalun. A coup sûr elle ne semblait pas habituée aux baisers.

« Tu sors tous les jours à la même heure ? demanda Babalun.

- Oui.

- Alors, si tu veux, je passe te prendre à la sortie demain.

- D'accord, Babalun Baba, à demain. »

Et ils s'en furent chacun de leur côté.

Le lendemain, ils s'embrassèrent sur les deux joues, le surlendemain sur les quatre. Et le jour d'après, sur la bouche enfin, et il comprit bien vite qu'elle n'était pas si novice que cela. Ils firent bientôt l'amour dans des chambres d'hôtel toutes

plus sordides les unes que les autres, mais ils n'avaient d'yeux que l'un pour l'autre.

Un jour, Angélique questionna :

« Ça nous mène à quoi, tout ça ?

- Tu poses de ces questions, on s'aime, c'est tout !

- C'est tout, ça te suffit ? Et bien moi, j'en ai assez de changer chaque jour de piaule, de se quitter après l'amour et de rentrer chacun chez soi, et d'avoir à attendre le lendemain pour se revoir. C'est toi que je veux, toi, tout toi pour moi, et tout le temps. Toi, toi, toi, et à chaque toi elle le martelait de ses petits poings, et il la serra contre lui et ils se reprirent encore une fois.

Mais les choses avaient imperceptiblement changé. Ils continuaient à se voir, mais ils ne se parlaient plus. Puis un jour, après avoir fait l'amour, Babalun osa :

« Ecoute, il faut qu'on parle, j'ai bien réfléchi depuis ta scène de l'autre jour, j'ai bien compris que tu étais prête à régulariser notre situation et à fonder un foyer, et je me suis dit, pourquoi pas, mais à une condition, c'est que tu lèves le secret sur ton travail, car sinon il y aura toujours une ombre entre nous, et ça je ne pourrais l'admettre.

« C'est vrai, tu promets de m'épouser si je te le dis ?

- Mais oui, mon ange chéri. »

Alors Angélique parla. Elle lui expliqua que Les Mères porteuses, c'était une clinique pour les mères qui portaient jusqu'à la naissance des bébés

éprouvettes qui provenaient de mères qui ne pouvaient pas avoir d'enfants, et qu'elles étaient payées pour cela, mais que bien sûr on faisait comme si les enfants étaient nés de façon naturelle, et c'est pour cela qu'il fallait entourer la naissance du secret le plus absolu.

« Est-ce qu'une mère porteuse peut avoir des jumeaux, des triplés, ou plus encore demanda alors Babalun ?

- C'est déjà arrivé. Je vais même te le dire, mais promets-moi de ne pas le raconter, une fois le record a été battu : six enfants nés à un jour d'intervalle.

- C'est drôle, je pense soudain à ma sœur Babalautre : dans sa classe, il y avait justement six élèves nés à un jour d'intervalle, et chacun portait le nom d'un jour de la semaine, dont Mardi notre petit frère. Et si Mardi était né dans cette clinique ? Tu pourrais peut-être avoir accès à son dossier, car ils doivent bien garder des dossiers dans ta clinique ? »

Si des dossiers existaient, ils devaient certainement se trouver dans les armoires toujours fermées à clef de Monsieur Canse, Albert de son prénom, responsable administratif de la clinique. Angélique était maintenant prête à tout pour obtenir les informations demandées, trouvant la curiosité de son futur époux légitime : elle comprenait très bien que Babalun ait envie d'éclairer son frère Mardi sur ses origines, peut-être même de retrouver les

traces de ses vrais parents et faire la lumière sur les autres personnes jours de la semaine.

La cafétéria était un lieu de rencontre propice. Elle prit l'habitude d'aller y prendre un café à la pause de dix heures ; c'était une petite dépense supplémentaire qui à la longue pouvait grever son modeste budget, mais le résultat ne se fit pas attendre. Albert, qui avait remarqué sa beauté angélique lors de son embauche, ne mit pas longtemps à lui faire régulièrement un brin de conversation. Au début, ce fut très professionnel, il la questionnait sur l'ambiance dans la clinique, sur les soins qu'elle donnait aux mères porteuses, il voulait savoir si elle participait aux accouchements, quel rôle elle y jouait. Puis ce furent des questions plus intimes, si elle aimait le cinéma, le théâtre, quelle était la fréquence de ses sorties, et elle ne pouvait que lui répondre d'un air navré que, le théâtre, c'était trop cher pour son budget, que le cinéma elle y allait de temps en temps, et de moins en moins souvent depuis qu'elle avait pris l'habitude de prendre un café tous les matins, habitude qu'elle voulait malgré tout conserver car, et elle le regardait alors dans les yeux d'un regard bleu admiratif, elle aimait bien sa conversation qui la changeait des cancans quotidiens de ses collègues de travail.

Or il se trouve que notre Albert possédait dans son bureau une machine à café toute neuve, cadeau d'anniversaire de sa maman, qu'il n'avait pas

encore utilisée, préférant la compagnie des infirmières pour sa pause-café. Il avait peur de ne pas savoir bien s'en servir, pouvait-elle l'aider ? Et depuis ce jour là, elle lui prépara dans son bureau un délicieux petit café quotidien, puis un chocolat accompagna le café, puis un deuxième chocolat accompagna le premier chocolat et comme ils n'étaient pas complètement rassasiés, il fermait la porte à clef, la prenait sur ses genoux et leurs baisers enflammés leurs faisaient oublier la pile de dossiers à traiter entassés sur un coin du bureau ou les soins pas toujours ragoûtants qu'elle avait à donner pour un salaire de misère.

Un jour, profitant d'une pause entre deux baisers, elle lui parla de son petit ami qui voulait aider son frère à retrouver ses origines, elle évoqua cette hypothèse de sextuplés qui seraient nés à un jour d'intervalle et porteraient chacun comme prénom un jour différent de la semaine, du lundi au samedi. C'est drôle, lui dit Albert, cela me rappelle, il y a maintenant très longtemps... mais il s'interrompit soudain, se souvenant qu'il était tenu au secret sur tout ce qui se passait dans la clinique.

« Ça te rappelle quoi, reprit Angélique ? Dis-le moi, je t'en prie, dis-le moi si tu sais quelque chose, cela me ferait tellement plaisir d'aider cet ami. »

Mais Albert se taisait, l'air buté, et Angélique n'insista pas. Le lendemain, prétextant un mal de gorge, elle ne vint pas à leur tête à tête journalier,

le surlendemain, elle n'était toujours pas guérie et huit jours d'abstinence furent une épreuve bien dure à supporter pour notre Albert. Puis elle accepta de revenir, mais juste pour prendre le café, et quand il voulut fermer à clef la porte du bureau, elle s'y opposa. Mais enfin, lui dit Albert, me diras-tu ce qui se passe, es-tu fâchée contre moi, ai-je dit quelque chose qui t'a déplu ? Ce qui m'a déplu, lui répondit Angélique d'un air boudeur, ce n'est pas ce que tu m'as dit, mais ce que tu ne m'as pas dit. Et elle s'enfuit en courant.

Albert arrivait à la fin d'une carrière administrative remarquable. Entré à la clinique des Mères porteuses il y a trente ans comme simple employé au courrier, il s'était bien vite fait remarquer par ses qualités d'ordre et de discrétion. Il distribuait le courrier dans les différents services sans jamais se tromper de destinataire, toujours avec le sourire ; on n'avait jamais entendu quelqu'un se plaindre d'une lettre qui aurait été ouverte ou même simplement écornée. Un jour un poste vacant d'employé administratif plus spécialement chargé du classement et archivage des dossiers lui échut tout naturellement. Pendant des années il mit sous chemise, étiqueta, rangea les dossiers du personnel de la clinique ainsi que les dossiers ultra confidentiels concernant les mères porteuses et les activités annexes comme les ventes aux enchères de nouveaux nés. Quand vint la révolution informatique, il s'initia aisément, après formation,

à la numérisation de tous les documents, participant avec efficacité avec la nouvelle politique zéro papier, ou presque. Il devint ainsi pour son chef de service, allergique à l'informatique, une aide indispensable et à son départ en retraite prit sa place.

Albert était un homme d'honneur, en fin de carrière. Célibataire, on ne lui connaissait pas d'aventure sentimentale. La rencontre avec Angélique fut pour lui une révélation ; ses sens s'éveillaient enfin aux charmes de l'autre sexe, et ces charmes s'avéraient si forts qu'ils allaient le faire chanceler. La rigueur, la discrétion lui avaient longtemps servi de tuteurs, un grand souffle de liberté lui fit prendre le chemin des archives, retrouver le dossier désiré et en imprimer une copie pour l'ange qu'il ne voulait pas perdre. Au café suivant, un troc étrange eut lieu : la remise de la copie contre la promesse de l'avoir toute à lui une semaine dans un Spa de son choix. Angélique accepta sans hésiter : fidélité à Babalun ne voulait pas dire exclusivité.

Le Spa du Trocadéro.

Angélique était toute excitée. Albert lui avait laissé la liberté la plus totale dans le choix du lieu et du type de Spa, sans contrainte financière, ce qui ne gâtait rien.

Elle commença par questionner ses collègues de travail ; la plupart avait déjà fait une ou plusieurs expériences et la conseillèrent volontiers.

Il fallait d'abord trouver un lieu qui vous dépayse totalement de votre milieu quotidien, par exemple un bord de mer, si possible sur une île, avec une flore et une faune exotique. Ensuite choisir des soins où les massages, quel que soit leur type, soient pratiqués par du personnel de bonnes mœurs et qualifié, le but du Spa étant de retrouver l'harmonie du corps, de redécouvrir que toutes les parties du corps humain ont besoin d'être touchées pour exister. Ne pas oublier non plus l'odorat, ce sens de moins en moins développé, qui ne demande qu'à s'exercer sur les essences les plus variées dont la liste ici ne pourrait être exhaustive. Quant à l'ouïe, elle pouvait s'exercer en se laissant bercer par le bruit des vagues sur la plage, du vent dans les feuilles de cocotier, mais éviter les perruches, vite agaçantes, les bêtes fauves, si terrifiantes, au profit pourquoi pas du rossignol, si peu connu, ou en écoutant de la musique classique jouée par l'orchestre local. Enfin, et ce n'était pas

le moindre, s'assurer que l'établissement était équipé de toutes les techniques modernes de traitement par les eaux, la boue, les algues sous la responsabilité de l'équipe médicale qui vous aura conseillé un traitement personnalisé.

De toute façon, il était important, une fois le Spa choisi, d'en faire part longtemps à l'avance à son entourage, pour exciter la jalousie, et d'en revenir la bouche pleine de phrases du style « C'était super, ils pratiquaient la médecine ayurvédique indienne et le shiatsu japonais ». Ce qui suscitait d'ailleurs rarement une demande d'explication, chacun se devant d'être « in ».

En fait, le choix fut rapide : Angélique avait été choisie par tirage au sort pour inaugurer gratuitement en compagnie d'une personne de son choix le nouveau Spa installé sous les jardins de Jupiter (anciennement jardins du Trocadéro). Contrairement aux techniques habituelles de marketing, l'invitation ne donnait aucun détail sur les prestations fournies ; seule était indiquée la durée, une semaine, et quelques conseils sur la tenue vestimentaire à emporter, qui était d'ailleurs réduite à l'essentiel, le peignoir, fourni par le Spa, étant la tenue de rigueur.

Elle n'eut pas de peine à persuader Albert d'accepter l'invitation : quoi de plus exotique, quoique un peu angoissant, qu'un Spa installé dans les profondeurs de la terre ? Le soir même toute la clinique était au courant et enviait déjà nos deux

amoureux dont l'idylle naissante était devenue de notoriété publique.

Un mois plus tard, le jour de l'inauguration, Angélique et Albert, bras dessus, bras dessous franchirent la porte d'entrée du kiosque qui avait surgi à côté du temple de Vénus. Après vérification de leur identité, un ascenseur les descendit silencieusement sous terre ; malgré la diffusion d'un prélude de Chopin, justement un des préférés d'Angélique, elle se serra plus fort contre Albert en voyant se dérouler les informations de l'indicateur de profondeur ; à moins trois cent vingt-quatre mètres, l'ascenseur stoppa enfin.

« Tiens, dit Albert, c'est la même hauteur que la tour Eiffel, antenne comprise.

- Ça ne me rassure pas spécialement lui répondit Angélique. »

Mais il était trop tard pour faire marche arrière. Trop tard et cela aurait été bien dommage au vu du spectacle qui s'offrit à leurs yeux. On se serait cru à l'intérieur d'un immense colombier aux cases fermées par des voiles en gaze, cachant alternativement les chambres et les salles de soins privatifs. Au sol, les thermes et deux grandes piscines de taille olympique, l'une avec un toboggan géant et un grand espace consacré à la gymnastique. Tout autour, une végétation luxuriante, arbres et plantes de synthèse parfaitement imités. Au-dessus, peuplant l'espace jusqu'au plafond reproduisant la voûte céleste, une

multitude de curistes en peignoirs blancs, le visage masqué d'un loup noir préservant l'incognito se déplaçaient dans les airs à une vitesse infiniment petite sur des sortes de pédalos-dirigeables à gaz rare mono ou biplaces. De temps un temps, un vol de pélicans de synthèse slalomait étonnamment entre les astronautes. L'air sentait bon le jasmin. La lumière était de la blancheur du ciel pâle des pays nordiques. Des ondes Martenot jouées au clavier diffusaient une suite intemporelle.

« Alors là, dit Angélique enthousiasmée, comme dépaysement, on ne fait pas mieux !

- C'est formidable, reconnut Albert. »

Ils n'étaient pas au bout de leurs surprises. D'abord leur chambre, dont les murs étaient revêtus de tapisseries aux motifs de scènes galantes du dix-huitième siècle, le plafond peint d'un ciel de nuit étoilé. Un grand lit les attendait, sur lequel on avait disposé leurs deux loups noirs et deux peignoirs blancs. Ils avaient tout de suite apprécié que l'hôtesse d'accueil ait insisté sur l'obligation du port du loup à l'extérieur de la chambre. La salle de bains attenante était équipée d'un spa deux places pour amoureux, l'armoire regorgeait de savons, savonnettes, flacons de parfum, crèmes, lotions diverses ; de mémoire de responsable administratif ou d'infirmière d'ailleurs, on n'avait jamais vu cela. Communiquant avec la salle de bains, leur salle de soins individuelle.

Ils reçurent la visite du médecin, une heure accordée à chacun pour mettre en place les traitements appropriés, puis de l'esthéticienne, des masseurs, une femme pour Albert, un homme pour Angélique, comme il se doit.

Enfin l'hôtesse leur fit faire un tour complet des installations sportives, des deux restaurants, du snack bar, et de la librairie. En passant devant les thermes, elle leur précisa les horaires d'ouverture, de 10 h à midi pour les femmes, et de 14h à 16 h pour les hommes.

« Comment fonctionnent les pédalos ? » s'enquit Albert.

- C'est très simple, vous les prenez et les ramenez à la station que vous voyez là haut à cinquante mètres. Un système de sécurité empêche de descendre plus bas ou de monter à plus de deux cent mètres, et un détecteur d'obstacle évite toute collision. Il suffit donc de pédaler, un volant permet de se diriger et une manette fait monter ou descendre. Je crois, dit-elle toute fière, que nous sommes les seuls au monde à offrir une telle prestation, et vous verrez vite par vous-mêmes combien c'est relaxant.

- Mais on n'a pas peur en l'air, questionna Albert, qui était sujet au vertige ?

- Pas le moins du monde, il suffit de regarder devant soi. On peut même en faire en fermant les yeux, il n'y a aucun risque. Voilà, si vous

n'avez pas d'autres questions à me poser, je vous laisse vous installer en vous souhaitant un très bon séjour ; si vous avez besoin de renseignements complémentaires, n'hésitez pas à me demander à l'accueil, je ferai le maximum pour vous satisfaire. »

Angélique et Albert s'en retournèrent vers leur chambre. Surprenante cette pièce qui ne fermait que par un simple rideau, mais cela laissait entendre qu'on se trouvait entre gens de bonne compagnie.

Il fallait maintenant se partager la seule armoire qui meublait la chambre. Albert ouvrit sa valise révélant aux yeux stupéfaits d'Angélique l'empilement de chemises parfaitement repassées.

« C'est toi qui les repasses, demanda Angélique ?

- Oh non, c'est ma femme de ménage. C'est une perle. Et il déposa sur l'étagère supérieure de l'armoire les sept chemises (une par jour) qu'il avait emportées, et qui en fait ne serviraient que le soir, le peignoir étant la tenue de jour réglementaire.

- Et moi, je les mets où mes affaires, intervint Angélique, trouvant peu galant qu'il ait commencé à s'installer le premier ?

- Je t'ai laissé l'étagère en dessous, qui est plus à ta hauteur, se rattrapa Albert. Tu ne vas pas te fâcher pour si peu.

- Mais non mon Albert, lui répondit son Angélique en éclatant de rire. »

Mais le manque de galanterie d'Albert était un mauvais démarrage pour leur bonne entente ; c'est comme cela que la vie à deux peut vite devenir un enfer. Une chose est de flirter tous les jours à l'heure du café, une autre de partager le jour et la nuit pendant une semaine. Et Albert vit avec stupeur Angélique jeter en vrac soutiens gorges et petites culottes, toutes plus affriolantes les unes que les autres, offrant à notre célibataire un spectacle pour le moins inhabituel ; Angélique avait les dessous chics certes, mais elle s'avérait fort désordonnée. Pour ne pas être en reste, Angélique prit aussi possession avec effronterie de la dernière étagère ; deux pour elle, une pour lui, c'était dans l'ordre normal des choses. Albert dût s'en contenter.

Les valises vidées, Albert voulut prendre Angélique dans ses bras.

« Patiente, Albert, ce n'est pas l'heure lui dit-elle en le repoussant gentiment, allons d'abord faire une petite promenade. »

Elle lui mit amoureusement son masque, et le prenant par la main l'entraîna dehors.

Comme c'était la fin de l'après-midi, la lumière avait nettement diminué ; il fallait bien reconstituer dans cet espace souterrain les rythmes du jour et de la nuit. Les ballons des

pédalos-dirigeables éclairés de l'intérieur formaient comme un ballet de coloquintes d'un jaune tendre.

« On fait un petit tour demanda Angélique ?

-Si tu y tiens. »

Ils prirent donc l'ascenseur pour accéder à la plate-forme de départ. Un moniteur leur donna à nouveau les quelques explications techniques nécessaires et insista sur le fait qu'il n'y avait aucun danger, la seule chose à éviter étant bien sûr de se pencher dans le vide.

Albert s'installa aux commandes et ils commencèrent leur navigation. L'hôtesse ne leur avait pas menti, on avait l'impression de flotter sans effort dans l'espace. D'autres curistes aéronautes que l'on croisait vous faisaient des petits signes amicaux. Des rossignoles philomèles au plumage brun venaient se poser sur vos genoux, vous délivraient leur trille puis repartaient égayer d'autres voyageurs, vite remplacés par les mésanges charbonnières dont la tête était vraiment noire comme du charbon. L'ordinateur central à oiseaux orchestrait le tout. En se penchant légèrement sur le côté, Angélique aperçut la piscine avec son toboggan dont on distinguait à peine l'orifice de départ.

« Tu peux descendre le plus bas possible ? » demanda-t-elle à Albert.

Albert s'exécuta volontiers.

« Est-ce que tu vois le toboggan ? »

Albert se pencha et ce lui fut fatal ; d'un coup d'épaule, Angélique l'avait précipité dans le vide. Sa chute l'entraîna droit sur le toboggan et dans une descente vertigineuse il amerrit dans le grand bain où, ne sachant pas nager, il se noya, malgré les premiers secours qui furent pour lui les derniers. L'enquête conclut à un accident. Son corps fut discrètement évacué par une issue de secours.

Le soir même Angélique quitta le spa sans regret. Elle n'avait pas mauvaise conscience du crime commis par amour. Elle avait donné à Alfred le maximum qu'elle pouvait sans être infidèle à Babalun. Elle serait maintenant à Babalun pour la vie.

Elle lui avait donné rendez-vous à dîner le lendemain au deuxième étage de la Tour Eiffel pour lui remettre le dossier. Au cours du repas, les deux complices firent des projets d'avenir ; ils allaient acheter un appartement et se marier et dans deux ans avoir un enfant. Babalun, adorable, la couvrait de baisers. Angélique était aux anges, elle riait très fort, trop fort même pour ne pas être remarquée par les serveurs et leurs voisins de table, mais comment ne pas se réjouir de voir un couple si heureux. Au dessert le champagne coula à flot. Ils partirent faire un tour. La Seine coulait tendrement à leur pieds,

Angélique se pencha pour mieux voir ; Babalun n'eut pas de mal à la précipiter dans le vide en murmurant :

« Ah, ah, c'est le moment de faire l'ange, si tu le peux ! »

Un hurlement traversa la nuit étoilée. Un serveur sortit du restaurant et vit Babalun qui se précipitait vers lui comme un homme ivre en criant :

« Là, là montrant du doigt la balustrade, elle...elle s'est penchée pour voir la Seine et soudain, je n'ai pu la retenir, elle est passée par-dessus et tombée dans le vide...oh mon Dieu, c'est affreux, pourquoi, pourquoi ? »

Le garçon se dirigea vers l'endroit indiqué et se pencha à son tour, mais la nuit était trop opaque. Il put juste remarquer qu'à l'endroit indiqué la balustrade en réparation était moins haute qu'à l'ordinaire, ce qui pouvait expliquer ce terrible accident. Car c'est bien à un accident que conclut l'enquête de la police, l'hypothèse du suicide ou du meurtre ayant vite été écartée au vu des témoignages des personnes présentes ce soir là au restaurant.

Babalun, titubant comme un homme groggy, mais son précieux dossier sous le bras, s'en retourna chez lui, libre de tout soupçon.

Lundi tue Babalautre par jalousie.

Tous les soirs, de huit à neuf, Miss Jupiter accomplissait son service devant le temple. Sa tâche était simple, il s'agissait d'attirer par sa présence le plus de passants possible pour les inciter à déposer des offrandes à leur dieu. Elle portait chaque fois une tenue différente, offerte par les plus grands couturiers, qui de ce fait s'attiraient les bonnes faveurs des dieux mais aussi les prestations gratuites d'un superbe mannequin.

Le lendemain de son élection comme Miss Jupiter, Babalautre prit son service à huit heures précises. Elle était habillée d'un tailleur blanc de chez Gardilli, jeune couturier italien déjà très en vogue. Elle déambulait tranquillement autour de l'autel de Jupiter, guettant l'apparition de ses amis, tout en déposant les offrandes diverses des passants : une tête de veau, un serpent, une bourse pleine d'Euros qu'elle soupçonna être remplie de pièces de un centime (un coup d'œil discret lui donnant vite raison), une patte de lapin (comme si Jupiter avait besoin d'un porte-bonheur), des boucles d'oreille en or, etc... etc... etc...

Elle aperçut enfin Mardi et Vendredi, toujours ensemble ces deux-là, et qui ne s'en cachaient pas. On aurait pu s'attendre à un peu plus de retenue de la part de Vendredi qui venait de convoler en justes noces avec Vulcain. Et puis là-bas, courant comme

s'il passait là par hasard, n'était-ce pas Samedi, toujours pressé, « j'nai pas le temps de m'arrêter » lui cria-t-il, tout en glissant un regard concupiscent sur les fesses rebondies de Vendredi, ah, et voilà Jeudi de Hautétat, lui au moins, avec un nom pareil, il fait une longue pause, tourne trois fois autour de l'autel et promet qu'il apportera une offrande la prochaine fois. Tiens voici Mercredi qui s'arrête, la félicite pour sa tenue, lui demande si elle ne trouve pas ça trop pénible d'être ainsi exposée aux regards de n'importe qui, et part en enfouissant discrètement la bourse dans sa poche, ce qui est doublement indigne de la part d'un ami qui savait certainement que Miss Jupiter touchait comme seul salaire un pourcentage sur les offrandes.

Mais pas de Lundi en vue.

A neuf heures précises Babalautre alla ranger les offrandes dans le temple de Jupiter ; ce n'était un secret pour personne que les prêtres au service de Jupiter, une fois les portes du temple refermées, sauraient en faire bon usage.

Babalautre attirait chaque jour de plus en plus de visiteurs, les offrandes se faisaient toujours plus généreuses, son succès faisait le tour des chaumières.

L'écho vint forcément aux oreilles de Lundi ce qui ne fit qu'exacerber sa jalousie. Ses nuits devinrent cauchemardesques. Une nuit elle vit le corps de sa rivale flottant dans un des bassins du Trocadéro ;

une autre fois, il se balançait au gré du vent accroché à une haute branche d'un cèdre du bois de Boulogne ; une autre nuit Babalautre était clouée sur l'autel par une flèche qui l'avait traversée de part en part.

Le lendemain au réveil, sa décision fut prise, ce songe était prémonitoire : pas besoin d'être spécialiste de l'interprétation des rêves pour comprendre que la mort par flèche signifiait que c'était elle, la championne au tir à l'arc, qui devait mettre fin aux jours de Babalautre. Lundi devait se débarrasser de sa rivale pour retrouver le sommeil.

Le lendemain, à neuf heures du soir, elle se rendit à l'autel de Jupiter pour y déposer une jatte de fruits. La nuit était tombée, les environs déserts. Babalautre terminait de desservir l'autel. Elle remercia chaleureusement Lundi pour cette magnifique offrande qui ne pourrait que plaire au dieu. Lundi, prétextant un rendez-vous, s'éclipsa rapidement.

La gourmandise est un vilain défaut, Babalautre aurait dû s'en souvenir. La pomme rouge dérobée lui fut fatale. Les balayeurs découvrirent le lendemain son corps inerte au bord d'un bassin ; un rictus horrible, une coulée de bave, le vomi sur la robe et le corps recroquevillé, tout suggérait une mort par empoisonnement dans la plus grande souffrance. L'autopsie confirma la mort par empoisonnement au cyanure.

L'enterrement de Babalautre.

On se souvient du cours de morale du père Jouisdetout de l'école Formélites qui recommandait de jouir de l'instant présent. Mais quelle jouissance pouvaient trouver les participants au cortège qui partit de l'autel de Jupiter pour se rendre au crématorium ? Derrière le cercueil porté par six employés des pompes funèbres en tenue blanche, la couleur du deuil, au bras de Babalun son fils aîné marchait madame Baba, de blanc vêtue, une voilette en tulle moucheté rose rabattue sur les yeux. Juste derrière, tous les anciens de l'école Formélites, qui avaient revêtus leurs plus beaux atours :

- Mardi et son armure de parade : casque, pique, épée et bouclier
- Lundi en jupe longue et corsage ras du cou, carquois en bandoulière
- Mercredi en complet doré, une bourse au côté
- Jeudi en serge grise
- Samedi en survêtement bleu ciel

et toute la troupe des inconnus qui s'étaient joints comme le veut la coutume pour entourer la défunte et chanter des hymnes à la gloire des dieux : inconnus en uniforme des guildes des charpentiers, maçons, peintres en bâtiment, tailleurs de pierre, pompiers, ingénieurs des Ponts, ingénieurs des

Chaussées, ingénieurs des Ponts et Chaussées, sportifs de bas, moyen et haut niveau, porteurs de thé, de café, de boissons alcoolisées, pompiers et policiers, bref tous les corps de métier que le monde a pu inventer et qui ne manqueraient pour rien au monde l'occasion de faire la fête, car il s'agissait bien de faire la fête, c'était la meilleure façon d'éviter les pensées tristes, les regrets éternels plus ou moins sincères, les larmes de circonstance. Après tout, Babalautre rejoignant le royaume des morts, n'avait-elle pas fini une fois pour toutes avec les souffrances de ce monde que l'on baptise à juste titre d'ici-bas, oui bas de la bassesse des individus trop égocentriques toujours à la recherche d'une recette du mieux jouir, plus fidèles dans l'amour en paroles qu'en actes ? Oui, c'était un jour de joie que ce jour où l'on vit ressortir du crématorium Madame Baba tenant l'urne de sa fille Babalautre, ex Miss Jupiter morte au service du plus grand des dieux, urne qu'elle alla remettre au temple et qui éternellement reposerait, suprême honneur, dans un coin du naos.

Jeudi rend visite à Lundi.

Jeudi était rentré de l'enterrement de Babalautre profondément troublé. Il s'y était rendu en tant qu'ancien de Formélites par pure solidarité : il était peu attiré par les femmes, peut-être par réaction aux mœurs dissolues de son saint patron Jupiter. Il s'appelait de Hautétat et tenait à sa liberté. Des élections comme celle de Miss Jupiter lui semblaient le comble de la futilité qui s'était répandue en ville ces dernières années. Ce décès subit allait-il porter malchance aux prochaines élues et pourrait-il entraîner la disparition de cette élection ? Fallait-il aider le destin en signant une pétition en ce sens ? N'était-ce pas choquant sur le plan des bonnes mœurs, de voir cette soi-disant prêtresse se produire tous les jours en public en usant de ses charmes physiques pour susciter la générosité ? Il décida d'en parler à Lundi, cette camarade dont il avait apprécié le charme et la retenue. Rendez-vous fut pris au café Les Bonnes Mœurs, café rétro fréquenté par les opposants à la libéralisation actuelle des dites mœurs.

Lundi avait été un peu étonnée, voire légèrement inquiète de ce rendez-vous proposé juste après l'empoisonnement de Babalautre par ce camarade de Formélites qu'elle avait perdu de vue à sa sortie de l'école. Contrairement à ses habitudes elle

décida d'enfiler une tenue vestimentaire attrayante : jupe courte fendue sur le côté, un corsage généreusement échancré et des lèvres rouge framboisées.

Jeudi l'attendait à la terrasse du café.

« Bonjour Lundi, ça fait plaisir de se revoir. Assied-toi là. Tu sais, je trouve ça dommage, toutes ces années passées ensemble sur les bancs de l'école et puis soudain chacun part de son côté. Je ne sais même pas ce que tu as eu comme diplôme.

- Oui, tu as raison. Eh bien, après Formélites, j'ai intégré l'Ecole Supérieure des Archers de France ; évidemment, c'est un peu spécial comme école, mais tu te souviens peut-être que depuis toujours, je ne sais pas pourquoi, j'ai été passionnée par le tir à l'arc. Et toi, qu'est ce que tu as fait questionna-t-elle en se tournant vers lui avec un large sourire. Ses jambes décroisées dans un mouvement tout naturel laissèrent apparaître le départ troublant de deux cuisses blanches s'évanouissant sous la jupe. Il y eut un moment de silence compréhensible.

- Moi, en je n'ai pas fait de grande école, mais j'ai passé une licence de philo à la fac, et figure toi que je suis prof aux Formélites.

- Ça doit être super !

- Oui, ça me plaît beaucoup. D'ailleurs, je ne sais pas ce que tu en penses, mais moi je trouve que l'on a besoin de retrouver les vraies valeurs et je

suis fier d'y contribuer, du moins je l'espère, par mon enseignement. Il s'interrompt, troublé par le spectacle de deux jeunes étroitement enlacés à deux mètres de leur table qui s'embrassaient à « bouche que veux-tu ? ».

- Regarde ça, tu ne trouves pas que c'est choquant cette tenue en public ? Lundi regardait ; elle était simplement curieuse, mais choquée, pas le moins du monde.

- Non, moi je trouve ça naturel répondit-elle on croisant les jambes

- Maintenant, tout n'est que sexe et argent continua Jeudi, tout en jetant un regard appuyé sur la nudité dévoilée par le fendu de la jupe. Regarde par exemple, même au service des dieux, je trouve qu'il est honteux que ces Miss Jupiter usent de leur charme pour se faire du fric en se faisant payer d'un pourcentage sur les offrandes. Et d'ailleurs, tu as vu ce qui est arrivé à Babalautre, pourtant elle aussi ancienne de Formélites. Il paraît qu'elle a été empoisonnée.

- Ah bon, et on sait par qui ?

- Non, et d'ailleurs, là aussi, on ne fait plus beaucoup d'effort pour trouver les coupables. On meurt plus qu'au Moyen Age, mais ça ne gêne personne.

- C'est vrai, et je dois t'avouer que c'est un peu pour ça que j'ai appris à me défendre par moi-même, ça peut toujours servir. Mais pour en revenir à cette élection de Miss Jupiter, qu'est-ce

qu'on pourrait faire ? C'est vrai que je m'étais une fois présentée, mais j'ai bien été contente, et pour cause, de ne pas avoir été choisie.

- Je me demandais si on ne pourrait pas faire circuler une pétition.

- Bonne idée. On ne va pas faire ça ici, viens donc demain chez moi.

- Quand ça, vers dix heures ?

- D'accord. A demain. »

Et deux grosses bises appuyées scellèrent le début de leur collaboration.

A dix heures précises, Jeudi sonna à la porte de Lundi, non sans une certaine appréhension : c'était la première fois qu'il se rendait au domicile d'une personne du sexe opposé.

Après quelques instants la porte s'ouvrit.

« Bonjour, entre, lui dit Lundi. »

Elle était vêtue d'une tenue sportive : tee-shirt et pantalon bleu marine.

« On va s'installer dans le séjour ; mes parents sont sortis, on sera tranquilles. Tu veux un café ?

- Volontiers. »

Jeudi resta seul n'osant s'asseoir ; il contemplait les nombreux trophées de chasse qui ornaient les murs ; en s'approchant d'une superbe tête de cerf aux trente-trois cors il put lire l'inscription en lettre dorées « Lundi Fête de Diane 2020 Bois de Boulogne ». Ce devait être l'année de ses dix huit ans.

« Voilà les cafés. On va s'installer à la table de la salle à manger, on sera mieux pour travailler.

- Ce trophée est magnifique, dit Jeudi ; j'imagine que c'est ton œuvre, tu avais quel âge ?

- C'était l'année de mes dix huit ans.

- Je ne savais pas qu'on pouvait tuer des cerfs de cette taille là au bois de Boulogne. Chapeau !

- Bon, on regarde notre pétition, dit Lundi rougissante de plaisir. »

Ils ne furent pas longs à trouver un texte satisfaisant.

« Je pense que le texte doit être court suggéra Jeudi.

- Oui, et avec quelques mots percutants.

- Qu'on écrirait en gras.

- Et en gros caractères... »

C'était merveille de voir comme leurs idées concordait. Au bout d'un quart d'heure le tract était ainsi composé :

Citoyennes

HALTE au SCANDALE des Miss JUPITER !

Elles se sucent sur nos dons.

Laissons les vestales attirées recueillir nos offrandes.

Boycottez la prochaine élection.

Le comité pour la pureté des dons.

Ils en imprimèrent cinquante qu'ils allèrent ensemble afficher aux entrées des temples ou punaiser au tronc des arbres les plus visibles. Ils se quittèrent fort satisfaits de leur œuvre commune.

Election de Vendredi en Miss Jupiter.

Jeudi et Lundi étaient bien naïfs ; que peuvent faire cinquante affiches contre une institution aussi populaire que l'élection annuelle de Miss Jupiter ? Dès le lendemain de leur affichage les tracts avaient comme par miracle disparu, remplacés par ceux annonçant comme d'habitude la prochaine élection :

Jeunes filles de bonnes familles

Comme chaque année l'élection de Miss Jupiter aura lieu devant le temple de Jupiter le matin du premier jeudi de juin.

Les candidates devront être âgées de dix-huit à vingt deux ans.

S'inscrire au moins un mois à l'avance en déposant à l'entrée du temple de Jupiter vos coordonnées et une photo en couleur format A4 où l'on vous voit dans la tenue de votre choix. Vous y joindrez un curriculum succinct portant mention de vos principales mensurations (taille, poids, tour de taille, tour de hanches, tour de poitrine). Afin d'éviter toute triche, celles-ci seront vérifiées le jour de l'élection.

Les mensurations souhaitées sont de 85-58-85 cm avec des écarts compris entre +6 cm et -4cm pour

la poitrine, ± 2 cm pour la taille, et ± 4 cm pour les hanches.

Nous vous rappelons qu'une enquête de moralité sera menée sur toutes les candidates. Seront retenues les cent premières candidates inscrites.

Vendredi venait d'une bonne famille et elle était bien décidée à tenter sa chance de nouveau. Elle remarqua que le tour de poitrine était à la hausse d'un cm par rapport à l'année dernière, ce qui ne pouvait que l'avantager. Quant à la taille et le tour de hanche, un petit régime amaigrissant la ferait rentrer aisément dans la fourchette. Elle déposa donc en temps voulu son dossier qui contenait, outre les informations précises sur ses mensurations, quelques photos d'elle enfant, adolescente et adulte qui ne manqueraient pas d'orienter le choix du jury en sa faveur car on pouvait la voir en tenue d'Eve de face, de profil et de dos, initiative risquée, comme toute initiative. Loin d'être choquantes, ces photos ne faisaient que révéler aux membres du jury ce qui était d'ordinaire caché au commun des mortels ; cette faveur qui leur était faite ne devait pas troubler leur conscience car en les contemplant on ne pouvait que rendre grâce aux dieux d'avoir permis une créature aussi parfaite.

Le matin de l'élection, Vendredi se présenta au temple de Jupiter. A l'appel de son nom, elle pénétra dans une pièce où se tenaient les trois

membres du jury assis derrière une table sur laquelle cent dossiers étaient empilés. On lui demanda de se déshabiller dans la cabine prévue à cet effet. Vendredi avait d'abord pensé, comme c'était la coutume, arborer des dessous affriolants pour influencer le jury, puis elle avait décidé d'opter pour une autre stratégie ; et c'est donc entièrement nue qu'elle sortit de la cabine pour faire face au jury qui, passé le moment de gêne inévitable, se mit soudain à applaudir à tout rompre cette candidate : c'était Vénus incarnée, on n'en pouvait douter. Ils la contemplèrent un long moment. Pour ce qui est de ses mensurations, on la crut sur parole. On la pria de se rhabiller sans autre forme de procès. Trois paires d'yeux concupiscent virent disparaître à regret une paire de fesses de rêve, rondes et fermes. On l'aura compris, le titre de Miss Jupiter ne pouvait plus échapper à Vendredi. L'examen des autres candidatures, qui était pourtant d'habitude un moment agréable, fut bâclé ; le résultat fut proclamé avec deux heures d'avance.

Babalun révèle à Mardi le secret de sa naissance.

Babalun détenait un terrible secret. Ainsi Mardi n'était pas son vrai frère ; de plus ce dernier entretenait, c'était de notoriété publique, des rapports intimes avec Vendredi ; celle-ci, en réalité sa sœur, c'était de l'inceste qui s'ignore. En tant que pseudo frère aîné, il se devait sans tarder de l'en informer. Rendez-vous fut pris au déjà nommé café des Bonnes Mœurs.

« Bonjour, Mardi, comment ça va ? Qu'est-ce que tu deviens ?

- Ben écoute, ça va pas mal, et toi ?

- Ça va, ça va. Tu sais, dit Babalun à brûle pourpoint qui j'ai aperçu l'autre jour au lac du bois de Boulogne ? Et, bien tu le donneras en mille : Vendredi et Samedi qui faisaient le tour du lac. C'est curieux, en les revoyant ensemble tous les deux, j'ai trouvé qu'ils avaient un air de ressemblance : blonds tous les deux, la même finesse de traits, les mêmes yeux bleu clair, on aurait presque pu les prendre pour frère et sœur s'ils ne s'étaient pas tenus par la main comme deux jeunes tourtereaux. Décidément, Vendredi est une sacrée coureuse ; tu la revoies toujours questionna-t-il perfidement ?

- Oh, de temps en temps, ce n'est plus comme avant, depuis qu'elle a épousé Vulcain.

- Et bien, ça tombe bien, car regarde ce que je viens de découvrir. »

Et Babalun tendit à son jeune frère une copie du dossier volé à la clinique des Mères Porteuses. A chaque page tournée Babalun voyait son frère se vouûter un peu plus.

« Ça alors, c'est inouï ! Mais alors, nous ne sommes pas vraiment frères !

- Non, c'est la dure réalité. Ma mère avait besoin d'argent pour nous élever, Babalautre et moi, et c'est pour cela qu'elle a dû accepter d'être mère porteuse. Elle t'a gardé toi dans la famille et tu es le seul qu'elle n'ait pas vendu, mais tu es bien le frère de Lundi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi. Tu dois en tirer les conséquences pour l'avenir.

- Ils sont au courant ?

- Non, tu es le premier à qui je fais part de cette découverte toute récente. Je pense que c'est à toi de mettre tes frères et sœurs au courant. Cara Baba sait que je sais, et elle m'avait demandé de garder le secret, mais j'ai pensé qu'il valait mieux t'en parler. Vis à vis d'elle

fais comme si tu ne savais rien, et tout restera inchangé. En ce qui me concerne tu es toujours mon frère.

- C'est gentil de dire ça. Bon je vais te laisser, il faut que je réfléchisse à tout cela, je suis encore sous le choc. Allez, salut, porte-toi bien.

- Salut, prends bien soin de toi. »

Ils s'en furent chacun vaquer à ses occupations. Mardi très perturbé allait bientôt se rendre au Spa du Trocadéro et Babalun pouvoir reprendre contact avec Vendredi : la voie serait vite dégagée.

Mardi au Spa du Trocadéro.

Si le Spa du Trocadéro était devenu vite célèbre, c'est non seulement comme lieu de cure pour personnes surmenées mais aussi parce qu'on pouvait, dans la plus grande discrétion, rencontrer des psychiatres très pointus dans leur spécialité. Mardi avait décidé de s'offrir un week-end pour faire le point. Mais comment choisir un psy parmi tous les possibles figurant sur la liste qu'il avait trouvée sur sa table de nuit :

psychiatrie des troubles de la pensée, ou des malades de la persécution, ou des joies non justifiées, ou des penchants criminels avec leurs subdivisions, penchant pour tuer le conjoint, le voisin, son rival amoureux, son père, sa mère, sa ou ses sœurs, sa ou ses frères. Traitement de l'agoraphobie, de l'athéisme (il y avait tellement de dieux possibles que ne pas en trouver au moins un à son goût était signe d'anormalité et l'anormalité signe de maladie mentale), traitement de l'addiction au chômage, traitement de l'instabilité conjugale, traitement des addictions au tabac, à l'alcool, aux drogues douces, aux drogues dures, aux jeux sur ordinateur, aux paris sur le net, à l'usage permanent du téléphone portable, traitement après un deuil, la naissance d'un petit frère ou d'une petite sœur mal vécue (là on faisait curieusement le même traitement), traitement de

l'anorexie, de l'obésité, des maux de ventre à répétition.

Mardi décida de passer par les conseils du psy orienteur dont le rôle était, comme son nom l'indique, d'aider à choisir le spécialiste le plus approprié. Son bureau était facile à trouver, c'était le premier. Sur la porte, une plaque portait en lettres dorées l'inscription « Psychiatre orienteur ». Mardi appuya sur la sonnette ; une lumière rouge alluma un « patientez ». Il décida d'attendre et s'assit sagement sur une chaise disposée là à cet effet. L'attente ne fut pas longue : la porte s'ouvrit pour laisser passer, tête baissée, une femme qui referma la porte derrière elle et disparut à petits pas rapides sans même lui adresser un regard. Mardi n'avait pas l'habitude de passer inaperçu, et c'était d'autant plus regrettable qu'il aurait bien aimé la questionner sur la façon dont cela se passait de l'autre côté de la porte. Comment était le psy, un homme ou une femme ; est-ce qu'il fallait se coucher sur le fameux divan ? Bah, il verrait bien. Et Mardi re-sonna. Mais ce fut le même « patientez ». « Patientez », c'est bien gentil, mais combien de temps, et pourquoi, d'ailleurs, il n'y avait quand même pas une autre personne dans le bureau. Je parie qu'il ou elle se prend tranquillement son petit café ou passe du bon temps avec une personne du sexe opposé. C'était insupportable, il voulut en avoir le cœur net et pénétra brusquement dans le bureau.

« Toujours aussi impatient, mon cher Mardi.

- Ça alors, Père Prosper Philmythe, qu'est-ce que vous faites là ? » Mardi était tout chose ; c'était bien son ancien professeur de mythologie des Formélites, sa même barbe blanche, ses mêmes yeux sages.

- Je, je cherche le psy orienteur balbutia-t-il.

- C'est moi.

- Vous, père ?

- Oui, mon fils. Dis-moi, pourquoi es-tu venu ici ? »

Et il se rassit derrière son bureau, invitant d'un geste ample Mardi à se mettre à l'aise sur un des deux fauteuils réservés aux visiteurs. Mardi hésitait ; il se souvenait qu'il n'était pas indifférent de choisir le fauteuil de gauche ou celui de droite, mais il ne savait plus pourquoi. Une panique l'envahissait, des interprétations toutes plus folles les unes que les autres lui traversaient l'esprit : s'il se met à gauche, on saura pour qui il vote, ou qu'il est gaucher, à droite on le traitera d'esprit rigide, conservateur, ou de gaucher contrarié ou qui se cache de l'être. Mais quelle gauche, quelle droite ? Le fauteuil que le psy avait sur sa gauche ou le fauteuil de gauche quand il regardait le psy ? Il se laissa choir finalement sur le fauteuil de droite en regardant le psy, et se rendit compte trop tard qu'il avait adopté une position de fuite en ne faisant pas face à son interlocuteur.

« Bon, tu as fini par t'asseoir, tu sais, pour moi qui te connais bien, le choix du fauteuil n'avait aucune importance. Je t'écoute.

- Et bien voilà, mon père, je viens d'apprendre une terrible nouvelle : ma mère n'est pas ma mère, enfin, pas ma vraie mère, et mes frères pas mes frères, enfin pas vraiment mes frères ; si le même ventre nous a porté, c'était d'abord dans un but mercantile ; oui ma mère m'a mis au monde pour de l'argent, c'est affreux. »

Et Mardi se mit à décrire les circonstances exceptionnelles de sa naissance, la vente aux enchères de ses vrais frères et sœurs. Le père Prosper Philmythe l'écouta sans l'interrompre, et quand il eut terminé dit :

« Je sais que cela ne te consolera pas forcément, ton histoire n'est pas si exceptionnelle, si tu savais tout ce que la mythologie recèle de situations autrement douloureuses à vivre ! Mais je pense qu'il serait bon que tu parles de tout cela à l'un de nos spécialistes. Nous venons d'accueilli un psy des origines révélées ; va le voir de ma part et n'hésite pas à me tenir au courant, j'ai gardé un petit faible pour les anciens de Formélites. »

Le psy des origines révélées était nouveau et n'avait pas encore pu se faire une grande réputation, Mardi fut reçu sans attendre.

« Asseyez-vous dit-il à Mardi qui s'assit sans hésiter sur le fauteuil de gauche (enfin de gauche quand on regardait le petit rondouillard, chauve de

surcroît, assis de l'autre côté d'un bureau en forme de coquille Saint Jacques). Mardi observait les murs de la pièce tapissés de paysages champêtres aux parterres de fleurs finement ciselées ; comme il avait de la culture, cela lui rappela le tableau la *Naissance de Vénus* de Botticelli. Il crut même sentir dans la pièce comme un discret parfum de lilas blanc. Le tableau se fit plus présent, il revit très nettement Vénus au centre, presque nue ; la main droite masquait partiellement sa poitrine haut perchée ; seul le sexe restait dissimulé par l'extrémité de sa longue chevelure. Et soudain Vénus prit les traits de sa mère Cara Baba, enfin de celle qu'il avait toujours cru être sa mère, et elle le regardait, et son regard empreint de modestie toute naturelle semblait lui demander pardon. Cara était et si innocente, que Mardi ne comprenait pas comment par deux fois au moins des hommes après l'avoir ensemencée avaient pu la quitter, lui laissant la charge d'élever seule Babalun, puis Babalautre.

« Les hommes, c'est des salauds ! »

Face à lui, le psy des origines révélées se taisait.

Le tableau disparut.

« Qu'est-ce que je disais ?

- Vous disiez que les hommes étaient des salauds.

- Et bien oui, des salauds hurla-t-il. Si vous saviez ce qu'ils ont fait à ma mère, enfin pas vraiment à ma mère... »

Et Mardi lui révéla l'histoire de son origine. Le psy prenait des notes sans l'interrompre.

« Vous pensez que je dois dire à Cara Baba que je suis au courant ?

-

- Est-ce que je dois en parler à mes parents biologiques, Monsieur et Madame Jupiternon ?

- On se revoit demain même heure. Vous me devez cent Euros. »

Mardi jugea que c'était cher payé pour quelqu'un qui s'était contenté de prendre des notes. Il paya en se jurant que ce serait bien la première et la dernière fois.

Mardi passa son dimanche à profiter des installations du spa : il apprécia particulièrement le pédalo-dirigeable au son des ondes Martenot ; le toboggan des piscines avec les chutes à l'arrivée dans l'eau firent remonter des souvenirs d'enfance, ce qui le ramena à la dure réalité du moment : Cara Baba lui devait une explication. Elle eut lieu le lendemain.

« Maman, je sais.

- Tu sais quoi, mon chéri ?

- Je sais tout.

- Comment cela tu sais tout ?

- Je sais tout sur ma naissance. »

Le visage de Cara Baba blanchit d'un coup. Voilà que se produisait ce qu'elle avait toujours voulu éviter, que se révélait ce secret qui aurait toujours dû rester caché.

« Qui t'en a parlé ?

- Qu'importe, maman, qui m'en a parlé. Mais toi, pourquoi m'as-tu caché que mes vrais parents étaient monsieur et madame Jupiternon, que mes camarades des Formélites Lundi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi étaient mes vrais frères et sœurs ? Toutes ces nuits que j'ai passées avec ma sœur Vendredi, maman tu savais que nous commettions l'inceste sans en être conscients, et tu n'as rien fait pour l'empêcher. Car tu avais honte, oui, tu avais honte d'avoir gagné du fric avec ton ventre, et ta seule crainte était que cela se sache. Maman, tu es un monstre d'égoïsme, je te hais.

- Attends, mon fils, je t'en supplie, il faut que je t'explique.

- Non, c'est trop tard Cara Baba. Adieu !

Mardi informe Vendredi.

En relevant ses messages ce matin-là, Vendredi eut la surprise de

lire celui de son ami Mardi :

« Vendredi, il faut qu'on se voit, c'est urgent. Rendez-vous demain à 10 heures devant le temple de Vénus.

Mardi. »

Ce message intrigua fort Vendredi ; certes elle connaissait le caractère plutôt autoritaire de Mardi ; mais depuis quelques temps leurs relations s'étaient espacées et cette convocation sans explication autre que son urgence la laissait perplexe. Quelque chose de grave lui était-il arrivé ? Avait-il besoin de ses conseils pour prendre une décision, et était-elle concernée par cette décision ? Et la signature même du message était inhabituelle : un Mardi tout sec, alors qu'il s'évertuait toujours à terminer par un « ton Mardi adoré, ou préféré, ou ton Mardi qui t'est cher, ton Mardi qui t'aime plus que tout. Et même pas de « bises », ou « grosses bises » ou « bisous ». Il se passait certainement quelque chose d'inhabituel. Elle décida donc de décommander son rendez-vous chez sa manucure. A dix heures moins cinq elle l'attendait devant l'entrée du temple de Vénus. Vendredi avait toujours aimé ses rendez-vous avec Mardi. Quand ils se retrouvaient, il avait une façon

bien à lui de la prendre contre lui joue contre joue, une main passée autour de l'épaule et l'autre lui pressant le bas du dos et la serrant, serrant comme s'il voulait lui transmettre une partie de sa force légendaire. C'était seulement après cette étreinte dont les secondes paraissaient l'éternité que leurs bouches avides pouvaient alors se retrouver. Elle vit un Mardi voûté gravir à sa rencontre les marches du temple d'un pas pesant.

« Bonjour, Vendredi, il faut qu'on se parle. Allons prendre un pot au *Bonnes Mœurs*. Pas d'étreinte, pas de baiser. Vendredi le suivit docilement. Ils prirent place à la terrasse du café et commandèrent comme d'habitude deux cafés. Mardi gardait le silence.

« Qu'est-ce qui se passe, Mardi, tu me convoques pour un entretien urgent, tu m'accueilles froidement, et puis ce silence. Parle, dis-moi ce qui ne va pas.

- Et bien voilà commença Mardi. Je voudrais que tu cherches si dans le passé il t'est déjà arrivé de faire face à un évènement te concernant totalement inattendu ? »

Vendredi réfléchit. Où voulait-il en venir ? Elle prit le temps de la réflexion. Les passants déambulaient nonchalamment.

« Oh regarde, dit-elle soudain, on dirait Samedi qui fait son jogging. Toujours le même à courir après on ne sait quoi. En tout cas pas après eux car il passa devant leur table sans même les reconnaître.

- Un évènement inattendu, reprit-elle. Et bien le seul dont je me souviens c'est quand Vulcain m'a demandée en mariage. Cela faisait des mois que je passais devant sa forge, entrant parfois pour y admirer ses bijoux, mais je n'avais jamais soupçonné qu'il put être amoureux de moi, et ça m'a fait comme un choc, salutaire d'ailleurs, car je n'avais jamais jusque là pensé au mariage, profitant comme tu le sais de ma jeunesse et de mes nombreux amis (elle n'osa pas dire amants). Je sais bien que certains disaient qu'il n'était pas très beau mon Vulcain, et que sa claudication n'arrangeait rien, mais vois-tu j'avais pu observer sa force et son adresse pour donner forme à des objets de toutes tailles, et peut-être dans mon for intérieur ai-je eu envie d'être la matière première à qu'il donnerait une nouvelle vie.

- Et depuis, tu as moins besoin de me voir, l'interrompit Mardi.

- On dirait que tu es jaloux.

- Je l'étais, c'est vrai, jusqu'à ce que j'apprenne une nouvelle nous concernant.

- C'est quoi, c'est quoi cette nouvelle ?

- Et bien, tu es bien assise, c'est une histoire incroyable, et pourtant véridique. Figure toi que mon frère Babalun vient de m'apprendre que je n'étais pas le fils de Cara Baba.

- Ça alors, elle t'aurait adopté ?

- Tu connais cette histoire des mères porteuses qui moyennant finances prêtent leurs ventres à des

femmes qui ne peuvent pas ou ne veulent pas mettre au monde ?

- Oui, bien sûr, c'est de plus en plus à la mode.

- Tu vois Lundi Jupiternon ? Et bien monsieur et madame Jupiternon sont nos parents génétiques. Ils ont gardé Lundi, et Cara Baba m'a élevée jusqu'à présent, comme son propre enfant.

- C'est curieux, dit Vendredi, c'est curieux, je ne l'ai pas deviné, mais, à la réflexion, vous avez un air de famille et puis ce prénom, un jour de la semaine, cela aurait pu m'intriguer. Puis elle se tut soudain.

- Mais il y a plus, Vendredi...

- Comment, tu ne veux pas dire que...

- Si, nous étions six.

- Mais alors, mais alors, nous sommes frères et sœurs !

- Oui, avec aussi Mercredi, Jeudi, et Samedi qui vient de passer devant nous sans nous voir. Et nos vrais parents sont monsieur et madame Jupiternon. »

Mardi et Vendredi gardèrent un silence prolongé que Vendredi enfin rompit.

« Tu te souviens du professeur Philmythe et de ses cours de Mythologie ?

- Oui, PPP, le père Prosper Philmythe. Quelle coïncidence, d'ailleurs, figure toi que je l'ai rencontré l'autre jour au Spa du Trocadéro. Il n'avait pas changé d'un iota.

- Et bien tu te souviens certainement que dans la mythologie ce qu'on appelle de ce nom horrible d'inceste était monnaie courante : Jupiter lui-même, marié avec sa sœur Junon, les Ptolémées qui se mariaient entre frères et sœurs, ou dans la mythologie égyptienne, Osiris et Isis, ou Seth et Nephtys. Alors ce qui était bon pour les dieux ne le serait-il pas pour nous ? Et Vendredi prit la main de son frère Mardi et la posant contre son sein :

- Jure-moi que tout restera comme avant entre nous.

- Je te le jure, lui répondit Mardi, en la prenant tendrement dans ses bras. »

Babalun drague Vendredi.

Vendredi reçut un jour ce courrier :

Chère partenaire d'un soir.

Je fus votre cavalier à la dernière Saint-Casoar et j'en ai gardé un très bon souvenir. Si vous souhaitez me revoir, rendez-vous vendredi prochain à seize heures devant l'entrée du temple de Vénus. A vendredi, je l'espère.

Vendredi avait gardé un très bon souvenir de cette Saint-Casoar ; comme c'était souvent le cas, son cavalier, envoyé par une amie, avait gardé l'anonymat. Et s'ils s'étaient laissés aller jusqu'à danser parfois étroitement enlacés, ce ne devait être qu'un flirt sans conséquence, et c'était plutôt contraire aux bonnes mœurs de relancer ainsi sa partenaire d'un soir. Mais Vendredi trouva cette invitation fort bien tournée : elle lui laissait entière liberté de dire non, et au cas où sa réponse serait positive, le lieu du rendez-vous ne pouvait pas être mieux choisi. Et c'est ainsi que le vendredi suivant, déambulant sur ces lieux qui lui étaient si familiers, à seize heures précises, elle se vit abordée par un jeune et superbe noir :

« Vous êtes bien Vendredi, ma partenaire de la Saint-Casoar, nouvelle Miss Jupiter ?

- Oui, c'est bien moi, avoua Vendredi qui l'avait de suite reconnu.

- Je suis Babalun, frère de Mardi Baba. Peut-être vous souvenez-vous, on s'était rencontré une fois au cinéma, il y a quelques années.

- Ah oui, ça me revient, dit Vendredi en rougissant légèrement. Des images lui revenaient maintenant, le naufrage du Titanic, ces flots horribles qui entraînaient tout dans leurs tumultes et cette main rassurante qui s'était posée sur sa cuisse. Mais c'était l'époque où elle sortait avec Mardi et elle avait mit fin aussitôt à l'aventure.

- C'est bien loin tout ça, continua-t-elle prudemment.

- Moi, je n'ai rien oublié. Je me souviens bien que vous aviez posé votre main sur la mienne et l'aviez gardée ainsi jusqu'à la fin du film. Et quand je vous ai retrouvée dans mes bras à la Saint-Casoar, c'était comme la suite de cette première rencontre et je me suis mis à espérer que ce ne serait pas la fin, c'est pourquoi j'ai tenu à vous revoir. Qu'en pensez-vous ? »

Vendredi garda un instant le silence. Elle était très étonnée de voir Babalun, issu d'un milieu plutôt modeste, s'exprimer dans un français parfait. Seuls les anciens de Formélites s'exprimaient ainsi, mais il n'en était certainement pas. Son frère Mardi, bien que son cadet, y était-il pour quelque chose ?

« Oui, tu as eu raison de chercher à me retrouver, et si tu veux on peut continuer à se voir en bons

camarades bien que je sois très prise depuis mon mariage et mon élection comme Miss Jupiter.

- Bien sûr, en camarades, dit Babalun, qui n'en pensait pas moins. Tu es libre dimanche, on pourrait faire le tour du lac ?

- Avec plaisir. Je trouverai bien une excuse auprès de Vulcain. Vers quelle heure ?

- A onze heures devant le départ du bac, nous pourrions déjeuner sur l'île.

- Entendu, à dimanche onze heures.

Ils étaient à l'heure pour le bac de onze heures. Babalun tendit élégamment sa main à Vendredi pour embarquer. Ils restèrent debout pendant la courte traversée, respirant la douceur d'une petite brise. Débarqués sur l'île, Babalun retint une table à l'étage non sans arrière-pensée : les derniers aménagements du restaurant sur l'île avaient ajouté quelques chambres.

Ils entreprirent le tour de la petite île en devisant gaiement. Sous le petit pont deux cygnes blancs glissèrent sans effort suivis de près par une cane et ses canetons. Appuyés sur le parapet, leurs coudes se frôlant, ils contemplaient ce spectacle aquatique si simple que l'on découvre dès l'enfance et dont on ne se lasse plus jamais. Puis une barque apparut, prit le virage et vint vers eux comme à la poursuite des palmipèdes. Les gerbes d'eau produites par les rames dans l'eau plaidaient pour un rameur amateur voulant épater sa petite amie. Ils passèrent d'un même mouvement de l'autre

côté du pont pour voir la barque ressortir et pouffer de rire en voyant la jeune fille trempée qui gardait malgré tout un sourire stoïque.

Ils reprirent leur marche, admirant la variété des plates-bandes. Vendredi sans cesse se penchait, se hissait sur la pointe de ses petits pieds pour respirer le parfum des roses, sa robe légère épousant innocemment ses formes parfaites sous le regard émoustillé de son compagnon.

Vers midi ils montèrent à l'étage. En passant devant les chambres, Babalun remarqua, comme un appel au crime, une porte restée entrouverte.

Ils entrèrent dans la salle du restaurant, elle était vide et devait le rester. Les voilà seuls au monde pour un repas qui fut bien arrosé : d'autorité Babalun avait commandé du champagne. Vol au vent en entrée, canard à l'orange, plateau de fromage et mousse au chocolat. Les yeux de Babalun brillaient de plus en plus, ses propos s'enflammaient :

« Ah, Vendredi, je savais bien qu'on était fait pour s'entendre. Tu ne m'en veux pas si je te dis que je te trouve très belle avec cette robe rose si gracieusement décolletée. Le champagne et le compliment rosissaient les pommettes de notre ravissante blonde.

- Comment ça va, toi et Vulcain ? »

Cette question sortit brutalement Vendredi de sa torpeur.

« Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Ecoute, tu sais bien, ce ne doit pas être évident pour quelqu'un de ton milieu d'épouser un forgeron.

- Si, si, ne t'inquiète pas tout va bien dit Vendredi en éclatant de rire. Et puis tu sais, je n'ai pas que Vulcain pour vivre, j'ai beaucoup d'autres amis.

- Oui, je le sais. Est-ce que tu as vu Mardi récemment ? Vendredi comprit soudain où il voulait en venir ; ce repas, c'était un guet-apens, Babalun avait des vues sur elle, il fallait mettre les choses au clair rapidement.

- Oui, il m'a mise au courant pour sa naissance, et la mienne, et celle de mes autres frères et sœurs, mais cela ne changera rien à nos relations. Tu sais, l'inceste, ce n'est pas ce qu'on en dit, et je pense même que cela ajoute parfois un peu de piment.

- C'est vrai, au fond, tu as raison de le prendre comme ça. Mais il ne put masquer un rictus passager manifestant sa contrariété. Il devenait clair que Vendredi se dérobaît, il se devait d'agir sans tarder, c'était maintenant ou jamais.

- Si nous allions faire un tour sur la terrasse, proposa-t-il.

- Volontiers. »

Ils sortirent du restaurant, passèrent au niveau de la porte entrouverte, et tout se précipita : saisissant Vendredi par un bras, Babalun l'entraîna dans la pièce et referma brutalement la porte.

« Qu'est-ce que tu fais, Babalun, arrête ou je crie. »

Elle n'en eut pas le temps.

L'horreur d'un étranglement.

Une femme de ménage découvrit le lendemain son corps dénudé et manifestement violé.

Le même jour Babalun, fils de Cara Baba, se rendit au commissariat du quartier pour tout avouer.

L'enterrement de Vendredi.

Avec un prénom pareil, Vendredi avait droit à une sépulture près du temple de Vénus.

Le char funéraire partit du Champ de Mars, suivi par les trente dernières Miss Jupiter, chacune portant en écharpe l'année de son élection ; derrière, Vulcain et Mardi, le reste de la famille, les anciens des Formélites, les amis et la foule grossissant au fur et à mesure. Passé le pont, on prit à gauche pour remonter le long du temple de Mars. De nombreuses offrandes furent déposées au passage sur l'autel de Jupiter. Puis le cortège s'arrêta au bas du temple de Vénus ; sur les marches du temple, les péripatéticiennes en grand nombre.

Tout d'abord, Jeudi qui prit la parole.

« Qu'il est triste ce jour où nous disons adieu à notre chère Vendredi, morte dans les conditions les plus atroces. Maudit soit le violeur qui nous a enlevé une amie et une sœur, dont l'intelligence cohabitait avec une beauté à nulle autre pareille. Mais arrêtons-nous un instant sur les circonstances qui ont permis ce drame. Loin de moi l'idée d'émettre quelque soupçon sur la conduite de notre défunte, mais ce déjeuner dans un bon restaurant sur l'île du bois de Boulogne ne ressemble-t-il pas à un rendez-vous galant ? »

Mouvements dans la foule.

« Et ce rendez-vous n'est-il pas la conséquence de l'élection récente de Vendredi en Miss Jupiter, l'exposant ainsi à la convoitise de tous et en particulier du premier déséquilibré venu ? »

Grognements dans la foule.

« Oui, mes frères, il faut faire cesser ce culte excessif de la beauté, faisons abolir cette élection maudite qui porte malheur ; souvenez-vous de la mort étrange de celle qui l'avait précédée. Allons-nous laisser se vérifier le dicton « Jamais deux sans trois » ?

- Assez, assez, faites le taire.

- Hou, hou.

- Non, je ne me tairai pas, même si mes paroles peuvent déplaire à certains. »

Il n'eut pas la possibilité de poursuivre et ne dut son salut qu'à l'intervention du service d'ordre qui l'arracha in extremis à la foule qui voulait le lyncher.

La paix revint avec le discours de la directrice de l'Ecole Omnitechniques.

« Madame, mademoiselle, monsieur.

C'est un grand honneur que vous m'avez fait en me demandant de prendre la parole en ce jour.

Sans vouloir faire un panégyrique de Vendredi, il faut quand même rappeler combien sont rares et méritantes les personnes du sexe féminin qui réussissent le concours d'entrée dans notre école qui, personne n'en doute, est la plus prestigieuse de notre pays. On ne peut non plus passer sous silence

l'exceptionnelle beauté de notre chère défunte qui lui avait valu de recevoir la récompense suprême en se faisant élire Miss Jupiter. Sa beauté ne manquait pas de perturber les exercices militaires auxquels elle était astreinte comme les autres élèves. Attirés par la blondeur de sa coiffure, d'aucuns peinaient à garder la tête droite dans les défilés. Pendant les cours, il n'était pas rare de surprendre des regards appuyés sur sa généreuse poitrine bien souvent dévoilée ou sur ses longues jambes exposées dans l'allée. Elle aurait pu sans conteste succomber aux charmes d'un de ses camarades de promotion, l'union de deux êtres aussi exceptionnels promettant une descendance d'Omnitechniciens dont la lumineuse intelligence aurait été un phare pour la nation. Mais, suprême modestie féminine, elle a préféré épouser Vulcain, un simple forgeron. Et notre école ne peut que s'enorgueillir de ce choix qui montre toute l'ouverture d'esprit de ceux qui en sortent. Oui notre défunte était ouverte à tous, trop peut-être, et c'est ce qui la perdit. Et maintenant, les portes des cieux lui sont ouvertes et elle a rejoint le cortège des beautés célestes. Et quand nous viendrons rendre hommage à Vénus dans son temple, nous ne manquerons pas de faire un détour par le cimetière attendant pour déposer sur sa tombe une gerbe de ces roses rouges qu'elle affectionnait tant. »

Elle avait très bien parlé, en peu de mots l'essentiel était dit. Elle fut fort applaudie.

Le cercueil fut descendu dans la fosse ; chacun y jeta une rose et se rendit dans le temple pour la collation habituelle indispensable pour reprendre des forces, présenter à la famille ses condoléances plus ou moins sincères. Le vin déliait les langues, on osait évoquer à mots de moins en moins couverts les nombreuses aventures extra conjugales de Vendredi, les plus méchantes disaient aussi qu'elle avait bien cherché cette mort indigne. On disait même que pour décrocher son élection, elle s'était carrément mise à poil devant le jury ; ou aussi que, bien que mariée, elle n'hésitait pas à vendre ses charmes à un de ses anciens camarades des Formélites. Ayant déchargé leur bile, les femmes prirent le chemin de la maison, laissant les hommes honorer les péripatéticiennes qui n'attendaient que cela et firent ce jour-là un excellent chiffre d'affaire. Ce fut un bel enterrement.

La mort de Mardi.

Comme un lundi ordinaire, Mardi s'était rendu à son rendez-vous rituel de onze heures chez Lundi, mais avec des intentions belliqueuses comme pouvait le laisser supposer les grands rets qu'il avait déposés avant de pénétrer dans la salle de tir. Ce lundi-là, Lundi était particulièrement attirante dans sa tenue de sport ; chaque flèche tirée accroissait chez Mardi son désir de la posséder et son regret de ne pouvoir assouvir ce désir. Comme d'habitude, les six flèches tirées, Lundi s'était tournée vers lui

« Si tu voulais, lui dit Mardi, le regard suppliant.

- Non, Mardi, il ne faut pas ; pars maintenant. »

Et Mardi partit, comme à regret. Mais ce fut pour se saisir des rets, rentrer précipitamment dans la salle et les jeter sur Lundi dans un grand éclat de rire. S'en suivit un corps à corps que je vous laisse imaginer, où le filet malgré tout s'avérait un obstacle redoutable.

« Ecoute, Mardi, libère moi, et je serai à toi ; mais promets-moi que ce sera la première et la dernière fois.

- Je te le promets, dit Mardi en relâchant son étreinte. Lundi se dépêtra lentement du filet.

- Suis-moi, dit-elle, en l'entraînant dans sa chambre. »

Au petit matin, Mardi révéla à Lundi le secret de sa naissance. Elle l'écouta jusqu'au bout sans l'interrompre. Elle réalisa avec horreur qu'elle venait de coucher avec son frère. Ils se rhabillèrent en silence, elle le raccompagna jusqu'à la porte

« J'ai une surprise pour toi lui dit-elle. Attends-moi et rejoins-moi dans la salle de tir quand je t'appellerai. »

Un instant plus tard :

« Tu peux venir, Mardi. »

Il vint et vit Lundi qui pointait sur lui une flèche prête à partir.

« Qu'est-ce qui se passe ? Tu me fais peur, baisse cette flèche.

- Regarde-moi bien, Mardi, car c'est la dernière fois ; tu as abusé de moi et tu vas mourir. »

La flèche l'atteignit en plein cœur. Mardi s'écroula près du filet abandonné sur le sol. Après avoir remis de l'ordre dans sa chambre pour faire disparaître toute trace de cet humiliant inceste, Lundi appela la police. Il lui fut aisé d'expliquer qu'elle avait agi en légitime défense. L'affaire fut classée sans suite.

L'enterrement de Mardi près du temple de Mars.

Un colonel Saint-Casoarien marchait devant d'un pas solennel.

Derrière le cercueil en sapin porté par six anciens de Saint-Casoar en grand uniforme, une fanfare, la famille, les amis, tous ceux qui l'avaient connu et les inévitables curieux, tous se dirigeaient lentement vers le cimetière attenant au temple de Mars. Le cercueil fut déposé au bord de la fosse. Roulement de tambour. Dans le silence revenu, Jeudi prononça son discours. Il avait à cœur de ne pas s'attirer cette fois l'hostilité de l'assistance.

« Plus qu'un ami, Mardi Baba était un frère (il ne croyait pas si bien dire).

Je me souviens de la première fois que je l'ai vu à l'école Formélites ; nous étions tous impressionnés par sa carrure et la puissance qui s'en dégagait, puissance dont il ne se servait pas pour dominer aisément des adversaires dans des bagarres stériles, mais au contraire pour séparer ces combattants qui prenaient un malin plaisir à s'affronter sans cesse dès que la cloche de la récréation avait sonné. Il devint bien vite le grand frère de tous, fille ou garçon. Je ne peux pas manquer d'évoquer ici l'amitié qui le lia très tôt à notre défunte Vendredi, et ce n'est pas attenter à leur mémoire que d'évoquer cette admirable

histoire d'amour qui fut la leur et ne fut jamais totalement interrompue bien que Vendredi eut décidé de lier son destin à celui de notre bien connu forgeron Vulcain.

Certes, ce n'est pas à la guerre mais dans une joute amicale que ce grand pacifique et pacifiste reçut la mort par une flèche tirée en plein cœur par son amie Lundi auprès de laquelle il trouvait force et consolation dans des rencontres rituelles sur lesquelles je ne m'attarderai pas plus longtemps en ce lieu. Ils avaient pris l'habitude de se voir tous les lundis, probablement pour comparer les vertus des armes modernes à celles des plus anciennes auxquelles son amie était restée fidèle. C'est ainsi qu'un jour fatidique, voulant lui faire une surprise, il s'était muni d'un filet et entré précipitamment l'avait lancé sur elle ; croyant à l'attaque d'un cambrioleur elle lui avait alors décoché sa flèche avec sa précision et célérité légendaire.

Oh funeste destin ! Mais nous ne devons pas nous lamenter plus longtemps, car en passant régulièrement devant sa tombe, il nous sera un réconfort de savoir qu'il a trouvé sa place près des dieux auprès des quels il pourra intercéder pour nous en cas de besoin. »

Ce discours fut suivi d'une salve d'applaudissements.

Puis le colonel prit la parole.

« En tant que parrain de la promotion de notre défunt Mardi Baba, je tiens à vous dire d'abord,

moi qui l'ai bien connu quand il était à Saint-Casoar, combien sa conduite a toujours été exemplaire : toujours le premier sorti de sa chambrée, non sans avoir fait son lit parfaitement au carré et rangé ses affaires dans son placard sans jamais laisser traîner une chaussette ou un mouchoir tombé de sa poche, toujours volontaire pour les corvées, même les plus humbles. Studieux et brillant dans toutes les disciplines, qu'elles soient intellectuelles ou sportives, excellent dans le maniement des armes, bien que davantage porté, comme il vient d'être dit, vers les armes modernes, ce qui est loin d'être à nos yeux un défaut ; d'ailleurs on aura noté qu'il avait tenu à combler ses manques dans la connaissance des armes anciennes en nouant une relation amicale avec une spécialiste en la personne de Lundi Jupiternon dont personne n'ignore l'habileté, j'en veux pour preuve le célèbre Lundi'shot, habileté qui devait, comme vous le savez, lui être si cruellement fatale. Et, poursuivit-il après avoir repris son souffle, je peux vous le dire maintenant, mais cela ne servira plus à rien, l'Etat-Major de notre armée de terre avait prévu de le prendre en son sein, lui promettant, c'est bien cruel à dire, le plus bel avenir. »

Il sortit alors un grand mouchoir kaki pour se moucher bruyamment, donnant le signal d'un mouchoiement général. Les nez étant mouchés, le colonel reprit le fil de son discours qui ne fut plus que banalités s'étirant à n'en plus finir ; il fut clair

au bout d'un certain temps qu'il en cherchait la chute. C'est alors qu'il fut soudain interrompu par les bravos d'un groupe de braillards en uniforme passablement éméchés que la fanfare, habituée à ce genre de manifestation, couvrit aussitôt d'un roulement de tambour interminable.

Le silence revenu, le cercueil fut descendu dans la fosse pendant que la fanfare jouait le chant du départ, ce qui peut paraître inapproprié vu que le défunt n'avait jamais participé à aucun combat, excepté celui qui lui fut fatal.

Puis un murmure s'amplifiant jusqu'à un brouhaha épouvantable monta des rangs des participants qui se précipitèrent jouant des coudes dans le temple de Mars où les attendaient d'amples libations et force petits fours, chacun sait que les émotions, ça creuse. Madame Baba, malgré ses moyens limités, avait bien fait les choses ; elle en fut largement remerciée. Une heure plus tard, chacun rentra chez soi. On passera sous silence la conduite éhontée de quelques soûlards que le service d'ordre dû expulser manu militari. Ce fut quand même un bel enterrement.

Lundi met Jeudi au courant.

Le lendemain de l'enterrement de Mardi, Jeudi et Lundi se retrouvaient au café des Bonnes Mœurs.

« Qu'est-ce que tu penses de mon dernier discours ?

- Ecoute, franchement, tu m'as un peu déçue. Bien sûr, tu as été très applaudie, mais as-tu vraiment dit tout ce que tu aurais voulu dire ?

- Je ne pouvais quand même pas me faire chasser comme pour l'enterrement de Vendredi.

- Certes, mais cette façon que tu as eue de parler de nos rencontres du lundi, comme si elles avaient pour raison un échange sur les armes anciennes et modernes, alors que, si échange il y avait, c'était plutôt la façon que j'avais trouvée de lui résister en le laissant me contempler quelques courts instants.

- Contempler, oui, mais dans quelle tenue ?

- Eh bien, figure-toi, la tenue d'Eve était la plus efficace pour le tenir à distance, il en restait bouche bée. Sauf cette fois où l'idée saugrenue le prit de me surprendre avec ce filet...

- Et là tu as dû te défendre.

- Oui, et il le fallait, d'autant plus qu'il venait de me faire une étrange révélation, qui te concerne aussi.

- Qui me concerne aussi ? »

Lundi lui remet une copie du dossier des origines.

« Ça alors ! Ça alors ! Quand je pense que je ne m'étais jamais étonné qu'on soit nés tous la même semaine et qu'on porte chacun en prénom le nom d'un jour. Mais alors, c'est terrible, nous avons déjà perdu un frère et une sœur, on dirait une malédiction qui pèse sur nous. A qui le tour ?

- Oui, à qui le tour ? En tous cas il faut mettre Mercredi et Samedi au courant sans tarder. »

Samedi était facile à joindre, il suffisait de se promener autour du lac le samedi matin, Lundi s'en chargerait. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient revu Mercredi depuis belle lurette.

« Je me charge de prévenir Mercredi, dit Jeudi, qui avait sa petite idée. »

Jeudi rêve de Lundi sur la plage.

Ainsi Lundi était sa sœur. Cette nuit là, Jeudi eut un sommeil agité. Comme souvent dans ses rêves, il se trouvait au bord de la mer, caché dans les dunes, épiant. Et se fut encore Lundi qui apparut, entièrement nue, carquois sur le dos et arc en bandoulière. Elle s'approchait de l'endroit habituel où l'on abandonnait ses vêtements pour entrer dans l'eau, mais là, elle n'avait à abandonner que son matériel de chasse, ce qu'elle fit d'ailleurs. Puis elle s'allongea sur le sable et ne bougea plus. Attendait-elle quelqu'un ? Jeudi était au moins sûr que ce ne serait pas Mardi, à moins de croire aux revenants, ce qui n'était pas son cas. Il sourit d'ailleurs en pensant que par sa présence il prenait la suite de Mardi, avec la différence non négligeable qu'il pouvait la contempler à son insu. Et le spectacle en valait la chandelle, la dite chandelle étant remplacée par les premières lueurs du jour qui faisaient naître du sable un corps de femme de rêve auquel tout homme bien portant ne pouvait rester insensible. Jeudi n'y était pas insensible, force même lui était de reconnaître qu'il y était de plus en plus sensible, ce qui lui posait quelques problèmes de conscience. Lui l'apôtre des bonnes mœurs, était-il en accord avec sa morale quand il se laissait envahir par un trouble sexuel de plus en plus difficile à dissimuler ?

Heureusement, la plage restait déserte, une inspection minutieuse lui confirma qu'il n'y avait personne dans les dunes. Alors, il n'y tint plus, et se leva d'un bond pour consommer l'inconsommable. Heureusement, une voix sortie d'on ne sait où, phénomène auditif qui ne se produit que dans les rêves ou les cauchemars, le réveilla dans sa course : « Non, Jeudi, pas possible, c'est ta sœur !

Jeudi informe Mercredi.

Jeudi n'était encore jamais allé au cirque ; il craignait ces manifestations de foules dont on ne sait jamais si elles ne vont pas dégénérer. Certes on avait depuis longtemps découpé les tribunes en quatre parties devant héberger séparément les supporters des bleus, des verts, des rouges et des blancs, mais il était de plus en plus fréquent de voir des excités descendre dans l'arène pour en découdre avec le service d'ordre ou des supporters d'un camp adverse. Vainquant son appréhension, Jeudi se résolut à prendre un ticket d'entrée pour la grande course mensuelle ; connaissant le goût immodéré de Mercredi pour le jeu, il se disait qu'avec un peu de chance il pourrait l'y rencontrer. Comme il était en avance, il s'assit sur un banc et entama la lecture de la notice explicative qui lui avait été remise. Il y était notamment expliqué qu'une course se déroulait en sept tours, chaque tour étant consacré à un jour de la semaine dans un ordre inhabituel, à savoir lundi, mercredi, vendredi, dimanche, mardi, jeudi et samedi. Le dépliant ne donnait pas d'explication, mais Jeudi se souvint des cours d'astronomie qu'il avait suivis en terminale des Formélites : il était clair que dans un souci de garder la tradition, cet ordre était celui de la représentation de Ptolémée où la terre était le centre et les planètes et le soleil tournaient sur des

cercles concentriques de rayon croissant dans cet ordre. Explication qu'il eut grand plaisir de donner à son voisin qui semblait s'en étonner.

Une sonnerie de trompette annonça le départ imminent de la première course de l'après midi. Jeudi trouva non sans mal sa place réservée comme il se doit pour les familles aristocratiques dans la tribune des bleus. Il était très bien placé, face à la ligne d'arrivée. Il était plein d'admiration pour ce cirque immense édifié sur l'emplacement de l'ancien hippodrome de Longchamp. A sa gauche, le petit côté d'où allaient s'élancer les chars ; au milieu la fameuse spina sur laquelle il remarquait une statue en marbre qu'il savait être une copie d'œuvre de *L'esclave mourant* de Michel-Ange, ainsi qu'un obélisque modèle réduit de celui de la place de la Concorde. Les gradins étaient noirs de monde. Cent cinquante mille spectateurs firent soudain silence ; le président de la course lança sur la piste un linge blanc ; les serviteurs tirèrent sur les cordes qui maintenaient fermés les box et les attelages s'élancèrent sur la piste pour les sept tours traditionnels.

« Allez les verts, allez les verts !

« Allez les bleus, allez les bleus ! »

A chaque virage à la borne, la foule retenait son souffle, craignant les accidents heureusement plus rares que dans l'antiquité, le nouveau règlement disqualifiant tout équipage qui en serait la cause. Et dans un sprint final à touche-touche avec un

cocher blanc, un cocher rouge fit franchir le premier la ligne d'arrivée à son cheval de tête sous le regard de Jeudi peu enthousiaste. Une question le taraudait, comment retrouver Mercredi dans cette foule immense ?

« Vous cherchez quelqu'un, lui demanda son voisin agacé de le voir tourner la tête de tous côtés.

- Je cherche un ami, mais je ne le vois pas parmi les bleus, et ça m'étonnerait qu'il soit dans une autre tribune.

- Peut-être en passant un avis de recherche ?

- C'est possible ?

- Oui, ça se fait couramment, il suffit de se rendre à l'accueil à l'entrée du cirque et d'y indiquer votre message. »

C'est ce que fit Jeudi. Il concocta un texte somme toute assez clair tout en restant anonyme. Les hauts parleurs hurlèrent :

« Jeudi attend Mercredi à l'accueil ».

« Jeudi attend Mercredi à l'accueil ».

« Jeudi attend Mercredi à l'accueil ».

Si Mercredi était là, il comprendrait.

Mercredi était là et il se rendit à l'accueil.

« Quelle bonne surprise, toi ici ; ça fait une paye qu'on ne s'était vu ! »

En fait, c'était pour Mercredi une vraie surprise, car il n'avait jamais entretenu des liens très serrés avec son ancien camarade des Formélites qu'il

trouvait un peu coincé et agaçant avec ses sujets de conversations soit disant philosophiques.

« Oui, c'est super que tu sois là aujourd'hui car il fallait absolument que je te voie lui dit Jeudi d'un air grave.

- Oh là là, ça a l'air sérieux, qu'est-ce qui se passe ?

- Ecoute, j'ai des choses à te dire, mais pas ici. Est-ce qu'on peut se voir au café des Bonnes Mœurs, demain par exemple ? »

Rendez-vous fut pris pour le lendemain à midi.

Jeudi quitta le cirque, sans assister aux autres courses, il n'en voyait pas l'utilité.

Au café des Bonnes Mœurs, Jeudi était en avance à son rendez-vous. Assis en terrasse il sirotait un lait-grenadine tout en regardant d'un air las les passants. C'est avec un sourire désabusé qu'il remarqua une jeune femme qui avait revêtu la dernière veste coloris-changeante de chez Colchange. Une simple pression du doigt sur le bouton central de la veste la faisait changer de couleur ; en appuyant sur le bouton du bas, on pouvait la rendre chauffante. Enfin le bouton du haut dissimulait une caméra-photo ultra-sensible fort utile en cas d'agression ou pour faire de petits reportages. Il suffisait de faire semblant de se gratter l'oreille droite pour amener à portée d'émission et de réception l'extrémité de la manche dans laquelle était cousu un téléphone portable capable d'envoyer par simple commande

vocale des extraits filmés ou des photos, ou d'en recevoir et de les visionner sur l'extrémité de la manche gauche. Bref, un véritable équipement de reporter portatif dont le seul défaut était le prix encore élevé, la veste étant fabriquée sur mesure. Jeudi se demandait bien quel métier pouvait bien exercer la jeune femme qui le portait, mais ayant repéré que les changements de couleur successifs avaient rapidement attiré l'attention d'un homme d'âge mûr qui, après quelques brefs échanges avait disparu avec la belle inconnue sous une porte cochère, force lui fut obligé de constater que le plus vieux métier du monde continuait à se bien porter et s'était modernisé. Sa bouche s'emplit de dégoût. Heureusement il vit venir à lui son frère Mercredi.

« Tu sais ce que je viens de voir ? dit-il à Mercredi qui goûtait d'un air de connaisseur un demi pression. Je ne sais pas si tu connais la marque Colchange et ses vestes coloris-changeante, poursuivit-il sans attendre de réponse. Eh bien les putes s'en servent pour attirer le client, et ça marche, je viens d'en voir disparaître un sous cette porte cochère.

- Ça prouve que c'est un commerce qui marche, répondit Mercredi, et ce nouveau vêtement ne peut que contribuer à l'augmentation de leur chiffre d'affaire. On ne peut pas leur tenir rigueur.

- Parce que toi tu encourages leur commerce ? questionna Jeudi, manifestement furieux.

- Oh, tu sais, moi je suis pour la liberté d'entreprendre. Le commerce et la moralité, c'est deux choses différentes. »

Ça démarrerait mal. Jeudi se découvrait un frère plus jeune d'un jour à la moralité douteuse. Comment amener la conversation sur le sujet qui avait motivé leurs retrouvailles ? Le hasard s'en chargea. Deux frères manifestement jumeaux passèrent devant eux.

« Tiens, de vrais jumeaux, dit Mercredi. Ils en ont de la chance, moi qui suis fils unique, j'ai toujours regretté de ne pas avoir un frère ou une sœur.

- Et bien je vais te surprendre, l'interrompit Jeudi, c'est justement pour te donner une information sur ta famille que j'ai provoqué ce rendez-vous. Et lui donna à lire le fameux dossier.

Ce n'est pas le fait que ses parents l'aient acheté qui gênait un peu Mercredi aux entournures ; après tout, 120 000 Euros, c'était une somme respectable, mais raisonnable ; il était même fier pour eux qu'ils aient fait un bon achat. Ce qui le navrait le plus, c'est que, aurait-il été informé plus tôt, il aurait évité de gaspiller une fortune avec Vendredi ; un petit inceste discret et gratuit eut été nettement préférable. Enfin, on ne refait pas l'histoire. Et Vendredi n'était plus, paix à son âme. »

« Les autres sont au courant, demanda-t-il ?

- Le dernier à ne pas être au courant, c'est Samedi, mais Lundi s'en charge.

- Bon, merci de m'avoir informé, je vais rentrer chez moi digérer tout ça, et on reprendra contact ; salut !

- Salut, dit Jeudi, à plus. »

Mais il n'était pas sûr qu'ils allaient se revoir.

Lundi retrouve Samedi au lac.

Lundi assise sur un banc au bord du lac n'eut pas longtemps à attendre.

Ce ne pouvait être que lui cet homme en jogging qui faisait le tour du lac avec dans chaque main une de ces haltères antiques qui étaient de nouveau utilisés dans les concours de saut en longueur sans élan. Ce fut même comique de le voir soudain s'arrêter et enchaîner cinq sauts successifs en balançant à chaque saut ses haltères en avant et en arrière pour terminer enfin juste à ses pieds.

« Bravo, dit-elle en l'applaudissant.

- Tiens, Lundi. Ça fait longtemps qu'on ne s'était vus.

- Eh oui. Assieds-toi donc sur le banc deux minutes. Je ne suis pas là par hasard, j'avais besoin de te parler, et comme je me souvenais que tu aimais bien faire le tour du lac, j'espérais bien t'y rencontrer. »

Maintenant qu'elle savait, Lundi regardait son frère avec attention. Il se dandinait d'une fesse sur l'autre comme s'il ne souhaitait que repartir au plus vite. C'est vrai qu'ils avaient en commun de pratiquer le sport à très haut niveau, mais quelle différence entre le calme requis par le tir à l'arc et la dépense d'énergie exigée par le saut ou la course à pieds où elle le savait exceller.

« Au fond, chacun à sa manière, on est sportifs tous les deux continua Lundi.

- C'est vrai qu'on a ça en commun, et puis aussi notre prénom, un jour de la semaine, c'est quand même pas courant.

- On doit avoir à peu près le même âge ; moi j'ai vingt-deux, et toi ?

- Moi aussi ; t'es née quand exactement, si ce n'est pas indiscret ? »

La réponse de Lundi confirma la justesse de son intuition, ils étaient nés à quelques jours d'intervalle, l'intervalle qui sépare un samedi d'un lundi de la même semaine de la même année.

« C'est drôle, on pourrait presque être jumeaux. »

Lundi laissa s'écouler un silence qui lui parut une éternité, puis se jeta à l'eau.

« Ecoute, c'est justement ce que j'avais à te dire, je viens d'apprendre de la bouche de Jeudi que nous sommes effectivement jumeaux ; tiens, lis, dit-elle en lui tendant la copie du dossier. »

Samedi parcourut le dossier fébrilement ; il vit sa famille s'agrandir, puis diminuer par la perte récente de deux de ses membres, en la personne de Vendredi et de Mardi. Il fut un peu jaloux d'apprendre qu'il avait été vendu pour 107 000 Euros, comparés aux 190 000 de Vendredi, mais au fond à quoi cela lui avait-il vraiment servi ? Il fut pris d'un frisson. De sa famille révélée, deux membres sur six venaient de mourir de mort

violente. Un mauvais sort avait-il été jeté, et alors, qui serait la prochaine victime ?

Lundi devinait aisément ses pensées.

« Oui, c'est pour cela qu'il fallait absolument que je te voie rapidement, car il va nous falloir tous redoubler de prudence. Surtout toi, d'ailleurs, avec ton habitude de courir seul dans les bois, tu n'as jamais remarqué qu'on te suivait ?

- Non, mais tu sais répondit crânement Samedi, tout en lui remettant le dossier, il n'est pas encore né celui qui pourrait me rattraper à la course. Bon écoute, chère sœur, puisqu'il faut s'appeler ainsi maintenant, je vais poursuivre mon entraînement, car j'ai une course importante dimanche prochain ; viens donc me voir courir, ça m'aidera. »

Et il la quitta en lui donnant un baiser fraternel sur les deux joues.

22 stades funestes.

Ce dimanche là, Samedi avait décidé de s'aligner uniquement au départ de la course reine des jeux, les vingt-deux stades.

Comme il s'échauffait au bord de la piste, il aperçut dans la tribune bleue au premier rang sa sœur Lundi et lui fit un petit signe de main amical.

Contrairement à son habitude, il prit la tête dès le départ. Les récentes révélations sur sa famille lui avaient fait passer l'envie de rester au départ dans le peloton : un mauvais coup à l'abri des regards est si vite porté.

Au fil des tours il accroissait sa distance avec le premier de ses poursuivants.

Lundi dans sa tribune exultait.

La foule hurlait :

« Samedi, Samedi, Samedi. »

A l'avant-dernier tour, il ralentit légèrement l'allure pour ne pas rattraper le peloton.

« Samedi, Samedi, Samedi » redoublait la foule en délire.

Alors Samedi entama son sprint final ; il pensait à son frère Mardi, bêtement disparu, à sa sœur Vendredi violée et étranglée, il allait leur offrir cette superbe victoire. Il avala le dernier stade pratiquement en apnée, passa la ligne d'arrivée en levant un bras victorieux et s'écroula sur la piste. Les soigneurs se précipitèrent, mais ce fut inutile.

Le temps pour Samedi Chronophage s'était enfin arrêté. Un calme insolite remplit le stade ; puis Lundi poussa un hurlement de douleur et s'enfuit du gymnase en criant « malédiction, malédiction ».

Un clair de lune tout aussi funeste.

C'était un soir d'hiver, froid et humide, un temps à ne pas mettre le nez dehors. Et pourtant Lundi s'était réfugiée sur son balcon du champ de Mars et contemplait la lune. Bien des évènements s'étaient déroulés depuis cet après midi où elle avait fêté ici même son anniversaire avec ses amis qui ignoraient alors leur lien de parenté. Elle revivait ses années à l'école Formélites, elle en avait contesté l'enseignement qu'elle trouvait trop laxiste sur le plan des mœurs. Et elle avait trouvé la force nécessaire pour faire de brillantes études et de résister aux avances de l'autre sexe, jusqu'à ce jour fatal où elle avait fait l'amour avec Mardi, relation qui devait s'avérer incestueuse et la pousser à se retrancher encore plus dans la solitude. Si elle s'était présentée une fois à l'élection de Miss Jupiter, c'est en espérant qu'elle pourrait, en étant élue, purifier de l'intérieur le culte de Jupiter. En empoisonnant Babalautre, elle avait pu faire croire à un mauvais sort qui s'abattait sur cette élection, et la mort de Vendredi l'avait un moment laissé croire. Mais la lutte entamée avec l'aide de Jeudi s'était vite avérée inefficace.

Lundi entra dans sa chambre, se déshabilla entièrement et rangea soigneusement ses affaires dans son placard.

Nue sous son peignoir blanc, elle se saisit de l'aigle que lui avait offert son ami Jeudi et quitta sans bruit l'appartement. Elle erra longtemps sans but apparent, mais ses pas l'amènèrent finalement au bord du lac gelé. Elle s'avança doucement sur la glace fixant la lune d'un regard soumis et poursuivit malgré les premiers craquements. Son corps disparut lentement, elle n'émit aucun cri. Le lendemain les circonvolutions inhabituelles d'un aigle au-dessus d'un trou dans la glace alertèrent les passants. Il fallu l'intervention des pompiers pour extraire son corps inerte de l'eau glacée.

On enterre Samedi.

Les sportifs portaient l'uniforme de leurs différentes disciplines.

On se serait cru à un défilé d'inauguration des jeux olympiques.

Derrière le cercueil revêtu d'une étoffe blanche porté par six professeurs de gymnastique tout de blanc vêtus issus de l'Ecole Nationale des Sports Anciens et Modernes (E.N.S.A.M), la famille Chronophage avait choisi une tenue blanche pour les femmes et noire pour les hommes (effet de damier garanti) pour accompagner Samedi dans son ultime course vers l'éternité.

Suivait une délégation des élèves de sixième de l'école Formélites en culottes et jupes courtes, filles et garçons marchant d'un pas léger deux par deux bras dessus bras dessous par ordre de taille croissant.

Puis trois par trois et par discipline les éternels seconds ou troisièmes des courses à pieds qui n'en voulaient plus à Samedi de les avoir si souvent dépassés sur les podiums et, faut-il l'avouer, pour qui sa mort ouvrait de nouvelles perspectives de victoire. Un large sourire illuminait d'ailleurs leurs visages et participait à cette impression de gaieté sportive que les organisateurs avaient voulu donner à cette cérémonie. On en aura pour preuve la

troupe de jongleurs qui les suivait et provoquait à leur passage devant les tribunes des applaudissements nourris des spectateurs ; était particulièrement apprécié ce jeune homme qui jonglait avec des haltères de saut en longueur : ce choix paraissait judicieux, le défunt ayant aussi excellé dans cette discipline.

Fermant le cortège, avançait un des nombreux orchestres dits des beaux-arts dont le soubassophone rythmait la marche.

Arrivé au pied de l'estrade en bout du stade où l'homme des discours bien connu Jeudi de Hautétat l'attendait, le cercueil fut déposé sur un catafalque. Les porteurs et progressivement le reste du cortège s'assirent par terre sans autre forme de procès.

Que l'on fasse appel de plus en plus régulièrement à lui pour les discours d'enterrement n'était pas totalement pour déplaire à Jeudi. Il n'aurait pas refusé un discours à l'occasion d'un mariage ou d'une remise de médaille, mais il trouvait là l'occasion de rappeler à ses contemporains que tout finit ici bas entre quatre planches ou se réduit en un petit tas de cendres. Il pensait ainsi exercer une œuvre philosophique, mais l'accent porté sur cette issue fatale l'enfonçait chaque fois un peu plus dans un pessimisme dans lequel inconsciemment il tendait à se complaire. La mort de ce sportif de haut niveau frappé en pleine victoire dont la fraternité lui avait été tout

récemment révélée l'avait amené à s'interroger sur la vanité de l'existence et l'utilité de sa vie sur terre, lui petit professeur de philosophie dont les enseignements paraissaient de plus en plus dépassés.

Vanité, vanité, tout n'est que vanité ! devait être la première phrase de son discours. Mais à peine couchée sur le papier et relue à haute voix, il se remémora son premier discours à l'occasion de la mort de Vendredi et le mauvais accueil qui lui avait été réservé. Pour bien être reçu, un discours d'enterrement se devait d'être élogieux pour le défunt. Et bien que cela lui coûtât, les trois vanités furent rageusement biffées.

« Quel exemple sublime de dépassement pour nous, mes frères, mes sœurs, mes oncles, mes tantes et vous tous ici présents que la mort trouvée par le défunt que nous célébrons aujourd'hui ; c'est en allant au-delà de ses forces qu'il a su acquérir sa superbe et dernière victoire sur le temps qui passe, cet homme au nom prédestiné. Oui, Samedi Chronophage, tu dévorais le temps à belles dents, les jours, les heures, les minutes, les secondes et même les millièmes de secondes mesurés par nos instruments toujours plus précis. Ah, ce n'est pas toi qui passais le temps à la terrasse des cafés à regarder les filles déambuler, plein d'arrières pensées, comme on voit malheureusement le faire tant de nos contemporains désœuvrés. Vie exemplaire d'un célibat hors du présent consacrée

à gagner du temps pour le futur. Oui, ta vie nous paraît bien courte, mais chaque instant n'en fut-il pas bien rempli ? »

Jeudi se tut quelques instants pour apprécier l'effet de son discours. Tous les yeux étaient fixés sur lui, toutes les oreilles grandes ouvertes, pas un bruit, pas le moindre toussotement. Il tenait l'auditoire en son pouvoir, un sentiment d'extrême puissance l'emplit ; il pouvait tout obtenir d'eux.

« Et maintenant, reprit-il, en mémoire de notre frère Samedi, faisons une minute de silence. »

Jeudi savait qu'il prenait des risques, une minute de silence à notre époque, c'est bien long. La minute fut pourtant parfaitement respectée.

« Oui, maintenant, tu as fini de courir, frère Samedi, tu as bien mérité un repos éternel. Finies les crampes, les régimes alimentaires contraignants. Allongé sur ta couche et servi par des jeunes filles en fleur, que ta panse se remplisse au pays des dieux des mets les plus délicieux ; qu'elle danse pour toi Terpsichore, que Calliope, de sa belle voix, raconte tes nombreuses victoires à la course, sous le ciel étoilé qu'Uranie aura pour toi convoqué, et puisse-tu enfin t'endormir repu aux doux chants d'Erato. »

Après cette belle envolée, Jeudi reprit son souffle.

« Bravo !

- Bien parlé !

- Longue vie à Samedi dans les cieux !

- Louez soit Jupiter ! (probablement quelqu'un de Formélites) »

Les commentaires et les souhaits allaient bon train, comme il sied en pareille circonstance.

Le silence revenu, Jeudi reprit la parole, car il fallait malgré tout conclure.

« Vous tous ici présents, mes tantes, mes oncles, mes sœurs, mes frères, il nous faut maintenant prendre congé du plus grand coureur à pieds qu'ait connu l'humanité. Grande est notre tristesse. Mais grande aussi notre joie de savoir que lorsque pour nous aussi sera venue l'heure fatale, notre frère Samedi viendra vers nous en grandes enjambées pour nous arracher du royaume des morts et nous conduire à celui des vivants dans les cieux. »

Jeudi recueillit avec ravissement en son for intérieur les applaudissements nourris qui suivirent la fin de son discours.

Puis, en dernier hommage au grand coureur, les porteurs firent faire au cercueil, au pas de course, un dernier tour de piste sous les vivats de la foule.

On procéda à la mise en terre dans le petit cimetière attenant au stade et réservé à l'inhumation des plus grands sportifs.

Enterrement de Lundi près du temple de Diane.

Vendredi, Mardi, Samedi et maintenant Lundi. Jeudi voyait disparaître à tour de rôle et dans un ordre aléatoire les membres de sa fratrie maintenant réduite à deux membres, lui et Mercredi. La mort semblait se rapprocher de lui à grands pas. Oh, il ne la craignait pas tant que cela la grande faucheuse. En tant que philosophe, il avait à peu près réussi à vaincre ces fameuses peurs de la mort en appliquant chaque jour les préceptes d'un autre philosophe dont il ne se souvenait d'ailleurs plus du nom, vivre chaque jour en pensant que ce pourrait être le dernier. Il avait d'abord rejeté cette idée, la trouvant macabre, mais petit à petit il l'avait mise en pratique. Le matin, qui pouvait être son dernier matin, il pensait à ce qu'il pourrait faire de bien pendant cette journée, et il le faisait. Le soir, il en faisait le bilan, et s'endormait en paix. Et le lendemain, il se réveillait tout heureux d'avoir une nouvelle journée à vivre. Voilà, c'était tout simple.

Ce matin là, il était clair qu'il devait réussir son discours pour l'enterrement de sa sœur Lundi. Ce ne devait pas être trop difficile, car c'est elle, Lundi, qu'il avait le mieux connue. Mais partant, c'est le décès qui lui causait le plus de peine. Car il perdait la fidèle complice de ses combats pour une société plus pure, combats en la réussite desquels

elle ne croyait plus, ce qui avait pensait-il motivé son suicide. Mais comment faire l'éloge de celle qui avait lutté à tort contre les mœurs de son entourage puisque cette lutte se terminait en fiasco total ? Il relut le script de ses premiers discours. A part le premier, tous avaient été bien reçus du public, car tous faisaient un éloge émouvant du défunt ; et avec un peu d'exagération, on soulevait un enthousiasme général. Dans la vie de Lundi, il y avait sa légendaire adresse au tir à l'arc, la réussite dans les études, une certaine indifférence au sexe opposé. De cela, il pouvait parler. Il se mit à sa table de travail, et à peine installé, stylo en main, les mots s'écrivirent sur le papier.

Une foule restreinte s'était rassemblée pour un dernier hommage à Lundi autour du cercueil contenant sa dépouille disposé sur un catafalque face à l'entrée du pavillon de Diane.

Juché sur la plus haute marche du pavillon, Jeudi prononça son discours.

« Oh ma sœur bien aimée, oui, je peux ainsi nommer Lundi qui était ma sœur, comme l'était Vendredi qui nous a déjà quittés, toi aussi toute petite déjà tu nous étonnais par cette passion pour le tir à l'arc où ton habileté ne fut jamais égalée au point d'avoir donné naissance au célèbre Lundi'shot . Certainement la déesse Diane veillait sur toi. Et c'est en son honneur que tu poursuivis des études brillantes en intégrant l'Ecole

Supérieure des Archers de France dont tu sortis major, ce qui était une première pour quelqu'un du sexe féminin. Ah, ils en avaient de la chance ceux qui, au hasard d'une promenade dans le bois de Boulogne, te croisaient, caracolant en amazone sur ton pur-sang blanc, arc bandé prêt à tirer. Quel spectacle ! Mais ton allure guerrière éloignait de toi d'éventuels prétendants ; alors tes soirées au clair de lune se faisaient plus fréquentes et une grande mélancolie s'emparait de toi. Loin de tes proches, les idées noires investissaient ton être, travail de sape inexorable qui te conduisit à cette mort atroce par noyade suicidaire dans les eaux glacées du lac.

Oui mes frères, mes sœurs, mes oncles... »

La célèbre litanie s'interrompit brutalement et l'orateur s'écroula. Une pierre lancée par un déséquilibré lui avait fracassé le crâne. La mort fut immédiate. Son corps fut rapidement enlevé. La cérémonie se poursuivit comme prévu.

Alignés au pied du pavillon de Diane face à la Seine, douze tireurs d'élite en grand uniforme tirèrent douze salves de flèches qui disparurent emportées par les flots, hommage posthume de sa promotion à la défunte Lundi.

Puis, comme il est d'usage, avant de se disperser, la petite foule put amplement se rassasier dans le pavillon de Diane où les parents Jupiternon avaient

fait préparer un véritable repas de chasse qui fut fort apprécié.

La famille proche assista à la crémation et les cendres furent dispersées dans la Seine.

Jeudi n'aurait plus de nouvelle journée à vivre. Il fut enterré dans l'intimité avec la seule présence de ses parents et de son frère Mercredi, dernier survivant des jours de la semaine. Il n'eut droit à aucun discours.

Monsieur de Hautétat fit analyser la pierre qui avait mis fin si brutalement à la vie de son fils Jeudi.

Il s'avéra que c'était un morceau d'une pile du pont de l'Alma qui s'était détachée ; c'était manifestement dû à un manque d'entretien. On se souviendra que Monsieur l'ingénieur en chef de Hautétat était justement en charge de l'entretien des ponts de Paris. De là à se sentir responsable de la mort de son fils, il n'y avait qu'un pas à franchir. Il se sentit d'ailleurs doublement responsable en pensant qu'il avait échoué dans l'éducation de Jeudi. Non pas qu'il s'en soit totalement désintéressé, pensait-il, revoyant par exemple les frais qu'il avait dépensés pour son éducation à Formélites, ou le jour où il l'avait fait venir à un congrès des ingénieurs des Ponts et chaussées. Mais il n'avait jamais bien compris l'intérêt de son fils pour les études philosophiques, ce fils qui posait sans cesse des questions auxquelles lui, son père, n'avait jamais apporté de réponse

personnelle. Il n'avait jamais assisté à un de ces discours mortuaires dont son fils s'était fait une spécialité. La vie de monsieur de Hautétat avait été tournée exclusivement vers son cher entretien des pierres des ponts de Paris. Il réalisa soudain qu'il avait eu un cœur de pierre.

Le lendemain de l'enterrement de Jeudi, monsieur de Hautétat partit dès l'aube vers le pont de l'Alma.

La Seine rendit son corps six ponts plus loin.

Sauve-qui-peut.

On cherchait des volontaires pour un vol d'exploration de la planète Mercure. Mercredi s'inscrivit sans hésiter ; c'était pour lui la seule façon d'échapper à une mort programmée.

Table des matières

- 1 Naissances
- 2 Petite enfance
- 3 A l'école Formélites
- 4 Le premier cours de mythologie
- 5 La visite des lieux dédiés au culte de
Jupiter
- 6 La séance de gymnastique
- 7 La visite du temple de Vénus
- 8 L'anniversaire de Lundi
- 9 Le défilé de la fête de Diane
- 10 Le concours de tir à l'arc
- 11 Le pavillon de Diane
- 12 La distribution des prix
- 13 Le cirque
- 14 Explication de texte
- 15 Cours de dessin
- 16 Séminaire d'inspection des ponts de Paris
- 17 Leçon de morale
- 18 Jeudi rêve
- 19 Mercredi invite Vendredi au lac du bois de
Boulogne
- 20 Mardi et Lundi au tir à l'arc
- 21 Samedi invite Vendredi au lac du bois de
Boulogne
- 22 Le deuxième cours de mythologie

- 23 Le troisième cours de mythologie : visite
du temple de Mars
- 24 Jeudi et la religion
- 25 La vie amoureuse de Vendredi
- 26 Les études supérieures
- 27 L'élection de Babalautre en miss Jupiter
- 28 Vendredi épouse Vulcain
- 29 Mardi tente de séduire Lundi Jupiternon à
la Saint-Casoar
- 30 Babalun séducteur
- 31 Le Spa du Trocadéro
- 32 Lundi tue Babalautre par jalousie
- 33 L'enterrement de Babalautre
- 34 Jeudi rend visite à Lundi
- 35 Election de Vendredi en Miss Jupiter
- 36 Babalun révèle à Vendredi le secret de sa
naissance
- 37 Mardi au Spa du Trocadéro
- 38 Mardi informe Vendredi
- 39 Babalun drague Vendredi
- 40 L'enterrement de Vendredi
- 41 La mort de Mardi
- 42 L'enterrement de Mardi près du temple de
Mars
- 43 Lundi met Jeudi au courant
- 44 Jeudi rêve de Lundi sur la plage
- 45 Jeudi informe Mercredi
- 46 Lundi retrouve Samedi au lac
- 47 22 stades funestes
- 48 Un clair de lune tout aussi funeste

- 49 On enterre Samedi
- 50 Enterrement de Lundi près du temple de
Diane
- 51 Sauve-qui-peut